

L A  
M O R A L E  
U N I V E R S E L L E .

O U  
LES DEVOIRS DE L'HOMME  
FONDÉS SUR SA NATURE.

---

*Natura duce utendum est: hanc ratio observat, hanc consulit:  
idem est ergo beate vivere, & secundum naturam.*

SENECA, DE VITÂ BEATÂ, CAP. VIII, INIT.

---

T O M E S E C O N D .

*Pratique de la Morale.*

---



KBIEGOZBIOR  
SANCYONICHENSKI

A A M S T E R D A M ,  
Chez M A R C - M I C H E L R E Y ,  
M D C C L X X V I .





# M O R A L E

## U N I V E R S E L L E.

---

### SECTION QUATRIEME.

*Morale des Peuples , des Souverains , des Grands , des Riches &c, ou devoirs de la Vie Publique & des différents Etats.*

---

#### C H A P I T R E I.

*Du droit des Gens ou de la Morale des Nations, & de leurs devoirs réciproques.*

Nous avons jusqu'ici tâché d'établir les principes de la Morale sur la nature de l'homme ; en donnant l'analyse & la définition des vertus & des vices, nous avons fait sentir les avantages inestimables des unes, & les conséquences déplorables des autres ; cet examen nous a mis à portée de découvrir les motifs naturels les plus capables d'exciter les hommes au bien, & de les détourner du mal, & ces motifs se sont trouvés fondés sur leurs propres intérêts. Enfin nous avons fait connoître la nature & le but de la Vie Sociale & les devoirs qu'elle impose. Appliquons maintenant les faits, ou les expériences morales que nous avons recueillis, aux diffé-

rentes Sociétés dont la terre est peuplée. Considérons les devoirs de l'homme dans ses états divers, ou sous les rapports variés qu'il peut avoir avec les êtres de son espèce ; commençons par examiner les devoirs réciproques des nations qui se sont partagé les différentes contrées de notre Globe.

Le genre humain entier forme une vaste société, dont les nations diverses sont les membres répandus sur la face de la terre, éclairés, échauffés par le même soleil, entourés par les eaux du même Océan, conformés de la même manière, sujets aux mêmes besoins, formant les mêmes desirs, occupés du soin de se conserver, de se procurer le bien-être & d'écarter la douleur. La Nature ayant rendu semblables à ces égards tous les citoyens du monde, il s'ensuit que la conformité de leur essence les rapproche, met des rapports entre eux, fait qu'ils agissent de même & que leurs actions ont une influence nécessaire sur leur existence, sur leur bonheur ou leur malheur réciproques.

De ces principes incontestables il faudra nécessairement conclure que les peuples sont liés à d'autres peuples par les mêmes liens, par les mêmes intérêts, que chaque homme dans une nation ou Société particulière est lié à chacun de ses concitoyens : conséquemment chaque nation doit observer envers les autres nations les mêmes devoirs, les mêmes règles que la Vie Sociale prescrit à chaque individu envers les membres d'une Société particulière. Une nation est obligée, pour son propre intérêt, de pratiquer les mêmes vertus que tout homme doit montrer à son semblable, fût-il étranger ou inconnu. Un peuple doit la justice à un autre peuple, c'est-à-

dire, est obligé de respecter ses droits, ses possessions, sa liberté, son bien-être, par la même raison que tout peuple veut qu'on respecte ces choses dont il jouit lui-même. Si, comme on l'a suffisamment prouvé, la justice est la source commune de toutes les vertus sociales, il s'ensuit nécessairement, qu'elle prescrit à chaque peuple de prêter aux autres peuples les secours de l'humanité, de leur montrer de la bienveillance, de la compassion dans leurs calamités, de la protection dans leur foiblesse, de la reconnaissance pour leurs services, de la sincérité & de la fidélité dans les conventions réciproques ou traités. Il s'ensuit encore des mêmes principes que, pour entretenir l'union & la paix, si utiles à la félicité mutuelle des Nations, un peuple, en vue de ces avantages, doit montrer de la générosité aux autres peuples, sacrifier à la concorde & à la gloire une portion même de ses droits; ne point faire sentir aux autres le poids de son orgueil & de sa supériorité; enfin il ne doit pas manquer aux égards que des citoyens du monde sont en droit d'exiger les uns des autres.

DES peuples limitrophes se doivent évidemment les bons offices, & l'assistance que se doivent réciproquement des voisins dans une même cité. Les peuples alliés, c'est-à-dire, que des intérêts communs unissent plus intimement, sont des amis & doivent dès-lors observer les devoirs toujours sacrés de l'amitié. Les nations éloignées les unes des autres se doivent au moins réciproquement l'équité & l'humanité, que nul habitant de la terre n'a le droit de méconnoître. Les nations en guerre doivent, pour leur intérêt propre, mettre à leur haine,

rentes Sociétés dont la terre est peuplée. Considérons les devoirs de l'homme dans ses états divers, ou sous les rapports variés qu'il peut avoir avec les êtres de son espèce ; commençons par examiner les devoirs réciproques des nations qui se sont partagé les différentes contrées de notre Globe.

Le genre humain entier forme une vaste société, dont les nations diverses sont les membres répandus sur la face de la terre, éclairés, échauffés par le même soleil, entourés par les eaux du même Océan, conformés de la même manière, sujets aux mêmes besoins, formant les mêmes desirs, occupés du soin de se conserver, de se procurer le bien-être & d'écartier la douleur. La Nature ayant rendu semblables à ces égards tous les citoyens du monde, il s'ensuit que la conformité de leur essence les rapproche, met des rapports entre eux, fait qu'ils agissent de même & que leurs actions ont une influence nécessaire sur leur existence, sur leur bonheur ou leur malheur réciproques.

De ces principes incontestables il faudra nécessairement conclure que les peuples sont liés à d'autres peuples par les mêmes liens, par les mêmes intérêts, que chaque homme dans une nation ou Société particulière est lié à chacun de ses concitoyens : conséquemment chaque nation doit observer envers les autres nations les mêmes devoirs, les mêmes règles que la Vie Sociale prescrit à chaque individu envers les membres d'une Société particulière. Une nation est obligée, pour son propre intérêt, de pratiquer les mêmes vertus que tout homme doit montrer à son semblable, fût-il étranger ou inconnu. Un peuple doit la justice à un autre peuple, c'est-à-

dire, est obligé de respecter ses droits, ses possessions, sa liberté, son bien-être, par la même raison que tout peuple veut qu'on respecte ces choses dont il jouit lui-même. Si, comme on l'a suffisamment prouvé, la justice est la source commune de toutes les vertus sociales, il s'ensuit nécessairement, qu'elle prescrit à chaque peuple de prêter aux autres peuples les secours de l'humanité, de leur montrer de la bienveillance, de la compassion dans leurs calamités, de la protection dans leur foiblesse, de la reconnaissance pour leurs services, de la sincérité & de la fidélité dans les conventions réciproques ou traités. Il s'ensuit encore des mêmes principes que, pour entretenir l'union & la paix, si utiles à la félicité mutuelle des Nations, un peuple, en vue de ces avantages, doit montrer de la générosité aux autres peuples, sacrifier à la concorde & à la gloire une portion même de ses droits; ne point faire sentir aux autres le poids de son orgueil & de sa supériorité; enfin il ne doit pas manquer aux égards que des citoyens du monde sont en droit d'exiger les uns des autres.

DES peuples limitrophes se doivent évidemment les bons offices, & l'assistance que se doivent réciproquement des voisins dans une même cité. Les peuples alliés, c'est-à-dire, que des intérêts communs unissent plus intimement, sont des amis & doivent dès-lors observer les devoirs toujours sacrés de l'amitié. Les nations éloignées les unes des autres se doivent au moins réciproquement l'équité & l'humanité, que nul habitant de la terre n'a le droit de méconnoître. Les nations en guerre doivent, pour leur intérêt propre, mettre à leur haine,

à leur colere & à leurs vengeances, les bornes fixées par l'équité, par la juste défense de foi, par l'humanité, par la pitié, toujours faites pour reprendre leurs droits sur les hommes raisonnables, & pour les attendrir sur le sort des malheureux.

Tels sont évidemment les devoirs que la Nature impose aux nations comme à tous les autres hommes. Tels sont les principes du *Droit des Gens*, qui n'est au fond que la Morale des peuples. Faute de faire attention à des vérités si claires, on a cru que la Morale, destinée à régler les actions des particuliers, n'étoit point faite pour les peuples ou pour les chefs qui les représentent. On a prétendu que les Souverains & les Etats étoient toujours dans un *Etat de Nature*, que l'on a constamment opposé à l'Etat social. Mais cet état de Nature est visiblement une chimere, une abstraction toute pure. Il exista toujours une famille, qui en se multipliant fit éclore plusieurs familles ou sociétés, d'où naquirent des nations qui se choisirent des Souverains. Jamais, comme on l'a prouvé, l'homme ne fut isolé sur la terre. Dès qu'il y eut plusieurs familles, sociétés ou nations, il s'établit entre elles des rapports plus ou moins intimes, en raison de leurs positions & de leurs besoins réciproques; ces rapports & ces besoins produisirent des devoirs, dont l'assemblage est l'objet de la Morale.

D'AILLEURS si la Morale doit se fonder sur la nature de l'homme, elle doit convenir à l'homme dans son état de nature, & par conséquent elle est faite pour régler la conduite des nations, même dans l'état de nature où l'on suppose qu'elles sont restées. Ainsi sous quelque

point de vue que l'on envisage les hommes, soit qu'on les voie partagés en grandes ou en petites masses, ils sont toujours sous l'empire de la Morale; les mêmes règles sont faites pour les obliger tous; ils seront soumis aux mêmes devoirs; ils seront forcés de s'y conformer, sous peine d'encourir tôt ou tard les châtimens attachés par la nature même des choses à la violation de ses loix.

LES hommes, soit séparés soit en masse, dans tous les temps & dans tous les lieux, sont les mêmes. Les nations sont susceptibles des mêmes passions & tourmentées des mêmes vices que les individus; elles ne sont en effet que des amas d'individus. Les mœurs nationales, les usages, bons ou mauvais, les opinions vraies ou fausses des peuples, ne sont jamais que les résultats soit de l'ignorance, soit de la raison plus ou moins exercée du plus grand nombre de ceux dont un corps politique est composé. Un peuple n'est guerrier que parce que les passions du plus grand nombre sont tournées vers la guerre: un peuple n'est commerçant que parce que les desirs du grand nombre sont tournés vers les richesses que le commerce procure. Un peuple est fier, parce que tous les citoyens s'enorgueillissent de leurs succès, de leur bonne fortune, de leurs richesses, &c. Un peuple est injuste, inhumain, sanguinaire, parce que les hommes qui le composent sont élevés & nourris dans des principes insociables.

CE sont communément les Législateurs & les Chefs des peuples qui fomentent en eux les passions, les goûts, les vices, les préjugés & les folies dont on les voit tourmentés. Le brigand Romulus rassembla de tous côtés des bri-



gands ; ceux-ci formerent, pour le malheur de la terre, une race de brigands ou de guerriers qui ne connurent d'autre vertu, d'autre honneur, d'autre gloire que d'opprimer ou de vaincre tous les peuples du monde. L'ambitieux Mahomet fait d'une troupe d'Arabes des forcenés, qui se font un principe religieux de conquérir, & de répandre les rêveries du Koran.

LA gloire attachée dans presque tous les pays à la conquête, à la guerre, à la bravoure, est visiblement un reste des mœurs sauvages qui subsistoient chez toutes les nations avant qu'elles fussent civilisées : il n'est guère de peuples qui soient encore détrompés de ce préjugé si fatal au repos de l'univers. Les sociétés même qui devroient sentir le mieux les avantages de la paix, admirent les grands exploits, attachent une idée noble au métier de la guerre, & n'ont pas pour les injustices & les forfaits qu'elle entraîne, toute l'horreur qu'ils mériteroient.

QU'EST-CE en effet que faire la guerre, (excepté dans le cas d'une juste défense) sinon la violation la plus criante des droits les plus saints de la justice & de l'humanité ? si un assassin, un voleur, un brigand, paroissent des hommes détestables, quelle indignation ne devroit pas exciter dans tous les cœurs un peuple conquérant qui, pour satisfaire son ambition, pour augmenter ses Domaines, pour assouvir son avarice, sa vengeance & sa rage, & quelquefois pour contenter les caprices de sa vanité, fait périr des millions d'hommes, inonde les campagnes de sang, réduit les villes en cendres, ravage en un instant les espérances du laboureur, & placé insolemment sur les débris



des nations & des trônes , s'applaudit de ses crimes, se glorifie des maux sans nombre qu'il a fait souffrir au Genre Humain. „ Pendant la „ guerre, dit Thucydide, l'avarice se réveille, „ la justice est terrassée, la violence & la force regnent, la débauche se donne un libre essor, le pouvoir est entre les mains des plus „ méchants des hommes, les bons sont opprimés, l'innocence est écrasée , les filles & „ les femmes sont déshonorées, les contrées „ sont ravagées, les maisons sont brûlées, les „ temples sont détruits, les tombeaux sont violés..... Enfin la famine & la Peste suivent „ constamment les pas de la guerre.”

TELS sont les jeux qui servent d'amusement à des peuples forcenés, guidés par des chefs dépourvus de Justice & d'entrailles. Si quelque chose semble devoir rabaisser l'homme au-dessous de la bête, c'est sans doute la guerre. Les lions & les tigres ne combattent que pour satisfaire leur faim; l'homme est le seul animal qui, de gaieté de cœur & sans cause, vole à la destruction de ses semblables & se félicite d'en avoir beaucoup exterminé. Pendant la longue durée de la République Romaine il seroit très-difficile, peut-être, de trouver une seule guerre légitime: si le Romain féroce fut attaqué par d'autres peuples, ce fut communément pour le punir de quelque entreprise injuste dont il s'étoit lui-même rendu coupable le premier.

MAIS la Nature prend soin de châtier tôt ou tard ces peuples odieux qui se déclarent les ennemis du genre humain: forcés d'acheter leurs conquêtes & leurs victoires par leur propre sang, ils s'affoiblissent nécessairement; les richesses

amassées par la guerre les corrompent & les divisent (1). Des guerres civiles vengent les nations opprimées; le peuple ennemi de tous les peuples est assailli de toutes parts, son empire devient la proie de cent nations barbares, dont ses violences avoient provoqué la colere. Tel fut la destinée de Rome qui, après avoir dépouillé, ravagé, désolé le monde connu, devint enfin la proie des Goths, des Visigoths, des Hérules, des Lombards. &c.

D'AILLEURS un peuple continuellement en armes ne peut jouir long-temps ni d'un bon Gouvernement ni d'un bonheur véritable & permanent. La guerre amene toujours la licence; les Loix se taisent au bruit des armes; des soldats insolents croient qu'elles ne sont pas faites pour eux: (2) les chefs se divisent, se combattent, se rendent maîtres de l'Etat affoibli par d'affreuses convulsions: le vainqueur, croyant assurer sa conquête, devient tyran: ainsi le Despotisme acheve de ruiner jusque dans ses fondements la félicité publique; il anéantit tout d'un coup la justice, la liberté, les Loix. Tel est communément l'écueil où vont échouer les Etats qui se sont enivrés de la vanité des conquêtes! C'est ainsi que par leurs guerres injustes tous les grands peuples de la

(1) ..... *Savior armis*

*Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.*

JUVENAL. SATYR. 6. VERS. 292.

(2) „ Votre ville, disoit Numa aux Romains, est si accoutumée  
 „ aux armes, & tellement enflée de ses succès, qu'on voit bien  
 „ qu'elle ne veut que s'agrandir & commander aux autres; il se-  
 „ roit donc ridicule de vouloir enseigner à servir les Dieux, à  
 „ aimer la justice, à haïr la violence & la guerre, à un peuple  
 „ qui demande bien plus à suivre un Général qu'à obéir à un  
 „ Roi”. Voyez PLUTAR. VIE DE NUMA POMPILIUS.

terre n'ont eu que la gloire fatale de se détruire successivement!

Un peuple toujours en guerre ne peut être ni libre ni bien gouverné? *Mars*, dit le Poëte Timothée, *est le Tyran, mais le Droit est le Souverain du monde*. Un peuple sans cesse armé est un furieux qui tôt ou tard tourne sa rage contre lui-même. Il n'est point de nation qui n'ait le plus grand intérêt au maintien de l'ordre, de la justice, de la paix (3). Les guerres fréquentes, sont incompatibles avec la population, l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts utiles, qui seuls peuvent rendre les Etats fortunés. La guerre, par les dépenses qu'elle exige, accable & décourage le citoyen laborieux, s'oppose à son activité, met des entraves au négoce, dépeuple les campagnes, & ruine communément un Royaume pour conquérir une forteresse ou une Province, qu'elle commence ordinairement par ravager avant d'en prendre possession. *J'aime mieux, disoit Marc Aurele, conserver un seul citoyen, que de détruire mille ennemis*. L'économie du sang des hommes est la première des vertus que l'on devroit enseigner aux Souverains ou les forcer de pratiquer.

Si nous consultons les annales du monde, nous verrons que la guerre fut de tout temps le principe de la ruine des Empires les plus formidables & qui paroissent pouvoir se flatter de la plus longue durée. Les Etats les plus vastes ne procurent à ceux qui se sont injustement agrandis que le funeste avantage d'avoir

(3) Plutarque appelle *Divin* l'amour que Nicias avoit pour la paix. Voyez LA VIE DE NICIAS. Voyez idem DANS LA VIE DE DEMETRIUS.

perpétuellement à combattre de nouveaux ennemis, des voisins allarmés par les projets des conquérants ambitieux. Aucun pays n'améliorera son sort par les plus vastes conquêtes ; le plus grand État est communément le plus mal gouverné. En étendant leurs limites, jamais les Rois n'ont augmenté ni leur puissance réelle, ni le bonheur des peuples. *Les longues guerres, dit Xénophon, ne se terminent jamais que par le malheur des deux partis.* Agésilas, à la vue de la guerre du Péloponèse, si fatale à tous les Grecs, s'écria, *ô malheureuse Grece ! Qui a fait périr elle-même autant de ses citoyens qu'il en eût fallu pour vaincre tous les barbares (4) !*

Les nations belliqueuses ont la folie de sacrifier ce qu'elles possèdent à l'espoir incertain de dominer, de jouer un grand rôle, de s'agrandir. Les plus vastes Monarchies, formées par des guerres & des victoires, se sont affaïssées sous le poids de leur propre grandeur. En un mot, sous quelque point de vue que l'on envisage la guerre, elle est une calamité pour ceux même qui la font avec le plus de succès. Le vaincu se désole ; & déjà son vainqueur n'est plus (5). Un Empire peut-il jouir d'une vraie prospérité quand son ambition est cause que tous les citoyens gémissent dans la misère, ou se font égorger pour étendre ses bornes ?

QUOIQUE les Princes & les Peuples ne semblent pas être jusqu'ici revenus de la fureur qui les pousse à la guerre, l'humanité pourtant

(4) Voyez Plutarque, *dits notables des Princes.*

(5) *Flet victus, & victor interit.* ERASM. APOPHT. Plutarque attribue la décadence de Sparte à la passion de s'agrandir & de dominer sur la Grece ; il ajoute que Lycurgue étoit bien persuadé qu'une ville qui veut être heureuse n'a pas besoin de conquêtes. Voyez PLUT. VIE D'AGESILAS.

à depuis quelques siècles fait des progrès relativement à la façon de la faire. Autrefois des peuples féroces exterminoient sans pitié les vaincus qui tomboient entre leurs mains, ou du moins leur faisoient subir le joug d'un esclavage souvent plus cruel que la mort : aujourd'hui la voix sainte de l'humanité se fait entendre même au milieu des combats ; des mœurs plus douces ont fait abolir l'esclavage : l'on est parvenu à sentir qu'un ennemi étoit un homme, & que, pour acquérir le droit d'être humainement traité dans les revers de la fortune, il falloit épargner les vaincus. *C'est être, dit Tite-Live, une bête féroce & non pas un homme, que de croire que la guerre n'a pas des droits comme la paix* (6).

LES injustices de la guerre & les malheurs qui l'accompagnent ne sont-ils donc pas assez terribles pour que les hommes reconnoissent la nécessité de mettre quelques bornes à leurs fureurs ? ils écoutent à quelques égards la Nature qui leur crie qu'il y a de l'infamie à exercer sa cruauté contre un ennemi qui ne peut plus nuire & qui rend les armes.

L'ASSÉS enfin de leurs cruautés, de leurs crimes & de leurs folies les peuples terminent leurs guerres par des traités, que l'on doit regarder comme des contrats ou des engagements réciproques. L'équité, la bonne foi, la raison devroient concourir à faire respecter ces conventions solennelles, dans lesquelles communément les parties contractantes prennent le Ciel à témoin de leurs promesses : mais le Ciel n'est

(6) *Truculenta est fera, non homo, qui in bellis nulla esse belli, ut pacis, jura censet; sed quidvis tum licere judicat, nequa ea jura sancte servat.*

pas capable d'en imposer à des hommes dépourvus d'équité : ces traités, communément imposés par la force à la foiblesse abattue, ou surpris par la ruse, sont presque à tout moment éludés ou rompus. N'en soyons point surpris, la violence, la fraude, la mauvaise foi, président pour l'ordinaire à tous les engagements faits par des êtres dépourvus de droiture ; & souvent la justice est forcée d'approuver la rupture des liens formés par l'iniquité. Il n'y a que des hommes équitables & traitant de bonne foi qui puissent acquérir des droits que la justice rende inviolables & sacrés (7).

CETTE ambition si vaine & si fiere ne rougit donc souvent pas de recourir en lâche au mensonge & à la fraude pour parvenir à ses fins ! Le parjure, la perfidie, la trahison, paroissent des moyens honorables aux grandes ames de ces Héros qui marchent à la gloire ! ne le croyons pas ; les peuples & les Rois se déshonorent lorsqu'ils manquent à la bonne foi. Les fourbes découverts finissent par ne plus tromper, ils laissent à leurs noms des taches ineffaçables aux yeux de la postérité. La meilleure politique pour les Princes & les Peuples, ainsi que pour les particuliers, sera toujours d'être vrais. Mais pour être sincere & vrai il faut être équitable ; l'iniquité fut & sera toujours obligée de suivre des routes obliques & ténébreuses, incompatibles avec la droiture & la

(7) „ Plutarque dans la *vie de Pyrrhus*, en parlant des Politiques injustes, dit, la guerre & la paix, ces noms si respectables, sont pour eux deux sortes de monnoie dont ils se servent pour leurs intérêts, & jamais pour la justice. Encore sont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié, de paix, ce qui n'est qu'une treve d'injustices & de crimes ”.

sincérité. Quiconque a des projets deshonnêtes est forcé d'employer la ruse, de se cacher avec soin, & de recourir bassement à la fraude, au mensonge, à la supercherie.

PARMI les passions dont les peuples se trouvent agités comme les particuliers, l'on doit compter l'avarice, la cupidité, qui souvent les mettent aux prises. Nous voyons des nations éprises de cette passion abjecte, former le projet ridicule, impraticable, injuste, d'attirer dans leurs mains le commerce exclusif du monde. Polybe observe avec grande raison, que *dans les Etats maritimes & livrés au commerce rien ne paroît honteux quand il donne du profit*: principe capable d'anéantir les mœurs & la probité, principe qui doit rendre chaque citoyen ou injuste ou avare, & qui dispose les ames à la vénalité. D'ailleurs la cupidité des peuples semble perpétuellement se punir elle-même & frustrer ses propres vues. Des guerres entreprises à tout moment pour augmenter la masse des richesses nationales, font réellement disparaître celles qui étoient acquises, pour en obtenir d'imaginaires; un peuple avare sacrifie continuellement son bien-être, son repos, son aisance, à l'espoir de s'enrichir; il se met dans l'indigence, pour parvenir à l'opulence (8).

(8) Voici comment un Orateur moderne fait le tableau allégorique de la politique actuelle. „ Un Colosse sans proportions „ dans son énorme stature; sa tête excessive, s'élève fièrement „ sur un corps desséché,..... Ses pieds s'appuient sur les deux „ mondes; sa main droite est armée d'une épée, & dans sa gauche elle tient la plume de la finance & la balance du commerce: Impétueuse & sensible un souffle l'agite & la met en „ convulsion: toutes les parties de la terre tremblent sous ses „ moindres mouvements; cependant froide dans sa fureur & „ méthodique dans ses violences, elle calcule en combattant; elle „ évalue les hommes avec des monnoies, & pèse le sang avec „ des marchandises”. *Voyez Discours sur les Mœurs par M. Serran.*



D'AILLEURS cette opulence ne tarde pas à conduire la nation à sa ruine ; elle amène le luxe , qui traîne toujours à sa suite la mollesse , la débauche , les vices de toute espèce. L'avidité fut & sera toujours le principe de la destruction des Empires. *Un Etat est malheureux quand il renferme des citoyens trop riches ou trop avides de richesses* (9). Platon refusa de donner des Loix aux Cyrénéens parce qu'ils étoient trop riches. Les Arcadiens & les Thébains ayant demandé une législation à ce même philosophe , il voulut établir chez eux une plus grande égalité ; mais comme les riches refusèrent d'y consentir , il les abandonna à leur mauvais sort , à leurs discussions intestines , à leurs vices. Un Gouvernement montre des signes indubitables d'imprudence & de folie lorsqu'il inspire à ses sujets une passion forte pour les richesses , dont la nature est d'absorber bientôt toutes les autres & de faire disparaître toutes les vertus nécessaires à la Société.

AINSI les nations , de même que les individus , portent la peine des passions dont elles se laissent aveugler ! Concluons donc que la modération , la tempérance , sont aussi nécessaires à la conservation & à la félicité permanente des peuples & des Empires qu'à celles des particuliers. Concluons que la Morale est faite pour guider les Souverains & les Nations. Concluons enfin que jamais la politique ne peut impunément séparer ses intérêts de ceux de la vertu , toujours utile aux hommes , sous quelque face qu'on les considère.

(9) Cette pensée est d'Avidius Cassius ; elle est rapportée par Vulcatius Gallicanus in vita Avid. Cassii , cap. 13. Vid. Hist. aug. script. tom. 1. Edit. Lugd. Batav. 1671.



AINSI, je le répète, la Morale est la même pour tous les habitants du monde ; les peuples sont obligés d'observer ses devoirs les uns envers les autres ; ils ne peuvent les violer sans se nuire à eux-mêmes. La Politique extérieure, pour être saine, ne doit être que la Morale appliquée à la conduite des nations „ la Politique, dit très-bien le savant traducteur de „ Plutarque, n'est digne de louange que lorsqu'elle est employée par la Justice pour obtenir un but louable” (10).

Si la raison pouvoit se faire entendre des peuples ou de ceux qui dirigent leurs mouvements, elle leur diroit d'être justes ; de jouir eux-mêmes & de laisser jouir en paix les autres du sol & des avantages que le destin leur accorde ; de renoncer pour toujours à ces conquêtes criminelles qui attirent aux conquérants la haine du genre humain ; de maudire ces guerres qui rassemblent à la fois tous les fléaux dont les hommes puissent être accablés ; de ne recourir du moins à ces moyens terribles, que lorsqu'ils sont indispensablement nécessaires à leur conservation, à leur sûreté, à leur bonheur réel ; de gémir de ces victoires sanglantes qui s'achètent aux dépens du sang, des richesses & du bien-être de la Patrie ; de réunir leurs forces pour réprimer les projets de ces peuples remuants, ou de ces Rois ambitieux qui ne trouvent la gloire qu'à troubler la tranquillité des autres ; de chérir la Paix, sans laquelle nul Etat ne peut être florissant & fortuné ; de sacrifier de bon cœur à ce bien si desirable des intérêts

(10) Voyez Dacier *comparaison d'Alexandre & de César* pag. 216. Il dit ailleurs „ la saine politique enseigne qu'il vaut mieux „gagner les hommes par la bonne foi, que de s'en rendre maître „par les armes.” Voyez *idem, comparaison de Phœdon & de Caton* pag. 551. tom. 6.

frivoles, toujours indignes de lui être comparés; d'agir avec franchise, de respecter la bonne foi, qui seule peut faire naître & maintenir la confiance; de renoncer aux détours d'une politique tortueuse, également pénible & déshonorante pour les Souverains & les Peuples, & qui ne sert le plus souvent qu'à éterniser leurs sanglants démêlés; d'étouffer pour toujours ces haines nationales si contraires aux droits saints de l'humanité; à cette bienveillance universelle que doivent se montrer les êtres de la même espèce; de contenir dans de justes bornes l'amour de la Patrie, qui devient un attentat contre le genre humain dès qu'il rend injuste & cruel; de cultiver chez eux les mœurs, l'agriculture, les arts utiles & agréables à la vie; d'y faire fleurir un commerce raisonnable; de se défendre d'une avidité inquiète & toujours insatiable; & sur-tout de se garantir des effets destructeurs du luxe, qui anéantit constamment l'amour du bien public & de la vertu pour élever sur ses ruines les vices, la vénalité, l'injustice, la rapine, la dissolution, l'indifférence pour la félicité générale, en un mot les dispositions les plus contraires au bonheur de la Société.

TELLES sont en peu de mots les vérités & les leçons que la Morale enseigne à toutes les nations de la terre. Tels sont les principes de la vraie Politique, qui n'est que l'art de rendre les hommes heureux. Ils sont connus & sentis par tous les Princes éclairés; tout leur prouve que leurs intérêts réels, leur gloire véritable, leur vraie grandeur, leur conservation propre & leur sûreté, sont inséparablement attachés au bien-être & aux vertus des peuples.

ON nous parle sans cesse de la *gloire des nations*, de l'*honneur des couronnes*; cette gloire ne peut consister que dans un Gouvernement qui rende les peuples fortunés, dans la félicité publique; cet honneur consiste à mériter l'estime des autres nations.

LES Peuples se déshonorent & se rendent coupables aux yeux des autres Peuples par les mêmes crimes & les mêmes actions qui rendent les individus odieux ou méprisables. Les attentats, les perfidies, les iniquités des Souverains retombent presque toujours sur les nations, que l'on regarde comme complices des excès auxquels on ne les voit pas refuser de se prêter. Voilà comme des peuples entiers acquièrent souvent la réputation d'être turbulents, inhumains, fourbes & sans foi: ils perdent la confiance & s'attirent l'indignation, la haine, la fureur des autres Sociétés. Un Gouvernement qui manque à ses engagements, qui viole ses promesses, soit envers ses sujets, soit envers les étrangers, ne diffère en rien d'un Banqueroutier frauduleux, ou d'un prodigue insensé & frippon qui ruine ses créanciers; il anéantit son crédit, il se prive de ressources, il autorise la fraude & la mauvaise foi de ses sujets, il les rend suspects les uns aux autres, & méprisables aux yeux de tous les peuples du monde. C'est des Souverains que dépend la bonne ou mauvaise renommée des nations, qui devraient être infiniment jalouses de leur honneur & de leur vraie gloire, auxquels tous les citoyens sont fortement intéressés. — Les Peuples, ainsi que les particuliers, font consister leur grandeur & leur gloire dans le pouvoir de nuire, de faire la loi aux autres, de rassembler une grande masse

de richesses, d'être injustes impunément ; en un mot l'orgueil national consiste dans une sotte vanité. Tandis qu'il devrait consister dans l'équité, dans la probité, dans un gouvernement sage qui procureroit le bonheur & la liberté, sans lesquels un peuple n'a aucune raison pour s'enorgueillir ou se préférer à d'autres (11).

LES Hommes approuvent sans examen & par habitude, ou cherchent à imiter, ce qu'ils ont dès leur enfance entendu louer & célébrer ; telle est la source ordinaire des préjugés nationaux dont le vulgaire est imbu, & dont les personnes les plus sages ont souvent de la peine à se défaire totalement. Rien de plus propre à corrompre l'esprit & le cœur des Princes & des Peuples que la vénération peu raisonnée que l'on inspire communément à la Jeunesse pour les grands hommes, les guerriers, les conquérants de l'Antiquité, qui trop souvent méconnoissent tous les principes de la Morale. Des Instituteurs imprudents ne parlent qu'avec emphase des Grecs & des Romains, qu'on vous fait regarder comme des modèles de sagesse, de vertu, de politique. L'on apprend dès l'âge le plus tendre à révéler comme des vertus le courage bouillant, la férocité barbare, les attentats heureux soit des Héros fabuleux chantés par les Poètes, soit des grands Capitaines qui ont subjugué des nations & rendu leurs nations fameuses. On représente comme des hommes divins & rares des Lacédémoniens farouches, injustes, sanguinaires ; des Athéniens souvent

(11) Agéfilas ayant entendu nommer le Roi de Perse, le grand Roi ; eh ! comment, s'écria-t-il, „ seroit il plus grand que moi, „ s'il n'est pas plus juste & plus vertueux ? ” Voyez Plutarque „ dits notables des Lacédémoniens.

souillés de crimes ; & surtout des Romains toujours prêts à violer les droits les plus saints de l'humanité, & à sacrifier tous les habitans de la terre à l'insatiable Patrie qui leur commandoit des forfaits.

GRACES à ces Instructions fatales les hommes s'accoutument à respecter la violence, l'injustice & la fraude, des qu'elles sont utiles à leur Pays ; les Souverains se croient grands quand ils sont assez forts pour commettre de grands crimes à la face de l'univers ; les Peuples s'imaginent être couverts de gloire quand ils ont été les instruments abjects des iniquités de leurs chefs, qui bientôt deviennent leurs Tyrans. D'après ces idées il n'est presque personne qui n'admire ou ne justifie le Macédonien furieux dont la temérité criminelle renversa le Thrône des Perses ; on révere les Emiles ; on est saisi de vénération au seul nom du destructeur de Carthage ; on applaudit dans un César le génie & les travaux qui, après avoir arrosé les Gaules de sang, le mirent en Etat d'enchaîner ses concitoyens.

C'EST ainsi que dans les souverains & les sujets l'on voit se perpétuer l'ambition, la passion de jouer un grand rôle, la fureur de faire trembler ses voisins, la folie des conquêtes. Les exemples de tant de prétendus Héros font éclore de siecle en siecle des insensés & des pervers, qui communiquent leur frénésie à leurs peuples imprudens, & qui, sûrs d'être applaudis, s'illustrent par des forfaits que l'on appelle exploits ; encouragés par les éloges des Poètes & d'un vulgaire imbecille, les Princes ne se croient puissans que pour avoir fait beaucoup de mal au genre humain ; & les peuples se croient estimables

quand ils ont eu l'honneur de seconder avec courage leurs infames projets. La grandeur dans l'opinion de la plupart des hommes consiste dans le funeste avantage de faire bien des malheureux.

LOIN de nous faire admirer des peuples destructeurs qui ont ravagé la terre, l'histoire devroit montrer que les nations injustes n'ont jamais travaillé qu'à se forger des fers; les conquêtes font des Tyrans, jamais elles n'ont fait des peuples fortunés. Des loix sages, appuyées par la volonté constante des nations, devroient pour toujours lier les mains de ces Potentats fougueux qui, peu capables de s'occuper du bien être de leurs propres Sujets, ne songent qu'à faire sentir leurs coups à leurs voisins. Pour être grand & respectable un peuple doit être heureux; ni ses armées, ni ses richesses, ni l'étendue de ses provinces ne lui procureront une vraie félicité, qui ne peut être que l'effet de ses vertus. Une nation sera toujours puissante & respectée lorsqu'elle sera composée de citoyens réunis sous des chefs vertueux. Une nation guerrière, turbulente, avide du bien des autres, devient l'objet de la haine universelle, & finit tôt ou tard par succomber sous les efforts des ennemis qu'elle s'est fait.





## CHAPITRE II.

*Devoirs des Souverains.*

**G**OUVERNER les hommes , c'est avoir le droit d'employer les forces remises par la Société dans les mains d'une ou de plusieurs personnes pour obliger tous ses membres à se conformer aux devoirs de la Morale. Ces devoirs, comme nous l'avons prouvé ci-devant, sont contenus dans le pacte social, par lequel chacun des associés s'engage à être juste, à respecter les droits des autres, à leur prêter les secours dont il est capable, à concourir de toutes ses forces à la conservation du corps, sous la condition qu'en échange de son obéissance & de sa fidélité à remplir ses devoirs la Société lui accordera protection pour sa personne & pour les biens que son industrie & son travail ont pu légitimement lui procurer.

D'APRÈS les principes répandus dans cet ouvrage, il est évident que ce pacte renferme tous les devoirs de la morale, puisqu'il engage chaque citoyen à se conformer aux règles de l'équité qui est la base de toutes les vertus sociales, & à s'abstenir de tous les crimes ou vices qui sont, comme on a vu, des violations plus ou moins marquées de ce contract fait pour lier tous les membres de la Société.

MAIS comme les passions des hommes leur font, souvent perdre de vue leurs engagements, ou comme leur légèreté leur fait souvent oublier que leur bien-être propre est lié à celui de leurs associés; il fallut dans chaque Société une for-

ce toujours subsistante, qui veillât sur tous les membres du corps politique, & qui fût capable de les ramener sans cesse à l'observation des devoirs qu'ils semblent méconnoître. Cette force se nomme *Gouvernement*; l'on peut le définir la force de la Société destinée à obliger ses membres de remplir les engagements du pacte social. C'est par le moyen des loix que le gouvernement exprime la volonté générale, & prescrit aux citoyens les regles qu'ils doivent suivre pour la conservation, la tranquillité, l'harmonie de la Société.

L'AUTORITÉ du Gouvernement est juste, parce qu'elle a pour objet de procurer à tous les membres de la Société des avantages que leurs desirs inconsiderés, leurs intérêts mal-entendus & discordants, leur inexpérience & leur foiblesse les empêcheroient d'obtenir par eux-mêmes. Si tous les hommes étoient éclairés ou raisonnables, ils n'auroient aucun besoin d'être gouvernés; mais comme ils ignorent, ou semblent méconnoître & le but qu'ils doivent se proposer & les moyens d'y parvenir, il faut que le Gouvernement, en leur présentant la raison publique exprimée par la loi, les remette dans la voie dont ils pourroient s'écarter. *Le Magistrat, dit Cicéron, est une Loi parlante* (12).

D'APRÈS leurs circonstances variées & leurs besoins divers, les nations ont donné des formes différentes à leurs gouvernements: les unes ont remis l'autorité publique entre les mains d'un seul homme; & ce Gouvernement s'est

(12) *Vere dici protest magistratum legem esse loquentem; legem autem, mutum magistratum. Cicero de Legib. Lib. 3. cap. 1.*



appelé *Monarchique* : les autres ont déposé le pouvoir de la Société entre les mains d'un nombre plus ou moins grand de Citoyens distingués par leurs vertus, leurs talents, leurs richesses, leur naissance ; & ce Gouvernement se nomme *Aristocratique*. D'autres ont conservé l'autorité toute entière ; alors le peuple se gouverna lui-même ou du moins par des Magistrats de son choix : ce Gouvernement fut nommé *Démocratique*. D'autres nations ont fait un mélange de ces différentes manières de gouverner ; elles ont cru trouver des avantages à combiner ensemble les trois formes de Gouvernement dont on vient de parler : ce mélange produisit ce qu'on appelle un Gouvernement *mixte*. L'on nomme Gouvernement *absolu* celui dont la nation n'a point limité les droits par des conventions expressees ; l'on appelle *limité* celui dont l'autorité est resserrée par des règles expressees imposées par la Nation à ceux qui la gouvernent. Les dépositaires de l'autorité sociale se nomment *Souverains*, quelle que soit la forme du Gouvernement adoptée par une Société.

DES spéculateurs ont long-temps & vainement disputé pour savoir quelle étoit la meilleure forme de Gouvernement, c'est-à-dire, la plus conforme au bien des Sociétés, la plus capable de procurer le bonheur aux nations. Mais le but de tout Gouvernement est toujours le même ; il ne peut-être que la conservation & la félicité de la Société gouvernée ; ses droits sont toujours les mêmes quelque forme qu'on lui donne, puisqu'il n'y a que l'équité qui puisse conférer des droits réels & valables. Son autorité, soit qu'elle ait des limites prescrites, soit qu'on ait oublié de lui fixer des bornes, est tou-

AINSI sous quelque point de vue que l'on envisage l'autorité souveraine, elle est toujours soumise aux loix immuables de l'équité; destinée à les maintenir, elle ne peut les enfreindre sans dégénérer en tyrannie: les loix qu'elle prescrit doivent être justes, conformes à la Nature de l'homme en Société; les loix positives ne peuvent jamais être opposées aux loix de la nature; elles ne doivent être que ces loix appliquées aux besoins, aux circonstances, aux intérêts particuliers des peuples à qui elles sont destinées; elles ne peuvent en aucun cas heurter de front la félicité publique qu'elles sont faites pour assurer. De là découlent évidemment tous les devoirs des Souverains.

ON a vu dans le chapitre qui précède, les devoirs des peuples & de leurs chefs envers les autres peuples; nous allons maintenant jeter un coup d'œil rapide sur les devoirs de ces chefs envers les nations qu'ils gouvernent; & tout nous prouvera que la morale prescrit aux Princes les mêmes regles, les mêmes devoirs qu'aux membres les plus obscurs de la Société; que l'autorité suprême ne fait qu'étendre ces devoirs indispensables à un plus grand nombre d'objets. Si chaque citoyen, dans la sphere étroite qui l'entoure, est obligé, pour son propre intérêt, de montrer des vertus, le Souverain est obligé, dans la vaste sphere où il agit, de déployer avec plus d'énergie les vertus de son état; ses actions influent, non seulement

„ les flatteurs des Rois & ruineurs de Royaumes..... Il s'en-  
 „ suit nécessairement ou que les Rois ne sont pas hommes, ou  
 „ qu'ils sont obligés aux loix Divines & humaines ou naturelles.”  
*Voyez le livre du droit des Magistrat sur les Sujets, publié en*  
 1550.

sur sa nation, mais encore sur les autres peuples de la terre ; les crimes & les vices du particulier ont des effets bornés , au lieu que les vices & les défauts des Princes produisent l'infortune & des hommes qui vivent & des races futures. De mauvaises loix , des résolutions imprudentes , des démarches précipitées , sont très-souvent suivies de malheurs qui se transmettent à la postérité la plus reculée.

*La vertu, dit Confucius, doit être commune au laboureur & au Monarque.* La vertu primitive & fondamentale du souverain, comme du citoyen, doit être la justice ; elle suffit pour lui montrer tous ses devoirs & lui tracer la route qu'il doit suivre. La justice des rois ne diffère de celle du citoyen que parce qu'elle s'étend plus loin. Le Souverain a des rapports non-seulement avec son propre peuple, mais encore avec les autres Peuples de la terre. Son ambition, réglée par la justice, se trouve satisfaite dès qu'il commande à des sujets heureux : il ne cherche point à s'emparer des provinces des autres ; parce qu'il trouve qu'un Prince est assez grand quand il règne sur une nation qui lui est bien attachée. Le Monarque humain & juste frémit au seul nom de la guerre, parce que, même accompagnée des plus brillants succès, elle n'est propre qu'à ruiner & dépeupler un Etat. Il est fidèle à ses traités, parce que l'Équité, la bonne foi, lui donneront de l'ascendant sur des Politiques fourbes dont l'univers entier devient bientôt l'ennemi. Le bon Prince est pacifique, parce que c'est dans la paix qu'il peut travailler librement au bonheur des citoyens.

C'EST au sein de la tranquillité que le Souverain vraiment grand peut montrer sa sagesse, ses talents, son génie : semblable à l'Astre du jour, dont les rayons éclairent & fécondent tout le globe, le Prince juste vivifie tous les corps, les familles, les individus de la Société; d'une main ferme il tient la balance entre tous ses sujets. La prévention, la faveur, l'amitié, la pitié même, ne l'empêchent nullement de maintenir invariablement les règles de l'équité, qui place sur une même ligne & le fort & le faible, le grand & le petit, le riche & l'indigent. La bienfaisance & la sensibilité du prince ne s'arrêtent point à des individus, elles embrassent l'ensemble de l'Etat, le peuple tout entier; sa pitié l'attendrit, non sur les plaintes de la cupidité qui le trompe, mais sur la misère plus réelle d'une foule qu'il ne voit pas, & sur les larmes des malheureux que souvent on s'efforce de cacher à ses regards. Une justice inébranlable constitue seule la bienfaisance & la pitié d'un Monarque, aux yeux duquel tout son peuple doit être toujours présent. Il est sûr que les riches & les grands se feront jour pour parvenir aux pieds du trône; mais il craint de ne point entendre les cris de l'innocent & du pauvre. Les droits, la liberté, les biens, les intérêts de tous, lui paroissent plus respectables que les prétentions & les demandes des courtisans qui l'entourent. Il n'accorde à personne le droit funeste d'opprimer, parce qu'il fait qu'il ne pourroit sans crime se l'attribuer à lui-même : — Il fait qu'il est le défenseur, & non le propriétaire des biens de ses sujets; — Il fait qu'un impôt est un vol quand il n'a pas pour objet la conservation de l'Etat. — Il fait qu'une Loi,

qu'un Edit, ne rendront point légitimes une violation manifeste des droits du citoyen. — Il reconnoît que les Trésors de l'Etat sont à l'Etat, & ne peuvent, sans prévarication, être consacrés à ses propres plaisirs. — Il fait que son temps même n'est plus à lui, mais appartient à son peuple, auquel il doit tous ses soins; il se reprocheroit comme des crimes une vie molle, indolente, dissipée, & des amusements ruineux pour son pays. — Il fait que la vie d'un Souverain est pénible & laborieuse, & ne doit point être uniquement destinée aux plaisirs. — Il s'abstient sur-tout de ceux qui tendroient évidemment à corrompre les mœurs de son peuple, parce qu'il fait qu'un peuple sans mœurs ne peut pas être bien gouverné. — Il fait enfin qu'il est responsable de la conduite de ceux sur qui il se décharge des détails de l'administration; que leurs crimes deviendroient les siens, & qu'il souffriroit lui-même de leurs négligences. Il met donc au néant ces privilèges injustes qui élèvent des favoris au-dessus des loix, & qui leur permettent d'employer leur crédit & leur force pour écraser l'innocence. Il ne croit pas que tout son peuple a tort quand il se plaint des oppressions d'un Visir. Sa faveur disparoît dès qu'il s'agit de la justice: ou plutôt sa faveur & ses bienfaits sont guidés par cette justice même, qui lui montre les citoyens les plus utiles, les plus vertueux, les plus distingués par leur mérite, comme seuls dignes des récompenses, des emplois & des graces. Quiconque ose troubler par ses crimes la félicité publique, quelque rang qu'il occupe, est abandonné à la sévérité des loix; quiconque se déshonore par ses actions est puni par la disgrâce; quiconque

remplit négligemment les devoirs de son état, est privé de sa place, que l'équité n'adjudge qu'à des sujets capables de la remplir dignement. Enfin un Souverain inviolablement attaché à la justice corrige à tout moment le vice en lui montrant un front sévère, & fortifie la vertu en l'appellant aux honneurs.

LA Morale sera toujours inutile tant que les leçons ne seront point appuyées par l'exemple & la volonté des Souverains (14). Les peuples seront corrompus, tant que les chefs qui régulent leurs destinées ne sentiront pas l'intérêt qu'ils ont d'être eux-mêmes vertueux; c'est en vain que la Religion menacera les mortels de la colère du ciel pour les détourner de leurs vices & de leur méchanceté; c'est en vain qu'elle leur promettra les récompenses ineffables d'une autre vie pour les inviter à la vertu; la voix puissante des Rois, les récompenses & les châtimens de la vie présente seront toujours les moyens les plus efficaces pour faire agir des êtres occupés de leurs intérêts actuels, & qui ne songent que foiblement à leur sort futur. La morale la plus démontrée peut bien convaincre les esprits d'un petit nombre de penseurs, mais elle n'influera sur les actions de tout un peuple que lorsqu'elle aura reçu la sanction de l'autorité suprême.

Tout Prince ami de la justice peut, même sans effort, rappeler ses sujets à leurs devoirs, les leur faire pratiquer avec joie, encourager le mérite & les talents, réformer les mœurs. Les hommes attachent un si haut prix à la faveur de

(14) *Rex velit honesta, nemo non eadem volet.* SENECA. IN THYEST.



leurs maîtres, ils sont si troublés de l'idée de leur déplaire, on les voit tellement empressés à mériter leur bienveillance, que la vertu du Prince suffit pour faire régner en peu de temps la vertu dans son Empire, & pour établir avec elle la félicité publique, qui en fera toujours la compagne inséparable.

TEL est le but que paroît se proposer un Monarque, jeune encore, que le Destin favorable vient, pour le bonheur de ses sujets, de placer sur le trône de ses peres. Plein de sagesse dans l'âge de la dissipation & des plaisirs, ce Prince a déjà porté les regards sur les mœurs si longtems méprisées. Pénétré des sentimens de léquité, son cœur a déjà fait éclater le désintéressement, la fidélité dans les engagements, le desir de soulager un peuple malheureux. Ennemi de l'oppression il a banni de sa présence les instruments détestés du Despotisme, les auteurs des calamités publiques; désabusé des futilités du luxe, il a montré son aversion pour ce mal si dangereux dans un état. Enfin l'Aurore d'un nouveau regne semble promettre à tout un peuple, engourdi dans de longues ténèbres le jour le plus ferein.

REÇOIS, Ô LOUIS XVI ! l'hommage pur & désintéressé d'un inconnu qui te révere. Continue, Prince vraiment bon, de mériter la tendresse d'un Peuple sociable, docile, soumis même sous l'autorité la plus dure. Que par tes mains généreuses les fers du Despotisme soient brisés. Que les portes de ces prisons, tant de fois le séjour de l'innocence opprimée, soient à jamais fermées. Après avoir rétabli la justice dans son sanctuaire, anéantis ces loix barbares, cette jurisprudence obscure & tor-

tueuse , ces formes arbitraires , ces coutumes souvent contraires à la nature , & désolantes pour les sujets. Deviens le législateur d'un grand peuple ; sois le RESTAURATEUR d'une nation illustre , le réformateur de ses mœurs , le créateur de sa félicité. Reprime la tyrannie du crédit & de la puissance ; la rapacité de l'exacteur , les cabales & les querelles du fanatisme , les excès de l'opulence , les folies d'un luxe destructeur , les impudences de la bébauche. Fais succéder à la licence une liberté légitime , aussi utile au souverain qu'aux sujets. Etablis pour tous les citoyens la sûreté , qui met le pauvre à couvert de toute violence. Le pauvre est ton sujet ; c'est lui qui travaille , & pour toi , & pour les Grands qui t'environnent ; le pauvre a le plus de droit à ta justice , à ta protection , à ta bonté ; ainsi , juste toi même , ô Prince ne permets pas qu'aucun des tiens soit opprimé. Que tes regards courroucés repoussent les courtisans pervers , l'homme injuste , le flatteur intéressé , le délateur odieux , le débauché qui se dégrade , le dissipateur inconsidéré , le débiteur qui retient le salaire du citoyen , l'insensé qui se dérange par une vanité ruineuse. Punis le crime par la loi , dans quelque rang qu'il se trouve ; montre du mépris au vice ; récompense le mérite , les talents , la vertu ; appelle-les à tes conseils auprès de ta personne : ainsi tu seras vraiment grand & puissant ; ton peuple sera florissant , & tu seras cher à tes sujets , respecté de tes voisins , admiré de la postérité.

Si cette conduite d'un sage Monarque déplaît à quelques courtisans pervers , à quelques Grands orgueilleux , à quelques hommes corrompus



rompus qui desirent de profiter des vices & des foibleſſes de leurs Maîtres, elle excitera l'enthouſiaſme d'un peuple entier, qui ne ceſſera de bénir un Souverain dont les bienfaits ſe feront ſentir à toute la Société. Un tel Prince deviendra l'idole des citoyens; ſon nom ne ſera prononcé qu'avec les transports de la tendreſſe; chacun de ſes ſujets le regardera comme ſon protecteur & ſon Pere; il vivra ſous leurs yeux comme au ſein de ſa famille. Ses jours précieux ſeront défendus par ſa nation intéreſſée à conſerver en lui le gage de ſon bonheur. Agasicles, Roi de Sparte, diſoit qu'un *Roi n'avoit pas beſoin de gardes quand il gouvernoit ſes ſujets comme un pere gouverne ſes enfans*. Pline dit à Trajan qu'un *Prince n'eſt jamais plus fidelement gardé que par ſon innocence & ſa vertu*.

UN Souverain bienfaſant ou bon n'eſt pas celui qui prodigue ſans choix les tréſors de l'Eſtat ſur la troupe affamée dont il eſt entouré; un Prince clément n'eſt pas celui qui pardonne les attentats commis contre ſon peuple; un Monarque débonnaire n'eſt pas celui qui répand des grâces ſur des courtiſans & des favoris ſans mérite: c'eſt celui qui récompenſe juſtement le mérite. Un Prince, lorsqu'il eſt juſte, n'accorde point de grâces ou de faveurs gratuites; tous ſes bienfaits ne ſont que des actes d'équité par leſquels il paye les avantages qu'on procure à ſa nation, au nom & aux dépens de laquelle les dignités, les penſions, les honneurs, ſe diſtribuent. Un ſouverain digne d'amour n'eſt pas un homme facile, une dupe qui ſe laiſſe guider en aveugle par ſes favoris ou ſes miniſtres: un Potentat reſpectable n'eſt pas celui qui ſe diſtingue par une Etiquette orgueilleuſe,

par des dépenses énormes, par un luxe effréné, par des édifices somptueux.

LE Souverain vraiment bon est celui qui est bon pour tout son peuple, qui respecte ses droits, qui se sert de ses trésors avec économie pour exciter le mérite & les talents nécessaires au bonheur de l'Etat. Un Prince clément pour les coupables est cruel pour la Société. Un ancien disoit, *que c'est perdre les bons que de pardonner aux méchants.* Un Souverain qui se laisse guider par des courtisans flatteurs ne connoît jamais la vérité, & souffre que l'on rende ses sujets malheureux. Un Monarque orgueilleux, qui ne fait consister la gloire que dans un vain appareil, dans ses prodigalités ruineuses, dans une magnificence sans bornes, dans des plaisirs coûteux, dans des conquêtes, est un Souverain dont l'ame rétrécie ne connoît pas la gloire que la vertu seule peut décerner. *Il est, dit Pline à Trajan, bien plus honorable pour la mémoire d'un Prince de passer chez la postérité pour avoir été bon, que pour avoir été heureux.* Un Prince peut-il se croire heureux lorsque ses sujets sont plongés dans la misère? Un Souverain ne peut être puissant & fortuné que lorsqu'il fondera sa grandeur & sa puissance sur la liberté & le bonheur de son peuple.

EN voyant la conduite de la plupart des Princes, on diroit que leur état ne les oblige à rien. On croiroit qu'ils ne sont sur la terre que pour la ravager, l'affervir, dévorer les peuples, ou pour s'amuser sans cesse, sans rien faire d'utile pour les nations. Est-ce donc régner que d'abandonner les rênes de l'Empire à quelques favoris, tandis que celui qui devroit gouverner vit dans une honteuse oisiveté, ou

ne pense qu'à faire diversion à ses ennuis par des plaisirs souvent honteux, par des fêtes ruineuses, par des Edifices inutiles, qui content des larmes à tout un peuple occupé à repaître les vices & la vanité d'un chef, peu disposé à rien faire pour lui?

UNE sottise vanité seroit elle faite pour entrer dans le cœur d'un Monarque? Un sentiment si petit ne seroit-il pas déplacé dans une ame vraiment noble? La vraie Grandeur des Rois consiste dans la félicité des peuples: leur vraie puissance, dans l'attachement de ces peuples: leur vraie richesse, dans l'aisance & l'activité de leurs sujets: leur vraie magnificence, dans l'abondance qu'ils font régner. C'est dans les cœurs des nations que les Princes doivent s'ériger des monuments, bien plus flatteurs & plus dignes d'admiration que ces bâtiments superbes faits aux dépens de la félicité nationale: les Pyramides de l'Egypte qui subsistent encore, les monuments de Babylone qui ne subsistent plus, les palais ruinés des tyrans de Rome, ne retracent à l'esprit que la folie de ceux qui les ont élevés. Montagne dit avec très-grande raison „ que c'est une espece de pusillanimité „ aux Monarques, & un témoignage de ne point „ assez sentir ce qu'ils font, de travailler à se „ faire valoir par des dépenses excessives (15).” *Le plus grand Roi, dit Zoroastre, est celui qui rend la terre plus fertile (16).*

CEUX qui sont chargés de l'éducation des Princes, au lieu de leur montrer la gloire dans la guerre, dans d'injustes conquêtes, dans un

(15) Voyez *Essais* liv. 3. ch. 6.

(16) Voyez *Zend-avesta*, ou le livre sacré des Perses.

faſte éblouiſſant, dans des dépenses frivoles, devroient les habituer dès l'enfance à combattre leurs paſſions & leurs caprices, & leur propoſer la conquête de leurs ſujets comme l'objet vers lequel tous leurs vœux doivent ſe porter. Au lieu d'endurcir les Princes, au lieu de leur apprendre à mépriſer les hommes, leurs Inſtituteurs devroient remuer leur imagination par la peinture touchante des miſeres auxquelles tant de millions de leurs ſemblables ſont condamnés pour les faire vivre eux-mêmes dans le luxe & la ſplendeur. Les peuples & leurs maîtres ſeroient bien plus heureux ſi, au lieu de perſuader à ceux-ci qu'ils ſont des Dieux, ou des êtres d'un ordre ſupérieur au reſte des mortels, on leur répétoit ſans ceſſe qu'ils ſont des hommes, & que ſans ce peuple mépriſé ils ſeroient eux-mêmes très-malheureux.

CARNEADES diſoit que „ les enfants des „ Princes n'apprennent rien avec plus de ſoin „ que l'art de monter à cheval, parce qu'en „ toute autre étude chacun leur cede, au lieu „ qu'un cheval n'eſt point courtiſan, il renverſe „ par terre le fils d'un Roi comme celui d'un „ payſan”. L'Empereur Sigismond diſoit „ que „ tout le monde reſuſoit d'exercer un métier „ qu'il n'avoit point appris, & qu'il n'y avoit „ que le métier de Roi, le plus difficile de „ tous, que l'on exerçât ſans s'y être formé”. Cependant le grand Cyrus reconnoiſſoit qu'il n'appartient à nul homme de commander, ſ'il n'eſt meilleur que ceux à qui il commande (17).

(17) Voyez Plutarque dans les *diſts notables des Princes*. Il dit ailleurs que *Gouverner un Etat & être philoſophe eſt la même choſe*. Pittacus diſoit qu'il étoit difficile de commander & d'être homme de bien.

*Ne fais pas le Prince, dit Solon, si tu n'as pas appris à l'être. Apprends à te gouverner, avant de gouverner les autres.*

L'ÉDUCATION des enfans des Rois, bien loin de les éclairer & de leur donner des entrailles, semble se proposer d'étouffer en eux les germes de la justice & de l'humanité: on ne leur parle que de combats, de conquêtes: on ne les entretient que de leur propre grandeur & du néant des autres: on leur montre les peuples comme des vils troupeaux dont ils peuvent disposer à leur gré, & qu'ils ont droit de dépouiller & dévorer. On leur dit qu'ils doivent fermer l'oreille à leurs plaintes importunes & toujours destituées de raison. Voilà pourquoi les Princes sont rarement équitables ou pourvus d'un cœur sensible. C'est ainsi qu'on en fait des idoles inaccessibles à leurs sujets, sur lesquels, à leur insu, l'on exerce les plus étranges cruautés: c'est ainsi qu'on en fait des ingrats, qui sans cesse refusent au mérite ses justes récompenses pour les prodiguer à la bassesse & à la flatterie. Enfin c'est ainsi qu'au sein des plaisirs, de la pompe & des fêtes, les Souverains sont dans une ivresse continuelle, ou s'endorment dans une sécurité fatale qui les conduit tôt ou tard à une perte certaine. (18).

LA Nature, toujours juste dans ses châtimens, n'épargne aucun de ceux qui méconnoissent ses loix. Les mauvais Roi rendent leurs sujets malheureux; & les malheurs des su-

(18) Lorsque Lucullus combattit contre Mithridate, les Généraux de ce Monarque lui laisserent ignorer que l'armée, où il se trouvoit en personne, souffroit la disette la plus cruelle. — Le premier qui annonça au Roi Tigrane l'approche du même Lucullus, eut la tête tranchée par ordre de ce Prince. Voyez PLUTARQUE DANS LA VIE DE LUCULLUS.

jets retombent nécessairement sur leurs injustes Maîtres. Les Provinces épuisées par des guerres inutiles, n'offrent que des Cultivateurs découragés par la rigueur des impôts. Le commerce disparoît par les entraves dont il est continuellement accablé. Un gouvernement négligent finit toujours par des violences, & dégénère en Tyrannie. Les fantaisies du souverain deviennent inépuisables, parce que, faute de s'occuper de ses devoirs, il a besoin de plaisirs & d'amusements continuels : les besoins & les demandes du Prince augmentent dans la même progression que sa nation s'épuise & que ses moyens diminuent : les impôts sont redoublés à mesure que les peuples deviennent plus pauvres : enfin l'on a recours à mille extorsions, à la perfidie, à la fraude, pour achever de ruiner un Etat obéré par un gouvernement en délire. Ainsi le Despote, devenu lui-même plus misérable & plus affamé, ne connoît plus de frein ; il écrase les loix sous le poids de ses volontés arbitraires, & bientôt il ne regne que sur des esclaves sans activité & sans industrie. La conscience tourmente alors le Tyran sur son trône ; il fait qu'il a mérité la haine universelle ; il craint tous les regards ; il voit des ennemis dans tous ceux qui l'approchent ; il a peur de son peuple dont il a rebuté la tendresse. Inquiet & malheureux, il devient ombrageux & bientôt inhumain & cruel. Enfin la tyrannie, parvenue à son comble, produit des soulèvements, des révoltes, des révolutions dont le tyran est la première victime. De l'esclavage au désespoir il n'y a souvent qu'un pas.

UN Despote est un Souverain qui met sa volonté propre à la place de l'équité, son in-

térêt personnel à la place de l'intérêt de la société. Un Souverain de cette trempe a la folie de croire que lui seul fait l'Etat, que sa nation n'est rien, que la Société toute entière n'est destinée par le Ciel qu'à servir ses fantaisies. Le Tyran est le Souverain qui met en pratique les principes du Despote, & qui, croyant se rendre heureux lui seul, rend tout son peuple malheureux. Mais se rend-il en effet heureux lui-même ? Non, il est rempli de trouble & d'inquiétudes. *Il faut, dit un ancien, que celui qui se fait craindre de beaucoup de gens vive lui même dans la crainte* (19). Les tyrans, dit Plutarque, *craignent leurs sujets; les bons Princes craignent pour leurs sujets*. Nulle puissance sur la terre ne peut long-temps commettre le mal en sûreté.

DESIRER le Despotisme, c'est desirer le pouvoir de faire du mal à tout un peuple & de se rendre soi-même très-misérable. Le Tyran est un malheureux, qui gouverne des malheureux, avec un glaive tranchant dont il se blesse lui-mêmes. Il n'est point de puissance assurée, si elle ne se soumet aux loix de l'équité (20) Mais un penchant naturel à tous les hommes, & que tout contribue à fortifier dans les

(19) *Necesse est multos timeat, quem multi timeant.* Voyez PUBL. SYRI. SENT. Aratus déterminâ Lyliades Tyran de Mégalo- polis à renoncer au pouvoir qu'il avoit usurpé, en lui montrant les dangers & les inquiétudes dont il étoit accompagné. Voyez PLUTARQUE VIE D'ARATUS.

Le premier acte que fit Numa, en prenant possession de la souveraineté, fut de casser la compagnie de ses gardes; car, dit Plutarque, *il ne vouloit ni se défier de ceux qui se fioient en lui, ni être le Roi de ceux qui n'avoient aucune confiance en lui.* Voyez PLUT. VIE DE NUMA POMPILIUS.

(20) *Ea demum tuta est potentia quæ viribus suis modum imponit.*



Princes, les porte à desirer un pouvoir sans bornes; ils détestent tous les obstacles que leur autorité peut rencontrer; les Princes les plus foibles & les plus incapables en sont même les plus jaloux; il n'en est pas que l'on ne réveille en leur parlant de l'extension de leur puissance. Tous se croient malheureux lorsqu'il ne peuvent contenter toutes leurs fantaisies; tous soupirent après le Despotisme comme l'unique moyen d'obtenir la suprême félicité, tandis que ce despotisme ne leur met en main que les moyens d'écraser leurs sujets & de s'enfvelir eux-mêmes sous les ruines de l'Etat. Le pouvoir absolu fut & sera toujours la cause de la décadence & des malheurs des peuples, que les Rois sont tôt ou tard forcés de partager.

CETTE vérité, confirmée par l'expérience de tant de siècles, semble être totalement ignorée de la plupart de ceux qui gouvernent le monde; elle leur est soigneusement cachée par des ministres complaisants, dont l'objet est de profiter de leurs désordres: ce sont en effet ces âmes viles & intéressées que l'on doit regarder comme les vraies causes de l'ignorance des Princes & des malheurs des Nations. Ce sont les flatteurs qui forment les tyrans; & ce sont les tyrans qui, corrompant incessamment les mœurs des Nations, rendent la vertu si pénible & si rare. Polybe a raison de dire „ que la  
 „ tyrannie est coupable de toutes les injustices &  
 „ de tous les crimes des hommes”.

EN effet, toujours injuste, elle ne peut être servie à son gré que par des hommes sans mœurs & sans probité, par des esclaves en proie à l'intérêt le plus fardide, qui, sous des maîtres avides & corrompus, deviennent les seuls distribu-

veurs des graces, des dignités, des honneurs, des récompenses. Ceux-ci n'accordent leur bienveillance qu'à des hommes de leur trempe; ils craignent le mérite & la vertu, qui les forceroient de rougir. Par la négligence ou l'injustice d'un mauvais Gouvernement une nation entière est forcée de se pervertir; la vertu étant exclue de la faveur & des places, il faut y renoncer pour parvenir à la fortune, il faut suivre le torrent qui toujours entraîne vers le mal. La Morale est inutile & déplacée sous un Gouvernement despotique, où tout citoyen vertueux doit nécessairement déplaire & au Prince & à ceux qui gouvernent sous lui. Le Tyran, pour régner, n'a besoin ni de talents ni de vertus; il ne lui faut que des Soldats, des fers, & des prisons. Un Tyran n'est souvent qu'un Automate, une Idole immobile, qui ne se meut que par les impulsions que lui donnent les esclaves assez habiles pour s'emparer de son pouvoir. Un Despote qui a jetté son pays dans la servitude, finit presque toujours par n'être lui-même qu'un sot esclave; ce n'est jamais lui qui recueille les fruits de la tyrannie.

La science la plus essentielle à celui qui veut gouverner sagement est, suivant Plutarque, de *rendre les hommes capables d'être bien gouvernés*. Les mœurs des Souverains décident nécessairement des mœurs de leurs sujets. Distributeurs de tous les biens, des honneurs, des dignités que les hommes desirent, ils peuvent à leur gré tourner les cœurs vers le vice ou la vertu. Les Cours donnent le ton aux villes; les villes corrompent les campagnes: voilà comment de proche en proche les peuples se trouvent imbus des préjugés, des vanités, du luxe,

des frivolités, des folies & des vices que l'on voit infecter les Cours. Les Souverains donnent par-tout l'impulsion première aux volontés des Grands; & ceux-ci communiquent à leur inférieurs l'impulsion qu'ils ont reçue: si la première impulsion portoit au bien, les mœurs seroient bientôt réformées.

Tout le monde convient que le luxe, cette émulation fatale de vanité, est principalement dû au faste des Souverains & des Grands, que chacun s'efforce plus ou moins d'imiter ou de copier: ce mal si dangereux paroît être inhérent à la Monarchie, & sur-tout au despotisme, où le Prince, transformé en une espèce de Divinité, veut en imposer à ses esclaves par un faste éblouissant: pour arrêter les effets de cette épidémie dangereuse, on a quelquefois imaginé des loix que l'on a cru capables de la réprimer; mais elles furent communément très-inutiles. La meilleure des loix somptuaires pour un Etat, ce seroit un Prince frugal, économe, ennemi du luxe & de la frivolité. En permettant le luxe aux Grands, & en l'interdisant aux petits, on ne fait qu'irriter de plus en plus la vanité de ceux-ci, qui peu-à-peu vient à bout des loix les plus sévères.

RIEN ne seroit donc plus important pour la félicité des peuples que d'inspirer de bonne heure à ceux qui doivent régner sur eux l'amour de la vertu, sans laquelle il n'est point de prospérité sur la terre. Mais les Maximes d'une politique injuste, dont l'objet est d'exercer impunément la licence, tiennent lieu trop souvent de science & de morale aux Souverains; par-là les intérêts des chefs ne s'accordent jamais avec ceux du corps. Etrange politique, sans

doute, par laquelle ceux qui ne sont destinés qu'à faire observer les devoirs de la morale, sont continuellement occupés à les violer, & à briser les liens qui devroient les unir avec les citoyens!

*Priver la vertu des honneurs qui lui sont dus, c'est, disoit Caton, ôter la vertu à la jeunesse.* Mais éloigner la vertu des grandes places, corrompre les hommes pour les subjuguier, les diviser afin de les asservir les uns par les autres, c'est à quoi se réduisent tous les principes d'une politique odieuse, visiblement imaginée, non pour la conservation, mais pour la dissolution d'un Etat. D'après de telles maximes les Souverains deviennent nécessairement les ennemis de leurs sujets, & doivent déclarer une guerre sanglante à la raison qui pourroit les éclairer, & à la vertu qui pourroit les réunir : il vaut donc bien mieux les aveugler & les corrompre, les tenir dans une enfance éternelle, leur inspirer des vices capables de les mettre en discorde, afin de les empêcher de s'unir contre ceux qui les oppriment. La vertu doit être nécessairement détestée par tous ceux qui gouvernent injustement. La morale d'ailleurs ne peut convenir à des esclaves : un esclave ne doit connoître de vertu qu'une soumission aveugle à la volonté de son maître. (21).

LES Courtisans, toujours extrêmes dans leur bassesse, ont voulu faire de leurs Rois des

(21) „ Si les Princes ne vissoient qu'à leur propre sûreté, au lieu  
 „ de Phonnéteté, ils ne devroient chercher à commander qu'à  
 „ plusieurs moutons, plusieurs boeufs & plusieurs chevaux, non  
 „ pas à plusieurs hommes.... Un tyran qui aime mieux com-  
 „ mander à des esclaves qu'à des hommes entiers, me semble  
 „ proprement faire comme le laboureur qui aimeroit mieux re-  
 „ cueillir des sauterelles, des oiseaux, que non pas du bon  
 „ grain de froment & d'orge. Voyez PLUTARQUE BANQUET  
 „ DES SEPT SAGES.

Divinités sur la terre ; mais il est aisé de voir qu'en exaltant ainsi leurs Maîtres ils ont fait de vains efforts pour justifier leur propre servitude , & pour ennoblir leur lâcheté. D'ailleurs ils étoient les prêtres des Dieux qu'ils avoient ainsi créés.

UNE politique plus saine & plus utile veut que les Souverains se regardent comme des hommes, des citoyens, & qu'ils ne séparent jamais leurs intérêts de ceux de leurs sujets : de la réunion de ces intérêts résulte la concorde sociale , la félicité commune & du chef & des membres. Le Prince n'est jamais vraiment Grand & puissant, s'il n'est soutenu par l'affection de son peuple : le peuple est toujours malheureux, si le Souverain refuse de s'occuper de son bonheur. Eléas Roi de Scythie disoit, *que quand il étoit oisif, il ne différoit en rien de son valet d'écurie.* Une vie fainéante & dissipée est toujours honteuse & criminelle dans un Roi, dont tout le temps appartient à ses sujets.

POUR gouverner de manière à rendre les Nations heureuses, il ne faut ni un travail excessif, ni des lumières surnaturelles, ni un génie merveilleux ; il ne faut que de la droiture, de la vigilance, de la fermeté, de la bonne volonté. Une ame trop exaltée peut quelquefois manquer de prudence ; un bon esprit est souvent plus propre à gouverner les hommes qu'un génie transcendant. Que les nations ne demandent point à leurs chefs des talents sublimes & rares, des qualités difficiles à rencontrer. Tout homme de bien a ce qu'il faut pour gouverner un Etat ; tout Prince qui voudra sincèrement le bien de ses sujets, trouvera sans peine des coopérateurs ; il fera naître dans sa Cour une

émulation de talents & de mérite, non moins utile à ses intérêts qu'à ceux de ses sujets. Tout Monarque qui voudra connoître la vérité, aura bientôt les lumières nécessaires pour administrer sagement: Enfin tout Souverain qui s'attachera fortement à la justice, la fera régner dans ses Etats & la rendra respectable à ses sujets. La justice & la force, voilà les vertus des Rois.

LA vaine Pompe dont les Rois sont environnés, la facilité & la promptitude avec laquelle leurs ordres sont exécutés, les amusemens continuels dont on les voit jouir, les plaisirs dans lesquels on croit les voir nager, font que le vulgaire les regarde comme les plus heureux des mortels; en un mot, une erreur très-commune fait supposer que le pouvoir suprême doit être accompagné de la suprême félicité. Mais la vie d'un Souverain qui remplit ses devoirs est active, laborieuse, vigilante, incessamment occupée; celle d'un Prince désœuvré, dissipé, ennemi du travail, est un ennui perpétué. Tout Monarque juste & sensible doit éprouver à chaque instant les sollicitudes les plus vives. Le Souverain qui ne daigne pas s'occuper de ses propres affaires, s'expose à tous les maux résultants de l'inconduite ou de la perversité de ses ministres, qu'il n'est guère en état de bien choisir. Les Rois ont autant & plus à craindre de leurs amis que de leurs ennemis; ou plutôt, ils n'ont jamais d'amis, ils n'ont que des flatteurs, des hommes vicieux, attachés à leur personne, soit par un intérêt fardide, soit par la vanité; d'ailleurs n'ayant point d'égaux, n'ayant aucuns besoins, ils ne jouissent ni des douceurs de l'amitié, ni des charmes de la confiance, ni des plus grands agréments de la vie



sociale : ils en sont privés par la distance énorme que le trône met entre eux & leurs Sujets les plus distingués ; ceux-ci sont toujours gênés en présence d'un maître, devant lequel on ne peut rien hasarder. D'où l'on voit que la gaieté, qui suppose toujours liberté, sécurité, égalité, ne peut jamais se montrer à la cour des Rois. Ce fut au milieu d'un festin que le grand Alexandre assassina Clitus, qu'il regardoit lui-même comme son ami le plus vrai (22).

ENFIN le plus grand malheur attaché à la condition des Rois, c'est de ne pouvoir presque jamais savoir la vérité ; on la leur cache, sur-tout quand elle est affligeante, c'est-à-dire, lorsqu'elle seroit plus importante à connoître : *quelques Princes, dit Gordon, ont appris qu'ils étoient déthronés, avant d'avoir appris qu'ils n'étoient point aimés* (23). C'est ce qui arrive sur-tout aux souverains absolus, aux Despotés, aux Tyrans à qui leurs passions indomtées ne permettent jamais que l'on parle avec sincérité ; peu accoutumés à la contradiction, tout ce qui s'oppose à leurs fantaisies suffit pour provoquer la colere de ces enfans imprudens, qui veulent pouvoir tout oser impunément. Ce sont pourtant les Princes dont le pouvoir est illimité qui auroient le plus grand intérêt à connoître les vraies dispositions de leurs sujets ; ceux-ci, ne pouvant faire parvenir leurs plaintes jusqu'au throne, ne s'expliquent que par des révoltes, des révolutions & des massacres, dont le Tyrان est la première victime.

(22) Ce Prince disoit qu'*Héphestion* aimoit le Roi, mais que Clitus aimoit Alexandre.

(23) Voyez Discours Préliminaire de la traduction de Tacite.



VOILÀ donc la félicité suprême à laquelle conduit la puissance sans bornes que les Princes desirent avec tant d'ardeur, & qu'ils se croient malheureux de ne point posséder ! cette puissance les prive de la confiance, des conseils, des secours, des consolations que l'amitié peut procurer. Bien plus, le Monarque qui veut être juste doit se mettre en garde contre les séductions de ceux que son choix favorise, & craindre que son affection pour eux ne le fasse pécher contre la justice universelle qu'il doit à tout son peuple. C'est de ce peuple qu'il doit ambitionner l'amitié ; c'est ce peuple qu'il doit entendre pour savoir la vérité ; c'est sur ce peuple qu'il doit fonder sa propre sûreté ; c'est sur le bien-être de ce peuple qu'il doit établir sa propre grandeur, sa gloire, sa félicité ; ce sont ceux qui lui feront obtenir ces avantages que le Prince doit regarder comme ses amis. Théopompe disoit, qu'un grand Roi est celui qui permet à ses amis de lui dire la vérité, qui rend justice à ses sujets, & qui obéit aux loix.

QUELLE que soit la forme du Gouvernement adoptée par une Nation, les devoirs, les intérêts de ses chefs seront toujours les mêmes. La Politique & la Morale veulent que dans un Gouvernement Aristocratique un sot orgueil, un vain esprit de corps, un attachement opiniâtre à des prérogatives injustes, ne l'emportent jamais sur les droits de la Patrie. Rien de plus fâcheux dans les Aristocraties, & de plus insupportable aux peuples, que la vanité puérile des Nobles, des Magistrats ou des souverains collectifs. Ceux-ci devroient se distinguer par la décence & la gravité de leurs

mœurs, leur équité, leur probité, leur affabilité, leur modestie, qualités bien plus propres à les faire chérir & révéler qu'une morgue infociable, qui ne peut que les faire détester de leurs concitoyens, & qui se trouve déplacée dans les Gouvernemens Républicains.

QUE les chefs d'une Aristocratie laissent aux esclaves favorisés du Despotisme la vaine gloire de se distinguer par leur hauteur & leur insolence; qu'ils se distinguent par leur bonté, leur modération, leur intégrité. L'arrogance & l'orgueil doivent être bannis des Etats où l'on jouit de quelque liberté. L'Aristocratie doit compter le peuple pour quelque chose; elle ne le regarde pas des mêmes yeux que la Monarchie qui ne distingue que ses nobles, ou que le Despotisme qui méprise également le vil troupeau qu'il écrase.

EN un mot, tout Gouvernement Républicain suppose une sorte d'égalité entre des citoyens également soumis aux loix. Les Magistrats y sont des chefs, sans cesser d'être citoyens; d'où il suit que leurs manières hautaines sont plus choquantes & plus importunes au peuple, que sous la Monarchie qui l'a de longue main accoutumé à endurer l'insolence & les mépris des Grands & de tous ceux qui jouissent de quelque pouvoir. Dans tout état bien constitué nul citoyen n'a le droit d'être insolent. Ces Aristocrates, communément si jaloux de leur pouvoir & si défiants, s'épargneroient bien des dépenses, des embarras & des gênes, s'ils daignoient se souvenir qu'ils sont des citoyens & non des Tyrans ou des Despotes; que la vanité n'est propre qu'à les faire abhorrer; qu'el-

le fait journellement des ennemis & des mécontents, dont l'humeur éclate quelquefois par des révolutions terribles (24).

Nous trouvons des preuves de cette vérité dans l'histoire de la plupart des Aristocraties anciennes, qui communément dégénérèrent en tyrannies véritables. L'histoire Romaine nous montre un Sénat orgueilleux, avare, jaloux de ses prérogatives usurpées, perpétuellement en querelle avec le peuple, qu'il s'arrogeoit le droit de mépriser, de vexer par ses usures, d'opprimer de toutes manières, & d'envoyer à la boucherie au dehors quand il l'incommodoit. Bientôt la division entre les chefs de cette République toujours armée produit des factions cruelles; d'affreuses guerres civiles s'allument; les citoyens s'arment contre les citoyens; enfin, après les sanglants démêlés de Marius & de Sylla, l'ambitieux César, appuyé de la faction du peuple, s'élève sur les ruines de l'Etat, il établit le Despotisme d'un seul à la place du Despotisme des Magistrats, il laisse le Gouvernement en proie à une longue suite de monstres, qui semblerent se disputer à qui commettrait le plus de crimes & d'infamies. La Noblesse Romaine devint sur-tout l'objet de la cruauté des Tibere, des Caligula, des Néron: tandis que ces monstres caressoient le peuple,

(24) „ La trop grande jalousie du pouvoir, dit Tite Live, & l'obstination à ne jamais descendre de sa grandeur, dans un des ordres d'une République, produit souvent de grands démêlés très-inutiles, & qui souvent deviennent funestes à cet ordre lui-même”. *Nimia unius ordinis Reipublica, in sua dignitate sibi retinenda, nullique alii communicanda sollicitudo, magnas saepe, casque inutiles, & ipsimet illi ordini exitiales contentiones parit.*

„ Le peuple, dit Plutarque, regarde toujours comme un très-grand honneur de n'être pas méprisé des Grands”. Voyez vie de Nicias.

ou l'amusoient par des spectacles, ils faisoient couler le noble sang des Sénateurs & des Patri-ciens, dont la race faisoit ombrage à leur ambition tyrannique. En un mot l'orgueil d'un Sénat divisé mit fin à la République la plus puissante qui fut jamais au monde. *C'est par les Grands, dit Solon, que les cités périssent ; c'est par l'imprudence du peuple qu'elles tombent dans les fers.*

LES Démocraties, ou Gouvernements populaires, ne périssent communément si-tôt que par l'injustice, la licence, la jalousie & l'envie du peuple, que son pouvoir enivre & rend insolent. Une populace arrogante, flattée par ses Démagogues, devient souvent le plus cruel des tyrans : elle immole la Vertu même à son envie, à son caprice, au plaisir de faire sentir sa puissance aux citoyens qu'elle devoit chérir & respecter ; elle commet le crime sans remords, parce qu'elle est inconfidérée, & parce que d'ailleurs la honte en est supportée par un plus grand nombre de coupables. L'ingratitude des Athéniens pour Aristide, Cimon & Phocion fait que personne n'est tenté de plaindre un peuple frivole & méchant d'avoir enfin totalement perdu sa liberté, dont il faisoit un si terrible usage (25). Platon fait dire à Socrate, que la Démocratie est l'Empire des méchants sur les bons. Et que la multitude, lorsqu'elle jouit de l'autorité, est le plus cruel des Tyrans. Un

(25) L'Ingratitude des Athéniens pour Périclès, à qui ils vou-lurent faire rendre compte de son administration, détermina cet homme célèbre à exciter la guerre du Péloponèse, qui fut la cause de la destruction de toutes les Républiques de la Grèce. Thé-mistocle disoit aux Athéniens : *O pauvres gens ! Pourquoi vous las-sez-vous de recevoir souvent des bienfaits des mêmes gens ?* Plu-tarque observe très-justement, que dans les révolutions de la Dé-mocratie c'est ordinairement le plus méchant qui prospère, & qui s'élève au plus haut degré. Voyez PLUTAR. VIE DE NICIAS.

Despote peut être quelquefois retenu par la crainte, la honte, le remords; au lieu qu'un peuple tyran, emporté par ses passions, a perdu toute crainte & toute pudeur.

---

### CHAPITRE III.

#### *Devoirs des sujets.*

**T**OUT Gouvernement équitable exerce, comme on a vu, une autorité légitime à laquelle tout citoyen vertueux est obligé d'obéir; mais un Gouvernement injuste n'exerce qu'un pouvoir usurpé. Sous le Despotisme & la Tyrannie il n'y a plus d'autorité, il n'y a qu'un brigandage: la Société contre son gré est forcée de subir le joug qui lui est imposé par le crime & la violence; opprimée elle-même, elle ne peut plus procurer aux Citoyens aucuns des avantages qu'elle s'est engagée de leur assurer par le pacte social: un mauvais Gouvernement anéantit ce pacte; en empêchant la Société de remplir ses engagements avec ses membres, il semble annoncer à ceux-ci qu'ils ne doivent rien à la Société.

Pour que la Société soit en droit d'exiger l'attachement de ses membres, elle doit leur montrer un tendre intérêt à tous: elle ne s'est point engagée à rendre tous les citoyens également aisés, heureux & puissants; mais elle s'est engagée à les protéger également, à les garantir de l'injustice, à leur procurer la sûreté nécessaire à leurs entreprises & à leurs travaux, à les récompenser en raison des services qu'ils

lui rendront. C'est à ces conditions que les citoyens peuvent aimer leur Patrie, s'intéresser à son bonheur, contribuer fidelement à sa conservation & à sa félicité. Qu'est-ce que l'amour de la Patrie sous un Gouvernement tyrannique? L'exiger d'un esclave, ce seroit évidemment vouloir qu'un prisonnier chérît sa prison & fût amoureux de ses chaînes. L'amour de la Patrie, dans un pays soumis à la Tyrannie, ne consiste que dans un attachement servile pour ses tyrans, de qui l'on espere obtenir les dépouilles de ses concitoyens : dans une pareille constitution l'homme vraiment attaché à son pays passe pour un rebelle, pour un mauvais citoyen, pour un ennemi de l'autorité (26).

LES hommes, presque toujours gouvernés par des mots, s'imaginent que tout ce qui porte l'empreinte du pouvoir est fait pour être aveuglément obéi : ils ne voient pas que l'autorité légitime (c'est-à-dire, celle qui contribue au bien de la Société & qui est reconnue par elle) est la seule qui ait le droit de se faire obéir : ils ne voient pas que l'autorité, dès qu'elle devient injuste, n'a plus le droit d'obliger des hommes rassemblés pour jouir des avantages de l'équité & de la protection des loix. *Personne*, dit Cicéron, *ne doit obéir à ceux qui n'ont pas droit de commander.* La Tyrannie est faite pour être détestée par tout bon citoyen ; ses ordres ne peuvent être suivis que par des esclaves corrompus, qui cherchent à profiter des

(26) „ La Cité, dit Plutarque, est très-bien gouvernée.....  
 „ en laquelle ceux qui ne sont point outragés haïssent autant, &  
 „ poursuivent aussi àprement, celui qui a fait une oppression &  
 „ outrage, que celui qui est outragé”.

malheurs de leur Patrie. Un intérêt fordide & la crainte, & non l'affection, peuvent être les motifs de l'obéissance forcée du citoyen, obligé de haïr intérieurement l'autorité mal-faisante sous laquelle son destin le force de gémir. Les Grecs, suivant Plutarque, regardoient le Gouvernement despotique des Perses comme indigne de commander à des hommes.

Ces réflexions si naturelles doivent nous empêcher d'être surpris de trouver la plupart des Nations remplies de citoyens indifférents sur le sort de la Patrie, dépourvus de toute idée du bien public, uniquement occupés de leurs intérêts personnels, sans jamais faire le moindre retour sur la Société : les intérêts de celle-ci n'ont en effet rien de commun avec ceux de la plupart des membres qui la composent. On ne trouve nulle part des Loix qui établissent une justice exacte parmi les Citoyens ; les nations se divisent en Oppresseurs & en opprimés. Dès préjugés injustes, des vanités méprisables, des privilèges iniques, mettent perpétuellement la discorde entre les différents ordres de l'Etat ; un fatal esprit de corps prend la place de l'esprit public & du Patriotisme. Les riches & les Grands s'arrogent le droit de vexer les pauvres & les petits ; le noble méprise le roturier ; le Guerrier ne connoît que la force, & n'obéit qu'à la voix du Despote qui le paie. Le Magistrat ne songe qu'aux prérogatives de sa charge, & s'embarrasse fort peu des droits de ses concitoyens ; le Prêtre ne s'occupe que de ses immunités. Ainsi des intérêts discordans s'opposent sans cesse à l'intérêt général, & détruisent efficacement l'harmonie sociale. Le Despotisme habile ce prévaut de ces divisions



continuelles pour abattre la justice & les Loix; il fomenté les dissensions; il met ses créatures à portée de profiter des ruines de la Patrie; aveuglés par les faveurs trompeuses, ceux qui devroient se montrer les meilleurs citoyens ne cherchent qu'à se procurer le crédit ou le pouvoir d'opprimer, ils travaillent à fortifier de plus en plus la puissance fatale sous laquelle la nation entière sera tôt ou tard accablée. Les pauvres & les foibles, perpétuellement écrasés par l'injustice des puissants & des Grands, qu'ils voient seuls prospérer, deviennent leurs ennemis, & par des crimes se vengent de la partialité du Gouvernement qui ne répand ses bienfaits que sur les heureux de la terre, & qui oublie totalement les malheureux.

ON ne peut trop le répéter, tous les citoyens d'un état sont également intéressés à y voir régner l'équité. Il n'est point un seul homme qui, s'il étoit raisonnable, ne dût trembler dès qu'il voit la violence opprimer le dernier des citoyens. L'oppression, après avoir fait sentir ses coups aux dernières classes du peuple, finit par les faire éprouver aux classes les plus élevées. Les corps les plus puissants, dès qu'ils sont divisés, n'opposent qu'une foible barrière à la tyrannie qui marche incessamment vers son but. Tous les corps, toutes les familles, tous les citoyens, n'ont qu'un seul intérêt, c'est d'être gouvernés par des loix équitables; les loix ne sont telles que lorsqu'elles protègent également le Grand & le petit, le riche & l'indigent. Le bon citoyen est celui qui dans sa sphère contribue de bonne foi à l'intérêt général, parce qu'il reconnoît que son intérêt personnel ne peut en être détaché sans péril pour

lui-même; vérité que nous ferons sentir en parcourant les devoirs de toutes les classes suivant lesquelles les citoyens d'un Etat sont partagés.

Un bon gouvernement ne mérite ce nom que lorsqu'il est juste pour tout le monde; il a seul le pouvoir de former de bons citoyens; il a seul le droit d'attendre de la part de ses sujets l'attachement, la fidélité, les sacrifices généreux, en un mot l'accomplissement des devoirs de la vie sociale. L'autorité légitime est la seule qui puisse être sincèrement aimée, obéie, respectée; elle seule peut inspirer aux hommes l'amour de la Patrie, qui n'est évidemment que l'amour de leur sûreté & de leur prospérité.

Tout le monde a dans la bouche cet adage: *la Patrie est là où l'on se trouve bien* (27); d'où il résulte qu'il n'y a plus de Patrie où l'on se trouve sous l'oppression, sans espérance de voir finir ses peines. Le citoyen est fait pour supporter avec patience les inconvénients nécessaires de la vie sociale, & pour partager avec ses concitoyens les calamités passagères qu'ils éprouvent; mais il a droit de renoncer à l'association, dès qu'il voit qu'elle lui refuse constamment les avantages qu'il a droit d'en attendre. Il n'y a plus de Patrie où il n'y a ni justice, ni bonne foi, ni concorde, ni vertu. Sacrifier ses biens & sa vie pour des Tyrans, c'est s'immoler, non à sa Patrie, mais à ses plus cruels ennemis. *Le bon citoyen*, dit Cicéron, *est celui qui ne peut souffrir dans sa Patrie une Puissance qui prétende s'élever au-dessus des Loix* (28).

(27) *Ubi bene, ibi patria.*

(28) *Bonus civis est, qui non potest pati eam in sua civitate potentiam quæ supra leges esse velit.*

LE Citoyen ne doit obéir qu'aux loix ; & ces loix , comme on a vu , ne peuvent avoir pour objet que la conservation , la sûreté , le bien-être , l'union , le repos de la Société. Celui qui obéit en aveugle au caprice d'un Despote , n'est point un citoyen , c'est un esclave. Il n'y a point de citoyens sous le Despotisme ; il n'y a point de Cité pour des esclaves (29). La Patrie n'est pour eux qu'une vaste prison gardée par des Satellites sous les ordres d'un Géolier impitoyable. Ces satellites sont des mercenaires , dont l'obéissance est une vraie trahison. Rien , dit Cicéron , n'est plus contraire à l'équité que des hommes armés & rassemblés ; rien de plus opposé au droit que la violence (30). La vraie Cité , la vraie Patrie , la vraie Société , est celle où chacun jouit de ses droits maintenus par la loi. Par-tout où l'homme est plus fort que la loi , la justice est obligée de se taire , & la société ne tarde point à se dissoudre. Pausanias , Roi de Sparte , disoit qu'il faut que les Loix soient maîtresses des hommes , & non pas que les hommes soient les maîtres des Loix. Solon disoit , que pour faire durer un Empire il faut que le Magistrat obéisse aux loix , & le peuple aux Magistrats. Enfin Platon dit , que „ les meilleurs Princes „ sont ceux qui obéissent le plus fidelement „ aux loix. Par-tout , ajoute-t-il , où la loi est „ la Maîtresse & où les Magistrats sont ses es- „ claves , l'on voit prospérer les villes & abon- „ der tous les biens qu'on peut attendre des „ Dieux : au lieu que par-tout où le Magistrat

(29) *Serverum nulla est civitas.* PUBL. SYRI. SENTENT.

(30) *Nihil est aequitatis tam contrarium atque infestum , quam convocati armatique homines ; nihil juri tam inimicum , quam vis.*

„ est le maître, & la loi la servante, l'on ne  
 „ doit attendre que ruine & désolation”.

MAIS pour être en droit de régler la conduite des Souverains & des sujets, les Loix doivent être justes, conformes au bien public, au but de la Société, à ses besoins, à ses circonstances particulières. Des loix qui n'auroient pour objet que les intérêts personnels du Souverain ou de ceux que sa faveur distingue, feroient injustes & contraires au bien-être de tous. Des loix tyranniques ne peuvent être respectées, elles sont faites par des hommes, qui n'ont pas droit de commander. Le bien public & l'équité naturelle sont la mesure invariable de l'obéissance que le citoyen doit même aux loix. Quiconque a des idées vraies de la justice, peut aisément distinguer les loix qu'il doit suivre, de celles auxquelles il ne pourroit se soumettre sans blesser sa conscience & sans se rendre coupable envers la Société. Nul homme, qui a quelque idée de justice ou quelque sentiment d'honneur, ne se prévaudra d'une loi forgée par la tyrannie pour autoriser quelques citoyens à dépouiller les autres. Nul homme, qui n'est pas totalement aveuglé par un intérêt fardé, ne croira que le Souverain puisse lui conférer le droit de s'enrichir injustement aux dépens de sa Patrie. Tout homme de bien renoncera plutôt à la fortune, à la Grandeur, au Crédit, que de conserver un emploi qu'il ne peut exercer au gré du Prince sans faire le malheur de ses concitoyens.

LA Justice seroit vraiment bannie de la terre, si les ordres des Princes étoient des Loix auxquelles il ne fût jamais permis de résister. Le courtisan moderne, qui disoit qu'il ne concevoit

*pas comment on pouvoit résister à la volonté de son maître*, (31) parloit comme un esclave nourri dans les maximes du Despotisme d'orient, suivant lesquelles le Sultan est un Dieu, aux caprices de qui c'est un crime de s'opposer, lors même qu'ils répugnent au bon sens. Cependant, à la honte des personnes qui occupent le rang le plus distingué dans plusieurs nations éclairées, ces principes odieux & destructeurs sont la règle de la conduite de bien des Grands, & de la plupart des nobles & des gens de guerre. Bien plus, cette doctrine fut très souvent prêchée par les ministres d'un Dieu, que l'on suppose la source de toute Justice & de toute Morale !

Où en feroient des nations, si, malheureusement infectés de ces idées funestes, des Magistrats n'avoient jamais le courage de s'exposer à la colere du Souverain en refusant de souscrire à ses volontés arbitraires ? Que deviendroient les Peuples, si la justice dépendoit des caprices variables d'un Sultan, d'un Visir, d'une Favorite, que le pouvoir absolu feroit passer pour des loix ? Sur quoi seroit fondée l'autorité du Monarque lui même, s'il se faisoit un jeu d'anéantir l'équité qui sert de base à son trône, qui fait également la sûreté des Rois & des sujets ?

AINSI les vils flatteurs, qui prétendent que le Prince ne doit jamais ni reculer, ni trouver de résistance à ses volontés suprêmes, sont non seulement de mauvais citoyens, mais encore des ennemis du Prince. N'est-ce pas servir fidèlement le Souverain, que de lui défobéir quand

(31) Voyez le *Journal hist. De la revolut. opérée par le Chancelier de Maupeou*. Tome II.

ses ordres sont contraires à ses propres intérêts? Il n'y a que des insensés qui puissent se prêter aux fantaisies d'un inconsideré résolu de ravager son héritage : lui résister, c'est l'empêcher de se nuire ; lui obéir, c'est se rendre complice de sa folie & de sa ruine.

Tout Prince qui se révolte contre des loix équitables, invite ses sujets à se révolter contre lui. Tous ceux qui l'excitent ou le soutiennent dans ses entreprises insensées, sont de mauvais citoyens, des adulateurs infames, qui trahissent à la fois & la Patrie & son chef. Ceux qui adoptent les maximes d'une obéissance aveugle & passive aux loix imposées par le Despotisme en délire, sont ou des stupides qui méconnoissent leurs propres intérêts, ou des esclaves qui méritent d'éprouver pendant toute leur vie la dureté de leurs fers.

Si l'on s'en rapportoit aux notions vagues de quelques spéculateurs, on feroit tenté de croire que tous les sujets d'un Etat, changés en automates, devroient une obéissance aveugle & implicite à tout ce qui feroit loi, ou porteroit la sanction de l'autorité Souveraine : mais cette autorité est-elle donc toujours juste, infaillible, exempte de passions, incapable de s'égarer? La tyrannie, qui n'est que le gouvernement de l'injustice unie avec la force, a-t-elle le droit de fabriquer des Loix contraires à l'équité ; & chacun est-il tenu de s'y soumettre sans murmurer? Si ces principes étoient vrais, la société ne feroit plus qu'un amas de victimes obligées de se laisser dépouiller, & de tendre le col au glaive des citoyens obéissants que le Tyran auroit choisis pour être ses bourreaux.



DISTINGUONS donc les Loix faites pour être obéies & respectées par des citoyens honnêtes, de ces Loix injustes & destructives que la tyrannie, la violence, la déraison, la routine, qui ne raisonne point, ont souvent introduites. *La justice*, dit un Docteur célèbre, *a le droit de briser les injustes liens* (32). Ce n'est pas le citoyen qui a le droit de juger la loi de son pays, c'est la justice, dont tout homme sensé est en état de se faire des idées sûres. Les loix ne sont respectables que lorsqu'elles sont équitables; elles doivent être abrogées dès qu'elles sont contraires au bien public. *Les loix*, dit Locke, *sont faites pour les hommes, & non les hommes pour les loix*. Les plus grands maux des nations sont dûs à des loix visiblement injustes, sous lesquelles la violence les force de plier. *Les loix*, dit Montagne, *se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont loix* (33).

Le respect dû aux loix ne peut être fondé que sur l'équité de ces loix, que pour son propre intérêt tout citoyen doit observer & maintenir. *Les loix*, disoit Démonax, *sont inutiles aux bons, parce que les gens de bien n'en ont aucun besoin; & aux méchants, parce qu'ils n'en deviennent pas meilleurs*. Socrate, qui poussa jusqu'au fanatisme la soumission aux loix d'un peuple ingrat & frivole, & qui voulut en être le martyr, fut injuste envers lui-même; s'il fût sorti de sa prison, il eût épargné aux Athéniens un crime qui les a couverts d'une éternelle infamie.

(32) *Injusta vincula rumpit justitia.* ST. AUGUSTIN.

(33) Voyez *Essais* liv. III. ch. 13.



LA morale n'auroit aucuns principes constants & sûrs si des loix quelconques, souvent insensées & criminelles, devoient être plus respectées que la voix de la nature éclairée par la raison. En promenant ses regards sur toutes les contrées de la terre, on est surpris de trouver que les plus grands forfaits ont été non seulement approuvés, mais encore commandés par les loix. Dans tous les Etats despotiques on ne voit pour l'ordinaire que les caprices des tyrans les plus extravagants consacrés sous le nom de loix. Des peuples se sont permis le parricide (34)! Les Carthaginois étoient forcés de sacrifier leurs enfans à leur Dieu sanguinaire. Les Egyptiens, qui passent pour avoir été si policés, si sages, ont approuvé le vol. Chez les Scythes on égorgeoit des milliers d'hommes & de femmes pour honorer les funérailles des Princes. Pourquoi n'auroit-on pas désobéi à de pareilles loix, ou réclamé contre elles? *Les hommes, demande Cicéron, ont-ils donc le pouvoir de rendre bon ce qui est mauvais, & mauvais ce qui est bon?*

ON nous dira, peut-être, que ces loix n'ont eu lieu que chez des peuples barbares qui n'avoient aucune idée de morale. Mais les peuples modernes nous offrent-ils des loix plus justes & plus sensées? L'équité, le bon sens, l'humanité, ne sont-ils pas indignement violés par des loix de sang établies dans un grand nombre de pays contre tous ceux qui ne professent pas la religion du Prince? Trouvera-t-

(34) Elien liv. IV. ch. I. nous dit, qu'en Sardaigne les enfans étoient obligés de tuer leurs Pères lorsqu'ils étoient tombés dans la décrépitude. Les Dervices tuoient pareillement tous ceux qui vivoient au-delà de soixante-dix ans.

on quelque ombre de justice dans la plupart de ces Loix fiscales, dont l'objet est de fournir aux extravagances des Souverains en dépouillant les peuples du nécessaire? dans ces loix féodales imposées par des nobles armés à des nations tremblantes?..... Mais il faut s'arrêter, car l'on ne finiroit pas si l'on vouloit faire l'énumération des loix iniques dont les peuples sont les victimes forcées ou volontaires.

QUELLES idées claires & vraies de l'équité naturelle les peuples pourroient-ils puiser dans cet amas informe de coutumes & de loix injustes, déraisonnables, bizarres, ténébreuses, inconciliables, qui presque en tout pays forment la jurisprudence & la règle des hommes? Quelles notions peut-on se former de la justice, quand on la voit perpétuellement anéantie par des formalités insidieuses? Quelles ressources les citoyens peuvent-ils trouver dans une Jurisprudence captieuse qui semble favoriser la mauvaise foi, les emprunts & les contrats frauduleux, les fripponeries les plus insignes, les ruses les plus capables de bannir la probité des engagements réciproques des citoyens? Quelle confiance peut-on prendre, ou quelle protection peut-on trouver dans des loix qui donnent lieu à des chicanes interminables, destinées à ruiner les plaideurs, à engraisser des praticiens imposteurs, à mettre des gouvernements avides à portée de lever des impôts sur les dissensions éternelles des sujets? Dans la plupart des nations l'étude des loix, qui devroient être simples & à la portée de tous les citoyens, est une étude pénible de laquelle résulte une science très-incertaine, uniquement réservée à quelques hommes qui profitent de son obscurité

pour tromper & dépouiller les malheureux qui tombent dans leurs mains. En un mot, les loix faites pour guider les nations ne sont propres qu'à les égarer, à leur faire méconnoître les principes les plus évidents de l'équité (35).

LES loix ne devant être que les regles de la morale promulguées par l'autorité, devroient être claires, précises, intelligibles pour tout le monde. Mais elles ne sont d'ordinaire que des pieges tendus à la simplicité, des chaînes incommodes dont la puissance a de tout temps surchargé la foiblesse. Des loix ainsi formées corrompent évidemment les mœurs; elles autorisent le frippon habile à se montrer sans pudeur dans la Société; enfin souvent elles ne sont que des transgresseurs. Les hommes sont communément ennemis des loix, parce qu'ils ne trouvent en elles que des obstacles continuels à l'exercice de leur liberté & de leurs droits naturels, qui les empêchent de satisfaire leurs besoins, de contenter leurs desirs les plus légitimes. De l'aveu même des jurisconsultes, rien de plus injuste, & conséquemment de plus contraire à la morale, que le droit, s'il étoit rigoureusement observé.

(35) Pour se convaincre de l'absurdité, & même de la perversité de la Jurisprudence Romaine, & sur-tout des Loix de Justinien, qui servent encore de base à la Législation, Européenne, on n'a qu'à lire le *Traité des Loix civiles par M. P. de T.*, publié depuis peu à la Haie 1774; & l'on verra qu'à proprement parler les Nations n'ont pas encore de législation véritable, c'est-à-dire, vraiment conforme au bien de la Société. Par une négligence ou une impéritie bien funestes, les Législateurs modernes ont trouvé plus court d'adopter des loix anciennes, mal-adroitement corrigées ou modifiées, que d'en faire de nouvelles plus justes, plus morales, plus analogues à la position actuelle des peuples. Des Francs, des Goths, des Lombards, des Saxons, des Brigands ignorants nourris dans le carnage, étoient-ils des Législateurs en état de donner des loix sages aux peuples vaincus, ou de rectifier celles que ces peuples avoient déjà.

(36). L'homme qui n'est juste que conformément aux loix, peut être dépourvu de toute vertu soicale : à l'aide de ces loix un fils attaquera très indécemment son pere ; des époux se diffameront réciproquement ; des proches se dépouilleront sans pitié ; les débiteurs ruineront leurs créanciers ; des traitants s'approprieront la substance du pauvre ; des juges immoleront sans remords l'innocent ; & des hommes si pervers marcheront la tête levée au milieu de leurs concitoyens !

NUL climat, nul gouvernement, nul pouvoir, n'a le droit de porter atteinte à l'empire universel que la Justice doit exercer sur les hommes ; cependant aucune législation ne semble avoir consulté les intérêts des peuples : on diroit que le genre humain entier n'existe & ne vit sur la terre que pour un petit nombre d'individus privilégiés, qui s'embarrassent fort peu de lui procurer le bonheur qu'il auroit droit d'attendre en échange de sa soumission (37).

UNE législation vraiment sacrée seroit celle qui consulteroit les intérêts de tous, & non les intérêts de quelques chefs ou de ceux qu'ils favorisent. Des loix utiles & justes sont celles qui maintiennent chaque citoyen dans ses droits, & qui le garantissent de la méchanceté des autres. Les nations n'auront une législation respectable & fidelement obéie, que lorsqu'elle sera conforme à la nature de l'homme vivant en Société, c'est-à-dire, guidée par la morale, dont elle doit rendre les préceptes inviolables : c'est alors que la loi doit être religieusement observée ;

(36) *Summum jus, summa injuria.*

(37) *Humanum paucis vivit genus.*

observée; c'est alors que ses infracteurs pourront être justement châtiés comme des ennemis de la Patrie & des enfants rebelles.

ON regarde communément la réforme des loix comme une entreprise si difficile qu'elle surpasse les forces de l'esprit humain. Mais disons avec Quintilien (38) *Pourquoi n'oseroit-on pas avancer que la durée des siècles fera découvrir quelque chose de plus parfait que ce qui a ci-devant existé?* Cette difficulté ou cette impossibilité prétendue ne vient point de la chose elle même, elle est due aux préjugés des hommes, à la négligence ou à la mauvaise volonté de ceux qui les gouvernent. Des Souverains équitables acquièrent le droit de commander à l'opinion des peuples; ceux-ci ne sont en garde contre les nouveautés & les changements, que parce qu'une expérience fatale leur apprend qu'ils ne sont communément que redoubler leurs misères. Par-tout les peuples sont mal; mais ils craignent toujours d'être plus mal encore. Le Prince qui par sa vertu s'attirera la confiance de ses sujets, dissipera ces craintes, substituera quand il voudra des loix justes & claires à ces loix obscures & si souvent déraisonnables, pour lesquelles les nations ont un attachement machinal. Le Souverain éclairé développe la raison de son peuple; rien de plus aisé que de gouverner des sujets raisonnables; rien de plus difficile que de contenir des hommes ignorants & privés de raison. Une bonne législation se trouvera toute formée lorsqu'elle armera la morale de l'autorité suprême; elle sera fidelement suivie quand

(38) *Ego non audeam dicere, aliquid in hac quæ superest æternitate inveniri posse, eo quod fuerit perfectius?*

QUINTILIAN. LIE. XII. CAP. I.

tous les citoyens reconnoîtront que leur intérêt les oblige de s'y conformer. La morale ne peut rien sans le secours des loix, & les loix ne peuvent rien sans les mœurs (39).

AINSI ne désespérons point que l'on ne puisse voir un jour des hommes soumis à des Loix plus sages, plus conformes à leur nature, plus propres à les rendre vertueux & fortunés. Un bon Roi, comme un Hercule, peut bannir de ses Etats les monstres, les vices, les préjugés qui s'opposent également au bien-être des Souverains & des sujets. Les peuples seront heureux quand les Rois seront des Sages (40). *Les villes & les hommes, dit Platon, ne seront délivrés de leurs maux que lorsque, par une fortune divine, la souveraine puissance & la Philosophie, se rencontrant dans le même homme, rendront la vertu triomphante du vice.*

## CHAPITRE IV.

### *Devoirs des Grands.*

L'ON nomme Grands ceux qui sont élevés au-dessus de leurs concitoyens par leur pouvoir, leurs places, leur naissance & leurs richesses. Dans un Etat bien constitué, c'est-à-dire, où

(39) *Quid vane, sine moribus, leges proficiunt?* HORAT. OD. 24. LIB. 3. VERS. 35. Aristote, avant lui, avoit dit, *La loi n'a d'autre force pour se faire obéir que celle qu'elle tire de l'accoutumance; & c'est l'accoutumance qui forme les mœurs.* Voyez Arist. Polit. lib. II. cap. 8.

(40) *Plato tum denique fore beatas Respublicas putavit, si aut docti aut sapientes homines eas regere cepissent; aut qui regerent omne suum studium in doctrina & sapientia collocassent.* Voyez Plutar, *Vie de Numa.* CICERO. AD. Q. FRATREM.

la justice feroit fidelement obfervée, les citoyens les plus vertueux, les plus utiles, les plus éclairés, feroient les plus grands ou les plus distingués; le pouvoir ne feroit remis que dans les mains les plus capables de l'exercer pour le bien de la Société; les dignités, les places, les honneurs, les marques de la confidération publique, ne feroient accordés qu'à ceux qui les auroient mérités par leurs talents & leur conduite; les richesses & les récompenses ne feroient le partage que de ceux qui fauroient en faire un ufage vraiment avantageux à leurs concitoyens. D'où l'on voit que la vertu feule donne des droits légitimes à la Grandeur.

SI, comme on l'a fait voir, toute autorité que l'on exerce fur les hommes ne peut être fondée que fur les avantages qu'on leur procure, fi toute fupériorité, toute diftinction ou prééminence fur nos femblables, pour être reconnue par eux, fuppofe des qualités fupérieures, des talents eftimables, un mérite peu commun; on fera forcé de convenir que l'abfence de ces qualités fait rentrer dans la foule, que le pouvoir exercé par des hommes indignes, que l'autorité dont ils font revêtus, que leur fupériorité, ne font que des ufurpations auxquelles leurs citoyens ne peuvent fe foumettre que par la violence.

L'AMOUR de préférence que chaque homme a pour lui-même, fait qu'il defire de s'élever au-deffus de fes égaux, & le rend envieux & jaloux de tout ce qui lui fait fentir fa propre infériorité; mais s'il a des fentiments équitables, ces jalousies difparoiffent dès qu'il voit que ceux qu'on lui préfere ou qu'on diftingue de lui, poffèdent des talents & des qualités eftimables dont



il est à portée de profiter lui-même. Ainsi le mérite & la vertu calment l'envie des hommes, les forcent de reconnoître la supériorité de ceux qu'on élève au-dessus de leurs têtes par des honneurs légitimes, par un rang mérité ; alors ils consentent à leur donner des signes plus marqués de soumission & de respect, qu'à leurs autres concitoyens.

EN respectant & conservant les droits de tous les citoyens forts ou foibles, riches ou pauvres, grands ou petits, l'équité naturelle veut pourtant, pour l'utilité générale, que ceux qui procurent de plus grands avantages soient récompensés par les marques de considération & d'estime, par les déférences qui leur sont dues en vertu des services qu'ils rendent à la Société. Voilà l'origine naturelle & légitime des rangs divers dans lesquels les citoyens d'un même Etat se trouvent partagés : cette inégalité est juste, puisqu'elle tend au bien-être de tous ; elle est louable, parce qu'elle est fondée sur la reconnaissance sociale, qui doit payer les services qu'on reçoit ; elle est utile, parce qu'elle se sert de l'intérêt personnel pour exciter les hommes à faire le bien, comme un moyen d'obtenir la supériorité que chacun desire avec ardeur.

CE n'est donc qu'en donnant des preuves de son mérite que l'on obtient à juste titre le droit de s'élever au dessus des autres ; toute autre voie seroit inique, démentie par la Société, contraire à ses vrais intérêts, & regardée par elle comme une usurpation manifeste. Même dans les Gouvernements les plus despotiques, les places, le pouvoir, les dignités, conférés à des citoyens incapables ou pervers, révoltent leurs concitoyens ; la crainte peut bien les em-

pêcher de faire éclater leur indignation, & leur arracher des signes d'une soumission que le cœur défavoue ; mais la vertu seule obtient des hommages sinceres, & les reçoit avec un plaisir pur, tandis que le vice, toujours inquiet & soupçonneux, fait à quoi s'en tenir sur les respects qu'on lui montre.

LA vraie grandeur de l'homme & sa vraie dignité consistent donc à faire du bien aux hommes, à leur montrer des sentiments d'affection, à leur rendre les services, à répandre sur eux les bienfaits, en faveur desquels ils consentent à reconnoître des supérieurs. D'où il suit que les Grands, s'ils veulent se rendre dignes de l'attachement vrai & des respects volontaires de leurs concitoyens, doivent sur-tout écarter de leur conduite l'orgueil, des manieres hautes, un ton impérieux, en un mot tout ce qui peut humilier les hommes en leur faisant sentir leur foiblesse & leur infériorité. L'affabilité, la douceur, une compassion tendre, un profond respect pour les infortunés, un desir sincere d'obliger, sont les qualités par lesquelles les Grands devroient toujours se distinguer. La Grandeur qui ne s'annonce que par sa dureté, sa fierté, son mépris, repousse tous les cœurs ; les bienfaits que lui arrache l'importunité sont regardés comme des insultes, & ne sont que des ingrats.

EST-IL rien de plus puérile & de plus bas que la vanité tyrannique de quelques Grands, qui ne paroissent desirer le pouvoir que pour se faire des ennemis ? Ils semblent dire à tout le monde, *respectez moi, j'ai le pouvoir de vous exterminer*. Le pouvoir a-t-il quelque chose

de flatteur, s'il ne sert qu'à faire trembler & à s'attirer des malédictions? La Grandeur inaccessible n'est d'aucune utilité; la Grandeur dépourvue de pitié est une férocité véritable; un Ministre impitoyable fait retomber sur son Maître une partie de la haine dont il est lui-même accablé. Combien de révoltes ont été produites par les manières insupportables de quelques favoris incapables de contenir leur humeur? Combien de guerres sanglantes n'ont eu pour cause première que l'insolence de quelque Ministre altier, dont la témérité a fait couler le sang des Nations! (41) De quel frémissement tout ministre des Rois devoit-il être agité quand il se voit forcé de leur conseiller la guerre la plus juste, sur-tout s'il réfléchit à toutes ses horreurs! Ne doit-il pas trembler lorsqu'il propose un impôt désolant, un Edit dont la rigueur se fera sentir pour des siècles jusqu'aux extrémités d'un Empire!

MAIS le pouvoir & la grandeur pour l'ordinaire enorgueillissent le cœur de l'homme, l'enivrent & produisent dans sa tête une sorte de délire (42). On diroit que les Grands ne cherchent qu'à se rendre terribles, & s'embarassent fort peu de mériter l'amour. Dans la classe élevée où la fortune les place ils croient ne point tenir à leurs concitoyens, à la Patrie, à la nation. Ce sont ces idées fausses qui rendent

(41) La hauteur insolente du marquis de Louvois à l'égard d'un Hollandois distingué, fut, dit-on, la principale cause de la haine des Hollandois pour Louis XIV, & des avanies qu'ils firent éprouver à ce Prince durant la guerre pour la succession d'Espagne.

(42) *Fortuna nimium quem fovet, stultum facit.*

PUBLIUS SYRUS.

fi souvent la grandeur odieuse, & qui son tant d'ennemis au pouvoir. L'éducation que l'on donne communément à ceux que leur naissance destine aux grandes places, est presque aussi négligée que celle des Princes qu'ils doivent un jour représenter: indépendamment des lumières que ces emplois demandent, les personnes appelées à partager les soins de l'administration devroient sur-tout apprendre à connoître les hommes, à découvrir ce qu'ils font, afin de savoir ce qu'ils leur doivent, & la maniere de les remuer d'une façon avantageuse à leurs propres intérêts. L'éducation des Grands devroit donc sur-tout leur enseigner la morale, qui n'est que l'art de se faire aimer des hommes, de les connoître, d'unir leurs intérêts aux nôtres.

Mais dans presque tous les pays ce n'est point le mérite ou la vertu qui appellent aux dignités; c'est la faveur, la cabale, & l'intrigue. On diroit que la volonté du Prince ou la protection de ses favoris suffisent pour faire descendre sur un homme tous les dons nécessaires à l'administration d'un Etat. Est-ce donc au milieu des affaires multipliées & compliquées, au milieu des intrigues & des pièges qu'un Ministre peut apprendre son métier? Pour se maintenir en place il négligera les affaires; il se reposera sur le travail des autres; dépourvu de lumières, sa confiance sera perpétuellement trompée; il ne l'accordera qu'à des hommes pris sans choix, à des protégés qui, n'ayant acquis le droit de lui plaire que par leurs bassesses & leurs flatteries, contribueront par leur impéritie, leurs sottises, leurs vices & leurs trahisons même, à la chute de leurs protecteurs.

AINSI que les richesses, tout le monde desire le pouvoir & la grandeur, sans savoir en tirer parti pour sa propre félicité. A quoi sert la puissance si elle ne fait obtenir l'attachement, la bienveillance, la considération sincère des hommes sur lesquels cette puissance nous fournit les moyens d'agir ? Pourquoi la disgrâce jette-t-elle communément un favori, un Ministre, dans un abandon universel ? C'est qu'il ne s'est servi de son pouvoir pour obliger personne, ou qu'il n'a jamais obligé que des ingrats, en ne répandant ses bienfaits & ses graces que sur des êtres sans mérite & sans vertu.

Le mérite doit être cherché ; il se présente rarement à la cour des Rois : la vertu, communément timide, n'oseroit s'y produire ; d'ailleurs elle s'y trouveroit presque toujours déplacée. Le mérite s'estime lui-même, & ne consent point à se déshonorer par des bassesses & des intrigues. Au contraire, le vice effronté se montre avec audace dans un pays où il connoît les moyens de réussir. Il faut à des Ministres intrigants & pervers des instruments qui se prêtent à toutes leurs fantaisies ; la probité déconcerte les méchants ; le mérite fait peur à la médiocrité ; les grands talents allarment l'incapacité ; ils n'ont pas la souplesse requise pour plaire à des hommes dont les intérêts ne s'accordent nullement avec ceux de l'équité : esclaves de la flatterie, les gens en place sont presque toujours entourés d'une foule de frippons ligués contre la vertu, de traîtres prêts à sacrifier leurs protecteurs à quiconque leur fait envisager quelque avantage à trahir leur confiance ou à les abandonner. Le serpent, à force de ramper,

s'éleve à des hauteurs inaccessibles aux animaux les plus légers ; mais son venin n'en est que plus subtil par les efforts qu'il a faits pour monter.

LA morale, qui seule apprend à connoître les hommes, à démêler les ressorts qui les font agir, à les juger, n'est donc pas une science inutile aux Ministres, aux gens en place, aux puissants de la terre. La vertu, que la Grandeur dédaigne, qu'elle repousse, à laquelle souvent elle ne croit pas, est pourtant quelque chose de réel ? oui, sans doute ; ce n'est que dans le cœur de l'homme de bien que l'on doit trouver l'attachement sincère, l'amitié véritable & la reconnoissance ; on les chercheroit vainement dans les ames abjectes de ces Sycophantes, dont les Ministres & les Grands sont perpétuellement accompagnés ; ils sement presque toujours dans une terre ingrate, qui jamais ne produira que des épines & des ronces. Un Ministre est presque toujours expulsé par les intrigues de ceux que ses faveurs n'ont fait que mettre à portée de lui nuire plus sûrement à lui-même.

MAIS la puissance aveugle l'homme ; le Ministre, le favori, le courtisan, trompés par leur amour-propre, se flattent que leur pouvoir ne doit jamais finir : les exemples des fréquentes disgraces dont ils ont été les témoins, ne peuvent désabuser des personnages assez vains pour présumer que la fortune fera des exceptions pour eux, ou que leur génie supérieur & leur adresse les tireront des écueils où tant d'autres ont échoué. C'est, sans doute, cette illusion qui fait que tant de Ministres en place travaillent sans relâche à seconder les efforts d'un Despotisme destructeur, à démolir la puissance des

loix, à renverser la liberté publique, à forger des fers à la Patrie : les imprudens ne voient pas que ces loix, cette liberté qu'ils accablent, ces barrières qu'ils renversent, ne seront plus capables de les protéger eux-mêmes au jour de l'affliction (43) !

LES Ministres devroient apprendre à se défier des faveurs toujours trompeuses d'un Despot, qui communément privé d'équité, de lumières & de reconnoissance, ne suit que ses caprices, & n'est guidé dans ses affections & sa haine que par les impulsions de ceux qui pour quelques instans s'emparent de son foible esprit. Les services les plus fideles & les plus signalés sont bientôt oubliés par des Tyrans stupides, incapables de les apprécier, & qui ne sont eux-mêmes que les esclaves & les instruments de ceux qui sont utiles à leurs passions momentanées. Il n'est point de ministre dont la

(43) L'Histoire, tant ancienne que moderne, nous fournit des exemples aussi terribles que fréquents, des revers que la fortune fit de tout tems éprouver à des ministres & à des favoris. Quoi de plus effrayant que la chute des Séjan, des Rufin, des Marigny, des connétable de Luines, des Strafford, &c. &c. &c. En ce moment même une nation longtems opprimée jouit avec transport de la disgrâce méritée de deux ministres tyrans, (le chancelier de Maupeou & l'Abbé Terray). L'un, après avoir insolamment anéanti les loix & les tribunaux de son pays, & cruellement dispersé les magistrats, s'est vu relégué à son tour dans une retraite isolée, d'où il entend les cris de joie de tout un peuple applaudissant à sa chute. L'autre, après avoir sans pitié pressé les dernières gouttes du sang de ses concitoyens, malgré la dureté de son cœur insensible est forcé de rougir de la bassesse avec laquelle il s'est rendu le bourreau de sa nation. Que l'on compare le sort de ces vils instruments de la tyrannie, avec celui dont au milieu de sa disgrâce jouissoit peu auparavant un ministre noble, généreux, bienfaisant, (le Duc de Choiseuil) que les cabales de ces monstres avoient fait éloigner. Celui-ci dans la retraite trouva la sérénité, le contentement, l'amitié constante & fidele; tandis que les autres n'y trouvent que la honte, la fureur impuissante, un abandon général, la haine des honnêtes gens.



faveur puisse contrebalancer auprès de son maître vicieux celle d'une maîtresse, d'un Proxenate, d'un nouveau favori : ceux qui contribuent aux plaisirs du Prince, l'intéressent bien plus que ceux qui n'ont que le mérite de bien servir l'Etat. Le bon Ministre n'est assuré de la faveur que sous un maître éclairé & vertueux.

LES Ministres sont donc eux-mêmes intéressés à la vertu du Prince : ainsi loin de flatter ces Despotes, auxquels ils veulent sans cesse asservir la Patrie, loin d'agacer contre les peuples ces lions déchaînés, ils devraient opposer la raison, la vérité, la justice, la terreur même à leurs emportements ; ils devraient se souvenir qu'il n'est point sans les loix de Grandeurs, de rangs, de privileges assurés ; qu'un Gouvernement injuste, toujours guidé par le caprice, détruit en un moment tout ce qui déplaît à ses fantaisies ; qu'à ses yeux les hommes les plus élevés, les plus capables, ne sont que des esclaves qu'un souffle fait rentrer dans la poussière. Chez les Tyrans de l'Asie, le Vizir qui a le plus contribué à soutenir ou étendre la tyrannie de son Maître, se voit souvent obligé de tendre humblement le col au Cordon que l'ingrat lui envoie par ses muets.

Tout favori d'un Souverain devrait toujours se souvenir qu'il est un citoyen choisi pour assister de ses lumières un autre citoyen, chargé par sa Nation de l'administration générale : tout Ministre devrait sentir que servir un Despote dans ses vues, c'est se rendre esclave avec sa postérité, c'est se dégrader soi-même, c'est s'exposer sans défense aux coups de la tyrannie, c'est renoncer au titre de citoyen pour prendre celui d'un traître. Tout Ministre vertueux

doit renoncer à sa place, quand la perversité ou la tyrannie le mettent dans l'impossibilité d'être utile à sa Patrie : le ministre complaisant pour les caprices & les vices d'une cour dissolue, sert aussi mal son maître que son pays. Un dépositaire de l'autorité, s'il n'a pas étouffé dans son ame tout sentiment d'honneur ou de pudeur, ne doit pas balancer à fuir & à remettre un pouvoir, qui ne serviroit qu'à lui attirer le mépris & la haine de ses contemporains & l'exécration de la postérité : le crédit d'un Ministre de la tyrannie, communément de peu de durée, est suivi d'un opprobre éternel. La fonction de concussionnaire, d'exacteur, de bourreau de ses concitoyens, peut-elle paroître glorieuse & digne d'exciter l'ambition d'un homme d'honneur !

C'EST par les ministres que les sujets jugent de leurs Souverains, les aiment ou les haïssent, les estiment ou les méprisent. Les Princes ont donc le plus grand intérêt de ne confier la puissance qu'à des hommes justes, modérés, vertueux, les seuls qui puissent faire sincèrement chérir & respecter l'autorité. Le Souverain peut se tromper sur les talents de l'esprit, mais il se trompera difficilement sur les mœurs dans la vie privée ; il doit savoir qu'un avare, un voluptueux, un homme livré aux femmes, un prodigue, un homme dur & dépourvu d'entrailles, un être frivole & léger, ne peuvent être propres à faire aimer la puissance. La probité, l'amour du travail, l'affabilité, les bonnes mœurs, sont des qualités plus importantes dans un Ministre que le Génie, toujours très rare, ou que l'esprit, qui très souvent s'égare, & qui devient nuisible quand il n'est pas tempéré par le sang froid de la raison. Un préjugé très commun persua-

de aux souverains, comme au vulgaire, que l'esprit seul suffit pour remplir les grandes places; mais cet esprit est sujet à de fâcheux écarts, quand il n'est pas uni à la bonté du cœur. L'esprit & le génie joints à la justice, à la droiture, à l'expérience, aux bonnes mœurs, constituent le grand homme d'Etat, le ministre qu'on révère; elles en font un Sully, un Maurepas, un Turgot, un ministre citoyen, qui jamais ne séparera les intérêts du Prince de ceux de ses sujets.

CE n'est pas seulement en servant l'injustice & la tyrannie que le ministre se rend coupable envers sa patrie; c'est encore en négligeant ses devoirs, en donnant à la dissipation, à l'intrigue, aux plaisirs, des moments qu'il doit aux affaires de l'Etat. L'homme en place appartient au public, à ses concitoyens; s'il est léger, inappliqué, indolent, il peut se rendre aussi criminel que s'il étoit décidément méchant. Que de reproches, s'il rentroit quelquefois en lui-même, n'auroit-il point à se faire en réfléchissant que ses amusements, son inadvertence, son incurie, font gémir une foule de citoyens indigents qui, après avoir bien mérité de l'Etat, achevent de se ruiner en sollicitations inutiles, & sont réduits à mendier dans une anti-chambre? N'est-ce donc pas une cruauté véritable, que de tenir suspendus entre l'espérance & la crainte des malheureux qu'une décision prompte auroit pu sauver du naufrage? Mais au sein de l'abondance & des plaisirs, les Grands n'ont aucune idée des angoisses des pauvres. Ils écrasent en passant, & même sans y songer, des milliers d'infortunés. Le sentiment des peines les plus communes aux hommes sera-t-il toujours ignoré

de ceux qui peuvent & qui doivent les soulager? Dans quelles tranfes ne devoit pas vivre un dépositaire du pouvoir, s'il pensoit que ses légéretés, ses inadvertances, peuvent causer le malheur d'un grand nombre de familles honnêtes, & les forcer à vivre dans les larmes & le désespoir?

*NE conseille pas aux Princes, dit Solon, ce qui leur plait, mais ce qui leur est utile.* Un ministre complaisant & flatteur ne fait qu'alimenter dans l'esprit de son maître les vices dont & ce maître & l'Etat & lui-même seront un jour les victimes. La véracité devoit être la première vertu d'un ministre fidele; fait pour voir de plus près que le Prince les besoins, les desirs, les malheurs des peuples, il ne peut, sans trahir & son Pays & son maître, le tromper ou lui dissimuler la vérité. Le Prince doit être touché quand ses sujets sont dans la peine; il doit trembler quand ils sont mécontents; c'est lui qui par état doit connoître les maux & les dispositions de son peuple; c'est à lui de faire cesser ses murmures & ses plaintes. Tout ministre fidele doit être & l'œil du maître & l'organe du peuple. Ces Courtisans flatteurs, qui craignent d'inquiéter les Rois ou de les affliger, sont des prévaricateurs & des traîtres; un Roi doit-il être tranquille lorsque sa nation est misérable?

MAIS sous des Gouvernemens imprudens, frivoles & corrompus, la vraie grandeur est méconnue. Ainsi que le Despote, ses favoris sont des enfans qui, contents de jouir de quelques avantages frivoles & passagers, ne portent guere leurs vues sur l'avenir. Chacun cherche à tirer parti de sa puissance éphémère, & s'em-

barrasse fort peu de ce que deviendront après lui & le Prince & l'Etat. S'il est impossible que le pouvoir absolu forme de bons souverains, il n'est pas moins difficile qu'il forme des ministres vraiment attachés à leurs maîtres & fideles à leurs devoirs.

LES citoyens les plus puissants, ainsi que les plus foibles, sont évidemment intéressés au maintien de l'équité; ils peuvent trouver dans les loix des secours contre la noirceur & l'intrigue qui voudroient les accabler. La Grandeur, pour être stable, doit se fonder sur la justice; dès que cette vertu regne dans la Société, elle soutient tous ses membres, elle empêche que personne ne soit puni sans cause, ou injustement opprimé. Cette justice universelle & sociale est un rempart bien plus sûr contre la violence que de vains privileges, des titres inutilles, des distinctions frivoles, que le caprice peut donner & reprendre. Peut-on se regarder comme quelque chose, quand la puissance & la grandeur dont on jouit dépendent uniquement de la fantaisie d'un Despote, d'une Maîtresse ou d'un Vizir? Le citoyen obscur, sous un Gouvernement libre, n'est-il pas plus assuré de ses droits, que le Ministre le plus accrédité sous l'empire du Despotisme, qui n'est qu'une mer orageuse perpétuellement soulevée par des vents opposés? Tout Despote est un enfant volontaire & méchant, qui se plait à briser les jouets dont il s'est amusé.

Si les ministres ou les personnes revêtues du pouvoir sont destinés à représenter un Souverain équitable dans les différentes parties de l'Administration, ils doivent le faire chérir des

peuples , être justes comme lui, rendre aimable son autorité. Un des principaux devoirs du Ministre & de l'homme en place est donc d'être accessible , de recevoir avec bonté les demandes ou les représentations des sujets, de leur rendre une justice impartiale & prompte. Un Ministre dur, sec, inaccessible, nuit à la réputation de son maître. Celui qui n'est qu'homme de plaisir, fait tort à ses affaires, ou devient inutile. Le ministère doit être exact & sérieux: il demande non de la hauteur, mais de l'attention , de la gravité dans les mœurs, la décence convenable à un état fait pour être respecté. Le Ministre qui n'a des oreilles que pour ceux qui l'entourent, sera perpétuellement trompé, & risquera de passer pour ignorant, pour foible, & souvent pour injuste ou corrompu.

UN des plus grands malheurs attachés à la grandeur & au pouvoir, c'est que celui qui les possède est obligé de craindre sa famille, ses amis les plus chers, & de se mettre en garde contre les sentiments de son propre cœur. Son attachement pour l'Etat doit l'emporter toujours sur ses liaisons particulières : l'homme public n'est plus le maître des mouvements de sa tendresse; il ne doit recevoir l'impulsion que de la Justice & de l'intérêt de l'Etat, desquels il doit faire dépendre son honneur & sa gloire. Un Ministre qui n'est bon que pour les siens, est un homme dont l'ame est foible & rétrécie. *Je ne ferai point ce que vous demandez, vous êtes trop de mes amis*, disoit un homme digne de sa place à l'un de ses favoris qui lui faisoit une demande peu équitable.

UN Ministre prodigue, ou qui ne peut rien refuser, n'est pas un homme bienfaisant; c'est un homme foible, un administrateur infidèle, un prévaricateur. On se rend très coupable en repandant les trésors de l'Etat pour se faire des créatures; tout ministre qui fait le bien n'a besoin ni d'adhérents ni de cabales; l'innocence de sa conduite doit lui suffire pendant qu'il est en place, & sa conscience doit être sa force & son appui, lorsqu'il en est sorti. Jetter les richesses de l'Etat à la tête des courtisans faméliques, ou des Grands toujours avides, c'est arracher le nécessaire au malheureux, dont les besoins réels doivent être préférés aux besoins imaginaires de la vanité.

Quoi! les hommes les plus riches font-ils faits pour absorber tous seuls les richesses & les récompenses des nations? Non, sans doute, elles sont principalement destinées à payer, à ranimer, à consoler le mérite laborieux, l'indigence timide, le talent dans la détresse, les services rendus à l'Etat. C'est à la probité réduite à la misère que l'homme en place doit tendre une main secourable. Le riche & le grand n'ont que trop de ressources & de manège pour obtenir les objets de leurs desirs souvent injustes & criminels. Ce n'est le plus souvent que pour opprimer l'innocent, étouffer le cri de l'infortuné, dépouiller le citoyen, jeter le foible dans les fers, que des Courtisans odieux importunent le Ministre, qu'ils veulent rendre complice de leurs iniquités. Sous un Gouvernement injuste les Grands se croient dégradés s'ils n'ont pas le Privilege affreux de faire du mal aux autres; c'est en cela qu'ils font communément consister leur prééminence.



PAR une fatalité trop commune les hommes qui devroient se distinguer par l'élevation de leurs ames, montrent souvent une petitesse inconcevable; ils ne semblent occupés que de vanités, de minuties, de jouets auxquels ils ont la folie de sacrifier leur repos, leur fortune, leur sûreté propre, la liberté de leurs descendans & de leurs concitoyens. On diroit que la grandeur d'ame & la raison ne sont point faites pour les Grands, & que les personnages élevés au-dessus des autres, ne s'en distinguent réellement que par leur imprudence & leur folie!

UN étrange renversement des idées, fait que les Grands, pour la plupart, s'imaginent ne point jouir du pouvoir s'ils ne peuvent en abuser; crédit, pouvoir, privilege, grandeur, deviennent des Synonymes de licence, de corruption, d'impunité. Les Souverains & leurs sup-pôts ne veulent que se faire craindre, & s'embarrassent fort peu de se faire estimer: ils ne desirer la puissance que pour écraser tous ceux qui leur déplaisent, sans s'occuper du soin de mériter l'affection de personne. Dans l'esprit de la plupart des Grands être puissant, c'est être redoutable & par conséquent haïssable; être Grand c'est jouir du droit d'être injuste, de faire du mal impunément, de se mettre au-dessus des loix, d'opprimer le foible & l'innocent, de mépriser & d'insulter le citoyen obscur & malheureux, de fouler aux pieds ce que les hommes ont de plus respectable. Etre Grand, aux yeux du vulgaire imbécille, c'est annoncer son rang par des Palais somptueux, par des possessions amples & souvent injustement acquises, par des équipages élégants, par des chevaux, par un cortège de valets insolents, par des ha-

bit magnifiques, par des rubans & des colliers faits pour indiquer la faveur du Prince ou de ses Ministres; c'est souvent, sans richesses réelles, représenter aux dépens d'une foule de créanciers qu'on immole indignement à sa vanité. Enfin être Grand, c'est avoir par sa naissance le droit d'aller grossir la troupe des esclaves titrés qui vont lâchement faite la cour à un Despote, ou recevoir les dédains d'une idole, qui laisse à peine tomber ses regards sur la foule avilie dont elle est environnée. C'est dans ces bassesses ou dans ces crimes que les peuples eux-mêmes font consister la Grandeur des citoyens qui les accablent ! Plus un gouvernement est injuste, & plus les Grands sont insolents & fastueux; ils se vengent sur le pauvre des avanies qu'ils essuient souvent eux-mêmes; ils masquent leur esclavage & leur petitesse réelle sous le vain appareil de la magnificence. Une cour bien brillante annonce toujours une nation misérable, & des grands qui se ruinent pour ne le point paroître.

Aux yeux de la raison le pouvoir & la Grandeur ne sont des biens désirables que parce qu'ils peuvent fournir les moyens de se faire estimer & chérir. Être véritablement Grand, c'est montrer de la grandeur d'ame; avoir du pouvoir & du crédit, c'est être en état de se garantir de toute injustice & de protéger les autres; jouir de privilèges stables & de prérogatives assurées, c'est les posséder en commun avec tous ses concitoyens. Être libre, c'est ne craindre personne & ne dépendre que de loix solidement fondées sur l'équité. Avoir de la puissance, c'est posséder les moyens de faire du bien aux hommes, & non le fatal pouvoir de leur

nuire; c'est jouir de la faculté de faire des heureux, & non de l'affreuse licence d'insulter aux misérables; c'est être maître de soi, & refuser de se rendre esclave; c'est être à portée de répandre ses bienfaits sur les autres, & non pas pratiquer l'art infame de les ruiner par des escroqueries punissables. Etre noble, c'est penser noblement, c'est avoir des sentiments plus élevés que le vulgaire; être *titré* c'est avoir acquis des droits incontestables à l'estime de ses concitoyens. Etre *homme de qualité*, c'est avoir les qualités faites pour se distinguer du commun des mortels. Qu'est-ce que des grands qui ne se distinguent des autres que par des mots, des habits, des rubans?

## CHAPITRE V.

### *Devoirs des Nobles & des Guerriers.*

L'ON appelle *Noblesse* parmi nous la considération attachée dans l'opinion publique aux descendants de ceux qui ont bien servi la Patrie. En reconnoissance des services de leurs ancêtres la Société les *distingue*, c'est-à-dire, leur marque plus d'estime qu'aux autres. Cette considération, ces distinctions accordées, même au souvenir d'une utilité passée, furent, sans doute, imaginées pour encourager ces descendants à marcher sur les traces de leurs Peres & à se distinguer comme eux par leurs talents & leur zèle. Tout citoyen qui contribue à la félici-

té publique doit être réputé *noble*, c'est-à-dire, mérite d'être préféré à ceux qui ne procurent aucuns avantages à leurs associés.

SUR ce principe toute société, pour son propre intérêt, doit témoigner une considération particulière à des guerriers généreux qui, aux dépens de leur fortune & de leur vie, s'occupent du soin de la défendre contre ses ennemis. Elle doit pareillement une considération distinguée aux Magistrats, chargés de maintenir l'équité entre ses membres, & de contenir les passions qui troubleroient son repos. Le droit de rendre justice à ses concitoyens est la fonction la plus utile & la plus noble à laquelle un citoyen puisse se livrer : si l'homme de guerre défend son pays contre les ennemis du dehors, le Magistrat le défend contre les ennemis renfermés dans son sein, non moins dangereux que les premiers. Si l'homme de guerre consacre sa vie à la défense de la Patrie, le magistrat dévoue la sienne & sacrifie son temps au maintien de la justice, sans laquelle nulle société ne pourroit subsister. *Il faut, dit Cicéron, anéantir l'opinion de ceux qui s'imaginent que les vertus guerrières sont plus estimables que celles qui ont pour objet l'intérieur de l'Etat* (44).

PAR la même raison les nations doivent accorder une place distinguée dans leur estime à tous les citoyens que leurs talents & leur mérites divers mettent à portée de leur rendre des services éminents. La Société, sous peine d'être

(44) *Minuenda est opinio eorum qui arbitrantur res bellicas majores esse quam urbanas.*

Voyez CICERON, DE OFFICIIS I.

tre injuste & de décourager les membres qui pourroient contribuer à son bien-être, doit proportionner sagement sa considération & ses récompenses à l'étendue des avantages dont on la fait jouir. „ Tous, dit Sénèque, peuvent aspirer à ce qui fait la vraie noblesse de l'homme; c'est la droite raison, l'esprit juste, la sagesse & la vertu.” Telles sont les qualités qu'une association équitable doit honorer & récompenser dans ses membres.

DANS toute nation il s'établit donc nécessairement une sorte d'*hiérarchie* politique dont le Souverain est le chef, parce qu'il dirige les volontés & les mouvements des différents corps de la nation. En conséquence le Prince devient le distributeur des graces au nom de la société, le dispensateur de ses récompenses: chargé de la reconnoissance publique, il juge & du mérite des citoyens & de l'étendue de l'estime que l'on doit leur montrer: s'il est juste, la Société applaudit son jugement & la fidélité qu'il montre à payer les services qu'on lui rend; s'il est injuste, la Société contredit ses jugements comme capables de décourager le mérite & les talents nécessaires à son bonheur, & refuse sa considération à celui qu'elle trouve injustement récompensé.

LORSQU'UN Prince ennoblit un Citoyen ou lui donne quelque titre honorable, il déclare à sa nation qu'un tel homme, ayant bien mérité d'elle, paroît digne d'occuper un rang distingué parmi ses concitoyens, & a des droits fondés à leur reconnoissance. Si la faveur, l'intrigue, la bassesse, ont fait obtenir cette nouvelle distinction, la Société, loin de souscrire aux honneurs

accordés en pareil cas , loin d'accorder à l'homme ainsi décoré son estime ou sa gratitude , le punit par le ridicule , le rejette , en appelle de la décision du Souverain surpris ou prévenu. Nul Monarque , quelque absolu qu'il puisse être , ne peut subjuguier l'opinion publique au point de lui faire considérer ou respecter un citoyen qui n'est ni estimable ni respectable par lui-même.

ELLE respecte encore bien moins une noblesse acquise à prix d'argent , qui ne suppose dans celui qu'elle décore que des richesses , & non le mérite & les talents auxquels la reconnaissance publique est due ; ce moyen vil d'obtenir des distinctions fut un effet de l'avarice de quelques Princes , qui furent tirer parti de la vanité de leurs sujets opulents , en leur vendant bien cher la fumée dont elle voulut se repaître : mais les Souverains furent privés par-là d'un moyen facile de récompenser le vrai mérite ; ils donnerent à la richesse une distinction , qui , faiblement économisée , eût été très-utile pour exciter le mérite. Par ce honteux trafic la noblesse fut prostituée à des hommes nouveaux qui , sans avoir bien mérité de la République , furent en droit de jouir de privilèges souvent très-incommodes pour le reste des citoyens.

MAIS l'opinion publique ne put jamais souscrire à ce commerce déshonorant & visiblement contraire au bien de la Société ; d'ailleurs il se trouvoit opposé à des préjugés antérieurs. Les nations , peu disposées à reconnoître la prééminence de tant de nobles nouveaux & sans mérite , réservèrent leur considération pour une noblesse plus antique , qu'elles voyoient perpétuée

dans la postérité des anciens défenseurs de la Patrie. Tout ce qui porte le caractère de l'Antiquité, que l'on crut toujours très-sage, en impose aux nations. Ainsi, par un préjugé confirmé depuis des siècles, les peuples continuent de respecter les descendants de ces antiques guerriers, sans examiner les mérites de leurs ancêtres, & bien plus, sans s'assurer si ces descendants ont eux-mêmes rendu quelques services réels à la Patrie. Comment un homme peut-il se croire honoré par ce qui n'est point à lui? est-ce donc hors de foi que l'on peut chercher la véritable Grandeur?

AINSI des préjugés anciens s'opposèrent aux distinctions nouvelles introduites dans la Société; les peuples stupides admirèrent la noblesse antique, uniquement parce que leurs peres l'avoient long-temps redoutée & respectée. Une routine aveugle décide de l'opinion des hommes, qui rarement se rendent raison des motifs de leurs façons de penser & d'agir: par une espèce de contagion ils héritent même de préjugés avilissans pour eux.

POUR peu que, la balance de la raison & de la justice en main, l'on pese les idées que l'on se forme en Europe de la noblesse antique, qui va jusqu'à la révéler même dans ses rejets les plus éloignés, on sera forcé de convenir que cette opinion n'a rien de solide. On trouvera que ces anciens guerriers desquels les nobles d'aujourd'hui ont tiré leur origine, ont bien plus souvent troublé la Patrie qu'ils ne l'ont servie; ils ont plutôt contribué à lui forger des chaînes qu'à lui procurer des avantages réels; s'ils l'ont fidèlement défendue contre les en-



nemis du dehors, ils l'ont communément livrée aux ennemis du dedans, en la soumettant au pouvoir des tyrans.

MÊME en supposant la grandeur & la réalité des services rendus à la Patrie par les anciens Héros des Nations, la reconnoissance de celles-ci n'auroit au moins pas dû s'étendre jusqu'à leur postérité la plus reculée. Si l'équité défend de punir les descendants des crimes de leurs ancêtres, elle ne peut exiger que l'on récompense sans fin ces descendants des vertus ou des talents de leurs ayeux. La vertu ne se transmet point avec le sang; le mérite est une qualité personnelle : ainsi la raison & l'intérêt public sembleroient exiger que les honneurs, les distinctions, la noblesse, au lieu d'être héréditaires, demeurassent entre les mains d'un Gouvernement équitable, comme des moyens sûrs d'exciter à servir utilement l'Etat & de récompenser ceux qui auroient vraiment contribué à sa félicité présente. Est-il juste en effet qu'un homme, dont souvent la race ignorée a croupi pendant des siècles dans le fond de ses terres, sans rendre à l'Etat aucun service marqué, jouisse d'une considération & de privilèges destinés à récompenser la valeur guerrière ? Est-il juste que l'homme inutile soit honoré, distingué, respecté, récompensé par des prérogatives immenses, au détriment du citoyen laborieux, parce qu'il y a sept ou huit siècles qu'un des ancêtres du noble a porté les armes pour son pays ? Que cet homme possède les terres jadis accordées à ses peres ; mais l'équité sembleroit exiger que, s'il prétend jouir des distinctions & privilèges de la noblesse, il les méritât lui-même & cessât de s'enorgueillir des prouesses de

ses ayeux qu'il n'a point imitées. *L'estimation, dit Montagne, & le prix d'un homme consistent au coeur & en la volonté: c'est là où git son vrai honneur* (45).

LA vanité est le vice de la Noblesse: fondé sur des opinions dont nous venons de reconnoître la frivolité, le noble se croit réellement un Etre d'un ordre supérieur au reste des citoyens; on diroit que pétri d'un limon bien plus pur, il n'a rien de commun avec le reste de ses compatriotes. *L'illusion de la plupart des nobles, dit Mr. Nicole, est de croire que leur noblesse est en eux un caractère naturel.* Un autre Moraliste avoit dit avant lui, „à le bien prendre „ la noblesse est un don du hazard, une qualité „ d'autrui. Qu'y a-t-il de plus inepte que de „ se glorifier de ce qui n'est pas sien..... ceux „ qui n'ont pour eux que cette noblesse, la „ font valoir, & en parlent toujours: toute „ leur gloire est dans les tombeaux de leurs ancêtres..... Que sert à un aveugle que ses peres aient eu la vue bonne..... être issu de „ gens qui ont bien mérité du public, c'est „ être obligé de les imiter.” (46) Il pouvoit ajouter, que le mérite réel ou prétendu de ses Peres ne donnoit point au noble le droit de marquer du mépris à ses concitoyens, & qu'une vanité rebutante n'étoit propre qu'à faire oublier ce mérite, quand même il eût été plus réel que l'histoire ne semble l'indiquer.

LES annales de toutes les nations nous montrent en effet dans les anciens nobles un corps de guerriers turbulents, perpétuellement divi-

(45) Voyez *Essais*. liv. I. ch. 30.

(46) Voyez *la sagesse de Charren*, liv. I. ch. 59.

fés entre eux pour des querelles auffi injuftes que futiles, uniquement occupés à fe tourmenter les uns les autres, ou à faire fentir cruellement le poids de leur autorité à leurs vaffaux & à leurs ferfs. Nous voyons ces furieux continuellement en guerre, déchirant les nations par leurs fanglants démêlés. Nous les voyons imposer à leurs fujets des devoirs fouverainement auffi bizarres que tyranniques, & s'en faire des droits. Nous voyons, dans ces temps de troubles & d'infortunes, les Rois beaucoup trop foibles pour réprimer les violences de ces frénétiques fans cefle occupés à s'entre-détruire, méprifant l'autorité fouveraine, fe révoltant contre-elle toutes les fois qu'elle entreprit de les contenir. Des meurtres, des vols, des rapines, des infamies, font les titres refpectables que la noblefle nous préfente dans l'hiftoire. Enfin cette noblefle, toujours en délire & en difcorde, toujours feparée d'intérêts du refte de la nation, fuccomba fous la force agiffante & réunie des Princes ambitieux, qui domterent ces guerriers fi fiers, au point de les réduire à folliciter l'avantage de jouer le rôle d'efclaves à la Cour, ou de devenir les fatellites & les foutiens des plus injuftes tyrans contre leur Patrie & leurs concitoyens. Une fervitude volontaire peut-elle être compatible avec la vraie Noblefle ? *Tout homme, dit Sophocle, qui eft entré libre dans le palais des Rois, y devient bientôt efclave.*

TELLE fut, & telle dut être néceffairement la fin des excès continuels d'une noblefle ignorante, agitée, imprudente, qui jamais ne connut fes véritables intérêts. Une fotte vanité, des privilèges fouverainement injuftes obtenus ou arrachés des Souverains, rendirent en tout temps

les nobles & les Grands infociables ; ils crurent qu'il ne leur convenoit pas de faire cause commune avec des *roturiers*, des *vilains*, des *bourgeois* ; ils les dédaignèrent, les écrasèrent, & la nation n'eut plus de forces qu'elle pût opposer au Despotisme ; celui-ci vint à bout d'accabler successivement tous les ordres de l'Etat (47). Un esprit de corps, toujours contraire à l'esprit patriotique, causa la perte des Etats & l'avilissement de la noblesse elle-même.

PAR un préjugé contraire à toute justice, les hommes se croient foibles & malheureux quand ils n'ont pas le droit de faire du mal à ceux qu'ils voient au-dessous d'eux. Le crédit, le pouvoir, les prérogatives, ne sont pour l'ordinaire que la faculté d'opprimer les plus foibles & de leur faire sentir le poids de son autorité. *Ceux même, dit Juvénal, qui ne veulent tuer personne, desirant d'en avoir la puissance.* (48). Les insensés ne voient pas que le pouvoir le plus desirable est celui qui se fait aimer ! ils ne sentent pas que la force injuste peut être domptée par une force plus grande ! Enfin ces nobles, qui mettoient au nombre de leurs privilèges le droit infame de tourmenter & de piller,

(47) Les grands & les nobles Polonois arracherent de Louis, Roi de Pologne & de Hongrie, le privilège de n'être jugés que par eux-mêmes, afin de se soustraire aux tribunaux ordinaires ; ce qui leur procura l'impunité de tous les crimes, & fit regner une anarchie qui a fini de nos jours par amener la destruction & le démembrement de ce Royaume.

Frédéric I. Roi de Danemarck, pour obtenir les secours des nobles de son Royaume, fut obligé de leur livrer les peuples pieds & poings liés ; il leur donna le droit de vie & de mort sur leurs payfans, & celui de les condamner à la perte de leurs biens immeubles, sans appel aux tribunaux ordinaires. *Voyez Mallet hist. de Danemarck tom. 4. p. 10.*

(48)..... *Qui nolunt occidere quemquam,*

*Possent volunt.* SATYR. X. VERS. 26.

de faire périr leurs malheureux fujets, ne s'apercevoient pas que cette anarchie & ces désordres frayoient une route facile au Despotisme. Les peuples opprimés aiment toujours mieux avoir un seul Tyran que d'obéir à cinquante, dont les discordes font un malheur continuel (49).

TANT d'exemples mémorables, qui prouvent ces tristes vérités, ne devoient-ils pas ouvrir les yeux de la noblesse, & lui prouver que rien n'est plus contraire au bien de la Société, à la prospérité nationale, à la saine politique, à la saine morale, que cet orgueil imbécille qui la sépare du corps des nations? Tous les citoyens d'un même Etat, grands ou petits, nobles ou roturiers, riches ou pauvres, étant membres du même corps, ne sont-ils pas destinés à s'aimer, à se soutenir, à travailler de concert à la félicité publique? De quel droit le noble mépriserait-il le laboureur qui le nourrit & l'enrichit, l'artisan qui le vêt, le commerçant qui lui procure les agréments de la vie, l'homme de lettres qui l'amuse & l'instruit, le savant qui travaille pour lui?

MAIS par une suite de ses préjugés la noblesse trop souvent dédaigne de s'instruire, & semble même se glorifier de son ignorance (50). Presque toujours destiné au métier de la guerre, que de fottes préventions lui font regarder

(49) La tyrannie des Nobles détermina les Danois en 1660 à déléguer le pouvoir absolu au Roi. La mauvaise administration du Sénat de Suede fut en 1772 la cause de la dernière révolution arrivée dans ce Royaume.

(50) Le Tyran Licinius disoit que la science étoit la peste pour un Etat. Un Roi de Castille ayant dit que l'Etude des sciences ne convenoit pas à un Noble, Alphonse Roi d'Arragon, à qui on rapporta ce propos, s'écria que ce mot étoit d'un bœuf, & non pas d'un homme.

comme seul digne de lui, le noble méprise la science & cherche rarement à s'éclairer. S'il est d'une race illustre ou favorisée du Prince, il se tient assuré de parvenir aux grades les plus élevés sans se donner le soin pénible d'acquérir des talents. Si le noble est ignoré de la Cour, il ne se livre point au métier de la guerre, il vit totalement inutile & désœuvré dans les possessions de ses peres, où souvent il exerce une tyrannie fatale à ses vassaux.

LES Héros & les grands capitaines de l'antiquité, qui ne le cédoient en rien à nos guerriers modernes pour le courage & les talents militaires, ne dédaignoient pas de s'instruire dans les écoles de la philosophie. Les Epaminondas, les Périclès, Les Alexandre, ne regardoient pas la culture de l'esprit comme un ornement superflu dans un homme de guerre. Scipion, le vainqueur de Carthage, vivoit dans la plus grande intimité avec TERENCE l'affranchi : ce grand homme cultivoit les lettres & la Philosophie ; „ il n'étoit, suivant Cicéron, jamais „ plus occupé que lorsqu'il paroissoit vivre dans „ le plus profond repos”.

IL n'est point de citoyens qui eussent un plus grand besoin de la ressource des lettres & des sciences, que ces Nobles & ces guerriers qui parmi nous se font gloire de tout ignorer. C'est à l'ignorance & à l'oïveté fastidieuse, auxquelles trop souvent la Noblesse moderne se condamne, que l'on doit attribuer les vices, les excès & les bassesses par lesquels on la voit souvent se déshonorer. Le guerrier n'est en action que pendant un temps très-court relativement à la durée de sa vie ; ses fonctions une fois remplies, il n'a plus rien à faire ; la paix le plonge

dans une indolence, une paresse complete ; alors vous le voyez, aux dépens de sa fortune, se livrer immodérément au jeu, à la débauche, à la galanterie, aux désordres de toute espece, à des dépenses ruineuses : enfin sa fortune délabrée l'oblige à contracter des dettes, à devenir escroc & frippon, à *vivre d'industrie*, & souvent à se permettre des choses qui feroient rougir les derniers des citoyens.

C'EST au désœuvrement des nobles & des guerriers, à leur passion pour le jeu, à leur libertinage, & sur-tout à leur vanité turbulente, que l'on doit attribuer leurs querelles fréquentes, qui se terminent si souvent par des combats sanglants. L'honneur, chez nos guerriers modernes, n'est pas la juste estime de soi, confirmée par les autres ; celle-ci ne peut être fondée que sur le sentiment de sa propre dignité que donne la vertu seule : cet honneur futile est bien plutôt la crainte d'être méprisé, parce que l'on se reconnoît réellement méprisable. Se battre ne prouvera jamais que l'on a de l'honneur ; un Duel ne prouve rien sinon beaucoup d'impatience, de vanité, détourderie, qualités très-oppoées à la force, à la vraie grandeur d'ame, à l'humanité. L'homme d'honneur est celui qui mérite d'être honoré. Qu'y a-t-il d'honorable dans une petiteffe accompagnée de cruauté ? Les fameux Capitaines de la Grece & de Rome, avec autant de bravoure & d'honneur que nos guerriers modernes, supportoient une insulte, & ne cherchoient point à la laver dans le sang de leurs concitoyens (51).

(51) Dans les siècles barbares de l'Europe, la Religion & la Politique approuvoient également les combats singuliers, & l'on en regardoit le succès comme un jugement du Ciel qui, toujours



Si les distinctions attachées à la noblesse ont le mérite & la vertu pour fondement réel ou supposé, si cette noblesse veut avoir véritablement de l'honneur, les nobles paroissent avoir pris des engagements plus forts que les autres de montrer à la Société des talents & des vertus. *La vraie noblesse, c'est la vertu*, dit Juvenal (52). Ainsi un noble ignorant, un noble sans mérite & sans talents, un noble bas & rampant, un noble avili par ses débauches, ses vices, ses dettes, ses fripponneries, en un mot un noble sans vertu, sont des contradictions dans les termes. Il n'est pas douteux que le plébéien le plus obscur, dès qu'il est honnête & laborieux, ne soit un citoyen plus estimable que le noble inutile ou pervers, qui souvent se croit en droit de l'accabler de mépris: celui qui sert bien la Patrie n'est jamais ignoble ou roturier. *Il y a*, dit un Arabe, *bien peu de nobles sur la terre.*

QUE

étoit censé se déclarer contre le coupable. Depuis ce temps les loix religieuses & civiles ont vainement tenté d'abolir ces usages inhumains. Aujourd'hui dans toute l'Europe l'homme qui se bat en Duel s'expose à périr sur un échafaud, & celui qui refuse de se battre se trouve déshonoré. Si l'on eût voulu supprimer les Duels, il eût fallu commencer par rectifier l'opinion nationale, en attachant l'infamie à quiconque s'en seroit rendu coupable. Si l'on eût déclaré infame & dégradé tout noble qui se seroit battu, l'on eût fait plus d'impression que par la crainte de la mort, que l'homme de guerre est fait pour mépriser. Fabius disoit que *celui qui ne peut endurer une injure, est plus poltron que celui qui suit devant l'ennemi*. Tout le monde connoît le trait de Thémistocle sur lequel Eurybiade dans un conseil de guerre leva la canne comme pour le frapper. Thémistocle, peu sensible à cet outrage, se contenta de lui dire froidement, *frappe, mais écoute*. Ceux qui prétendent que l'esprit militaire a besoin de Duels pour être maintenu, n'ont qu'à lire l'histoire Grecque & Romaine; ils y verront que des guerriers redoutables pour leurs ennemis, n'avoient pas la folie de s'égorger les uns les autres pour des gestes ou pour des mots.

(52) *Nobilitas sola est atque unica virtus.* SATYR. VIII. VERS. 206.

QUE la noblesse cesse donc de s'enorgueillir des mérites & des services de ses peres. Qu'elle gémissé plutôt de leur aveuglement & de leurs crimes, qui ont tant de fois anéanti le bonheur de la Patrie; qu'elle expie par ses bienfaits leurs folies si nuisibles & pour eux-mêmes & pour leurs concitoyens; qu'elle rougisse de ce qu'ils ont si souvent contribué à livrer leur Patrie au joug du Despotisme, dont ils n'ont fait que se rendre les défenseurs & les premiers esclaves; que cette noblesse renonce à son ignorance & à ses préjugés, qui ne lui laissent d'autre profession dans la Société que de s'immoler aux injustes caprices des conquérants: ceux-ci ne regardent leur noblesse que comme une pépinière de victimes destinée à servir leur propre ambition. Toujours dupe de l'opinion transmise par ses sauvages ancêtres, & maintenue par une Politique trompeuse, cette Noblesse se dévoue & se ruine pour une vaine fumée: enfin, séduite par la vanité, un luxe ruineux multipliant ses besoins, la force de renoncer à sa liberté & de ramper lâchement aux pieds des maîtres qui peuvent les satisfaire. Sous un gouvernement arbitraire le luxe est un moyen puissant pour humilier les nobles & les forcer à recevoir le joug. L'honneur & le Despotisme seront toujours incompatibles.

IL n'est point de citoyens à qui l'instruction, la vertu, les talents, soient plus nécessaires qu'aux nobles & aux grands: destinés par état à régler le sort des nations, appelés aux conseils des Rois, faits pour commander les armées & pour soutenir les Empires, combien ne devroient-ils pas amasser de connoissances! mais, par une fatalité trop commune, les hommes nés pour

diriger les autres se rient de la vertu, méprisent la science & dédaignent l'instruction. Le militaire s'imagine que sa profession ne lui impose que le devoir de montrer du courage & de braver la mort. Ne voit-il donc pas que la guerre est un art qui suppose de l'expérience, des réflexions, & quelquefois le génie le plus étendu ? La rareté des grands Généraux ne prouve-t-elle pas suffisamment la difficulté de leur métier ? Ce n'est pas au sein des villes occupées de frivolités, ce n'est pas aux genoux des belles, ce n'est pas au milieu des intrigues d'une cour, ce n'est pas dans les anti-chambres des Ministres, qu'un capitaine peut apprendre à défendre sa Patrie, à tracer des campements, à discipliner des Soldats, à déployer des bataillons. Est-il rien de plus funeste pour l'Etat & de plus criminel que la présomption de ces Généraux qui, dépourvus de lumières, ont l'audace de se présenter pour commander des armées dont les opérations décideront, peut-être à jamais, de la destinée d'un Empire ? Comment un Général ose-t-il lever les yeux devant son maître & ses concitoyens, lorsqu'il fait que son incapacité est la vraie cause des revers de son pays ? Son cœur ne devrait-il pas être déchiré de remords, lorsqu'il y entend les cris plaintifs de tant de familles que son impéritie téméraire a plongées dans le deuil ? Quels reproches ne doit-il pas se faire en songeant aux Légions que son imprudente vanité a fait inutilement égorger !

QUE l'on ne dise donc plus que la science est inutile aux guerriers, & que le courage leur suffit. Sans lumières, le courage n'est qu'une étourderie ou une férocité. L'Etude, la ré-

flexion, le savoir, sont de la plus grande importance & pour les gens de guerre, & pour l'Etat dont ils sont les défenseurs. La morale, ainsi que la Politique, se réunissent évidemment pour couvrir d'ignominie cette honteuse ignorance qui trop communément est l'apanage du militaire. L'officier, pour l'ordinaire, n'est guere plus instruit que le simple soldat. Suivre sans réflexion la routine du service; se battre en aveugle quand les chefs l'ordonnent; végéter dans l'oïveté d'une garnison; languir dans un ennui qui n'est diversifié que par le désordre & la débauche: telle est la vie machinale & fastidieuse dans laquelle le militaire croupit jusqu'à sa vieillesse qui, bien loin de le faire considérer, le rend très-méprisable; voilà pour l'ordinaire ce qu'on appelle *servir* (53). Pour avoir négligé d'amasser dans sa jeunesse les connoissances que l'Etude & la méditation peuvent seules fournir, l'officier, blanchi sous le harnois, n'est souvent qu'un objet fatigant pour lui-même & pour ses concitoyens. Un militaire sans culture, quelque vaillant qu'il puisse être, sera toujours inutile & méprisé durant la paix.

NONOBTANT les préjugés de la plupart des peuples, qui font regarder la profession des armes comme la plus relevée, il n'est point de position plus déplorable que celle d'un vieux militaire sans fortune & sans lumieres: trompé

(53) Note. „ Avec la seule pratique sans théorie, dit M. de Puysegur, on aura beau monter des tranchées, on ne saura pas pour cela conduire une attaque devant une place, non plus que se précautionner contre des sorties: on se sera trouvé dans beaucoup de circonvallations, & l'on ne saura point en faire: on aura de même été dans des armées d'observations, & vu faire tous les mouvemens pour couvrir un siege, & l'on ne saura pas pour cela les diriger.” Voyez le TRAITÉ DE L'ART DE LA GUERRE PAR M. DE PUISEGUR.

Souvent par un gouvernement ingrat, au service duquel il s'est follement ruiné, il est forcé de solliciter en pure perte une pension modique pour subsister : les Princes & leurs Ministres ne songent guere à répandre des bienfaits sur des sujets inutiles : aigri par l'infortune, notre Héros rebuté, porte ses plaintes continuelles dans des cercles qu'il ennuie ; incommode à tout le monde, ses infirmités l'accablent, & terminent, dans la misère, une vie qu'il eût été plus avantageux pour lui de perdre dans les combats. Les qualités du cœur & de l'esprit peuvent seules mériter une considération qui dure jusqu'au tombeau.

D'UN autre côté, le militaire communément dépourvu d'instruction & de mœurs, ne porte très-souvent dans la société civile que la morale qu'il a puisée dans les garnisons, les camps & les armées ; cette morale, d'ordinaire peu délicate sur tout le reste, fait consister le mérite dans une férocité facile à ranimer, dans une rudesse habituelle ou dans une fatuité, qui ne préviennent pas en faveur des guerriers & qui rendent leur commerce suspect & dangereux.

LES devoirs & les regles que la morale, la raison, la saine politique, imposent aux nobles & aux militaires, les obligent à s'attirer la considération publique & à mériter les honneurs, les grades, les récompenses, (qui sont toujours accordées au nom & aux dépens de la nation) par leurs services réels, par leurs talents utiles, par leur attachement à leur pays. Bien loin de les mettre en droit d'opprimer ou de mépriser leurs concitoyens, leur rang au contraire les engage à leur donner l'exemple de l'équité, de la modération, de la vraie force, de la ma-

gnanimité, de la générosité, de l'amour du bien public. Les guerriers & les nobles sont communément des citoyens que tout devroit attacher le plus intimement à la Patrie. Le mérite militaire consiste à défendre avec courage les personnes & les possessions de tous contre ceux qui voudroient les envahir. D'où l'on voit que l'homme de guerre deviendrait un traître, & même un lâche, s'il vendoit sa vie au Despotisme & à la tyrannie, qui furent toujours les plus implacables ennemis de toute Société.

(54) Un guerrier assez fou pour s'immoler aux caprices d'un tyran, n'est qu'un Gladiateur mercenaire. Un citoyen qui donne des fers à son pays, est un furieux qui met le feu à sa propre maison, au risque de se ruiner lui-même avec sa postérité. Quel affreux héritage que de laisser à sa famille l'opprobre de la servitude! (55).

OBÉIR en aveugle, c'est à quoi se réduit toute la morale de l'homme de guerre. Mais si cette morale convient dans des camps & des armées, on ne doit pas l'enseigner dans les villes ou dans la société; elle ne feroit évidemment des guerriers que de pures machines, des instruments abjects qui, dans les mains des tyrans, anéantiroient les loix & la liberté. L'o-

(54) „ Ce ne sont pas, dit Firmicus, des hommes courageux „ que ceux qui trafiquent de leur sang, & qui s'exposent à la „ mort pour les caprices d'un autre”. *Non fortes qui se ob aliena gratia voluntatem nundinantur, sanguinis jacturæ ad mortis spectaculum vendunt.* Voyez JUL. FIRMICUS LIB. VIII. CAP. 13.

N'est-ce pas, dit Antiphane, être aux gages de la mort que de gagner de quoi vivre aux dépens de sa vie?

(55) Un Lacédémonien répondit à Indarnes Officier Persan, qui le sollicitoit de demeurer en Perse, *tu ne connois pas le prix de la liberté; car celui qui le connoît, s'il a du jugement, ne l'échangerait pas avec le Royaume de Perse.*

Voyez PLUTARQUE, DITS NOTABLES DES LACÉDÉMONIENS.

béissance machinale à des chefs injustes est une trahison contre la Patrie, que le guerrier doit défendre contre tous ses ennemis : si cette obéissance est louable dans le simple soldat, toujours incapable de raisonner & de se former des idées de justice, elle est coupable & déshonorante dans ceux qui le commandent ; l'éducation devoit leur avoir inspiré des sentimens plus nobles & plus généreux qu'aux automates dont ils dirigent les mouvemens. Mais la Politique des Tyrans prit soin d'élever en tout temps un mur d'airain entre les Nobles, les Soldats, & ses autres sujets. La Noblesse militaire, en formant une classe distinguée, se dévoua servilement aux volontés des plus mauvais Princes ; & leurrée par de vains privilèges, par des pensions & de vains titres, elle n'eut rien de commun avec les différens ordres de l'Etat. Tout guerrier fut l'homme du Prince, & se crut dégagé de tout lien envers sa nation ; il cessa d'être citoyen pour devenir un satellite, un mercenaire, un esclave. Les loix, la liberté, la justice, & avec elles la félicité, sont bientôt bannies des Etats dont les chefs ont à leurs ordres des troupes stipendiées.

PARLER de Patrie, de morale, de devoirs, à ceux qui composent aujourd'hui les armées, c'est évidemment s'exposer à la risée. La vanité, l'étourderie, le libertinage, la paresse, le desir de jouir d'une licence impunie, voilà les motifs ordinaires qui portent une Jeunesse inconsidérée à la profession des armes : des guerriers de cette trempe sont tentés de croire que la raison, la réflexion, l'équité, la vertu, ne sont point faites pour eux. La morale semble devoir en imposer encore bien moins à des



Soldats grossiers, choisis pour l'ordinaire parmi les fainéants, les vagabonds, des gens *sans feu ni lieu*, & même souvent les malfaiteurs, trop heureux de trouver dans une légion le moyen de se soustraire soit à l'indigence, soit aux châtimens qu'ils ont mérités (56).

UN Gouvernement militaire influe de la façon la plus marquée sur les mœurs des nations : chacun veut ressembler à ceux qui composent le corps le plus distingué, conséquemment chacun affecte des manières militaires ; chacun se montre vain, léger, sans soucis & sans mœurs.

CE n'est pas ainsi qu'étoient composées ces armées courageuses des Grecs & des Romains, dont l'histoire nous a transmis les exploits : leurs généraux étoient des hommes désintéressés, instruits, guidés par la passion de la gloire : les simples Soldats n'étoient pas de vils mercenaires ; c'étoient des citoyens, des cultivateurs, des propriétaires ; ils avoient une patrie qui leur étoit chère, parce qu'elle renfermoit & protégeoit leurs femmes, leurs enfants & leurs biens ; ils combattoient avec force pour la liberté, & non pour le Despotisme ; la guerre terminée les rendoit à leurs foyers, où ils jouissoient des louanges de leurs concitoyens pour les avoir vaillamment défendus. La milice Romaine, devenue mercenaire par la suite, cessa d'être animée du même esprit : les soldats ne furent plus alors que les instruments détestables des ambitieux qui furent les gagner ; ils asservirent l'E-

(56) Xénophon attribue la décadence des Perses après Cyrus à la façon dont alors on formoit leurs armées, qui n'étoient plus composées que d'une vile canaille ramassée à peu près comme on fait pour former les armées d'aujourd'hui.

tat à des Tyrans, qu'ils détruisirent à volonté; à force de massacres, de rapines, d'indiscipline, ils amenerent la ruine de l'Empire, qu'ils auroient dû défendre bien plutôt contre ses indignes maîtres que contre les Germains, les Parthes ou les Daces.

TEL est le sort que des troupes mercenaires préparent aux nations! telles sont les destinées de ces tyrans qui se confient à une Soldatesque inconstante & perverse! celle-ci; après avoir démoli l'équité, la liberté, les loix, fière de ses succès & remplie d'avidité, finit par s'élan- cer en bête féroce sur le maître qui a déchaîné sa fureur. Les Empereurs les plus justes, les plus sages, les Probus, les Alexandre Sévere, furent les victimes de ces Soldats forcenés, à qui la vertu des Princes étoit devenue odieuse. Enfin tel est encore de nos jours le sort que des Janissaires rebelles font éprouver à leurs Sul- tans. Les Despotes eux-mêmes ne peuvent pas toujours compter sur les esclaves qui gardent leur personne. Des bêtes féroces exterminent très-souvent leurs gardiens. La licence & la corruption des soldats, que les Princes semblent favoriser, devient aussi funeste aux maîtres qu'aux nations que ceux-ci se proposent d'asservir. Les Instruments qu'emploie la Tyrannie contribuent tôt ou tard à la destruction des Tyrans.

Sous les Gouvernements introduits par les peuples barbares qui partagerent les provin- ces de l'Empire Romain, les généraux, les grands, les nobles, les guerriers, uniquement obligés de suivre les Rois à la guerre, se rendi- rent peu à peu indépendants de leur autorité

durant la paix : ils furent de plus les Représentants, les Magistrats & les Juges des nations réduites en servitude par la force de leurs bras. Mais quelle put être la justice que des serfs malheureux obtinrent de ces hommes brutaux, ignorants, nourris de carnage & de rapines ? quelle protection les citoyens dédaignés trouverent-ils dans des nobles qui jamais ne songerent qu'à stipuler leurs propres intérêts ? les Rois, trop foibles pour mettre à la raison des Vassaux indomtés, les diviserent comme on a vu, profitèrent de leurs dissensions & de leur impéritie pour leur associer dans les tribunaux des *Clercs*, (57) ou des Juges plus instruits, qui, peu à peu remplacèrent ces guerriers incapables, & formerent la Magistrature que l'on voit subsister en Europe.

DES représentants armés deviennent bientôt des Tyrans redoutables pour le peuple, & des sujets rebelles au Souverain. Une noblesse militaire, orgueilleuse de sa force, méprise la justice & n'est pas faite pour juger les citoyens. Il faut aux nations, pour les représenter, des hommes justes, intègres, éclairés, soumis aux loix, inaccessibles aux séductions des cours, qui obligent le Prince lui-même à respecter les droits de la Société, & qui sur-tout les respectent eux-mêmes. Des Représentants vénaux ou faciles à séduire sont des traîtres, qui bientôt tomberont dans les fers du Despotisme, après avoir sottement donné dans ses pièges.

(57) On appelloit *Clerc* dans les siècles d'ignorance tous ceux qui avoient quelque teinture des lettres, qui étoient alors réservées au clergé.

AINSI, faute d'équité, de raison, de science, la haute noblesse, qui jadis marchoit presque l'égale des Monarques, fut non seulement terrassée, dépouillée de son pouvoir, mais encore privée de la prérogative si noble de représenter & de juger les peuples. Sa chute ne devoit-elle pas apprendre à tous les Grands, que nulle puissance, quelque forte qu'elle paroisse, ne peut se soutenir sans justice & sans lumières? Nul ordre dans l'Etat, nul corps ne peut sans péril séparer ses intérêts de ceux de la Nation: en un mot, la morale & les talents sont utiles & nécessaires à la noblesse, & n'ont rien qui leur doive attirer ses mépris. *Un esclave*, dit un Poëte, *n'a pas droit de marcher la tête levée* (58).

LA Noblesse impose évidemment à ceux qui la possèdent le devoir de s'attacher plus fortement à la Patrie que les autres. Plus on reçoit de la Société, & plus on doit lui montrer de gratitude & de zèle. Personne, plus que le noble, n'est intéressé à la prospérité de l'Etat, qui renferme ses biens, où il jouit de la considération & des honneurs qu'il est fait pour désirer. Rien de plus légitime & de mieux fondé que le choix des Souverains lorsque, dans la distribution des emplois importants, ils préfèrent les sujets les plus distingués par la naissance.

ON doit supposer, sans doute, que des personnes bien nées, ont été bien élevées; c'est-à-dire, ont reçu de leurs parents des principes d'honneur, des sentimens généreux, une ambition noble, des qualités estimables, un esprit & un cœur soigneusement cultivés. Lors

(58) Voyez Poëte greci min. Theognidis carmina.

que ces dispositions manquent au noble, il n'est plus qu'un homme du commun capable de nuire & au maître qu'il sert, & à ceux sur lesquels il a de l'autorité.

MAIS pour être justement considéré, il n'est pas toujours nécessaire que le noble prodigue son sang dans les batailles, ou remplisse des emplois distingués : lorsque dénué d'ambition il vit retiré dans les possessions de ses ancêtres, son opulence ou son aisance le mettent à portée de faire beaucoup de bien aux malheureux dont il se voit entouré. Un Seigneur bienfaisant & puissant n'est-il pas & plus grand & plus heureux dans son Domaine, que ces Grands qui s'exposent aux orages des cours ? Quand le noble ne jouit que d'une fortune médiocre, sa retraite le met à couvert des aiguillons de l'ambition ; elle lui dérobe le spectacle affligeant des indignes personnages que l'injustice élève si souvent aux honneurs : ses besoins sont bornés, parce qu'il n'est point infecté de la contagion du luxe : il fait valoir en paix son champ, il cultive son esprit dans ses moments de loisir, il élève des enfants que leurs talents pourront un jour tirer de l'obscurité, & faire paroître avec éclat dans le monde.

MAIS le malheur cesse d'intéresser quand il est accompagné de vanité. — Le rejeton vertueux d'une famille antique & déchue, est un objet attendrissant qui nous rappelle les jeux cruels de la fortune : un noble modeste est fait pour gagner plus sûrement les cœurs, qu'un Gentilhomme indigent & superbe. Trop souvent la hauteur ne quitte point la noblesse au sein même de la misère. Dans quelque position que le noble se trouve, il est fait pour *se sentir* ; c'est-à-

dire, il doit se respecter lui-même, ne jamais s'avilir, être jaloux de l'estime des autres. Ces sentimens louables devroient-ils se confondre avec une vanité pusillanime, inquiète; avec une indolence honteuse, une crainte futile de se dégrader par un travail honnête ou par des talens estimables? Les préjugés barbares qui subsistent encore font que dans bien des nations, tout noble se croit, par l'unique droit de sa naissance, fondé à dédaigner des emplois honorables, les ressources du commerce, & à mépriser ceux que le destin n'a pas fait naître comme lui; nul talent, nulle vertu ne lui paroissent comparables à l'avantage d'être né de parents nobles; ce préjugé pitoyable le rend souvent injuste, infociable, désagréable à tous ceux que le hazard n'a pas si bien servis. Il faut être singulièrement dépourvu de mérite personnel, pour attacher tant de valeur à un pur accident!

LES hommes ne sont point égaux par la nature; ils ne sont point égaux par les conventions sociales qui, pour être équitables, ne doivent jamais mettre sur la même ligne l'homme inutile ou méchant, & le citoyen vertueux. Le noble n'est respectable que lorsqu'il agit noblement: il ne mérite nullement d'être distingué de la foule, quand ses sentimens & ses vertus ne tiennent point ce que sembloit promettre son origine. Ses concitoyens sont en droit de lui dire „ Si vous êtes vraiment du sang de ces „ Guerriers généreux qui se sont autrefois dé- „ voués pour la Patrie, prouvez-nous votre „ origine par des actions nobles, par une façon „ de penser digne de tels ancêtres. Si vous „ descendez des bienfaiteurs de nos peres, ne

„ traitez point leurs descendants avec une hau-  
 „ teur insultante. Si vous voulez être honoré,  
 „ méritez notre estime pas vos vertus, par un  
 „ attachement inviolable aux loix sacrées de  
 „ l'honneur. Si vous êtes membre du corps  
 „ le plus distingué de l'Etat, ne vous rendez  
 „ pas complice des méchants qui, après avoir  
 „ tout renversé par vos mains, anéantiront  
 „ vos privilèges & vous mettront un jour au  
 „ rang de ces plébéiens que vous avez la cruau-  
 „ té ou la folie de mépriser”. (59).

TROP long-temps enivrés de distinctions frivoles, de prérogatives puériles & précaires, de vains titres, de prétendus droits quelquefois très-injustes, les Nobles se crurent des êtres d'une autre nature que le reste des hommes; ils rougirent de confondre leurs intérêts avec ceux des bourgeois, qu'ils regarderent comme des affranchis de leurs ancêtres; autorisés par une Jurisprudence féodale & barbare, ils exercèrent sur les peuples mille vexations juridiques. Le droit si noble de la chasse rendit les terres stériles; les campagnes furent dévastées & les cultivateurs ruinés pour l'amusement des seigneurs; la vie des bêtes fauves devint plus

(59) Un noble allemand ne fait aucune société avec un négociant. Les habitans de l'Indostan sont partagés en *Castes* ou tribus, dont les supérieurs non seulement méprisent les tribus inférieures, mais encore les maltraitent cruellement. Un *Naire* ou Noble du Malabar, a droit de tuer un *Pouliet* ou pauvre qui l'aurait touché par mégarde. Les Nobles chingalais traitent les plébéiens de la même manière, tandis qu'ils ne s'approchent du Roi qu'à quatre pattes, & se qualifient de *chiens*, quand ils lui parlent d'eux-mêmes. Un Gentil-homme Polonois peut tuer un Payfan sans conséquence. En Europe un grand seigneur n'est tout au plus puni que par la prison pour les crimes & les assassinats, hormis en Angleterre où les loix ne font pas acception des personnes.



précieuse que celle des hommes; (60) sous prétexte de maintenir leurs droits, les grands firent éprouver à leurs sujets les injustices les plus criantes. C'est un bel amusement, sans doute, un plaisir bien noble & bien grand, que celui qui change de vastes contrées en forêts, en déserts, qui quelquefois anéantit les récoltes, & qui coûte des larmes à cent familles désolées!

LA morale & la politique s'élèvent également contre ces abus révoltans. Les nobles & les grands ne peuvent-ils donc s'amuser sans ravager leurs propres terres, ou sans affliger les malheureux dont ils devraient être les protecteurs & les pères? De quel œil le laboureur indigné doit-il voir son seigneur, qui ne se montre dans les campagnes que pour y porter la disette & le désordre? Mais l'humanité ne dit rien à des orgueilleux à l'abri de la misère; ils rient des pleurs des misérables; ils s'applaudissent du pouvoir de tout oser contre la foiblesse impuissante. Que dis-je! ils châtieroient celui qui auroit la témérité de se plaindre humblement du mal qu'on lui fait éprouver (61)!

SI les Princes, les nobles & les grands, dans l'emportement de leurs plaisirs, sont incapables d'écouter la voix de la pitié, qu'ils écoutent du moins celle de leur propre intérêt. Qu'ils renoncent à des droits qui laissent en fri-

(60) Les loix imaginées pour conserver la chasse sont atroces chez quelques peuples. On assure qu'en Allemagne des Princes ont fait lier des braconniers sur des cerfs, que l'on mettoit ensuite en liberté dans les bois, où ces malheureux étoient déchirés.

(61) J'ai vu un grand Seigneur menacer de la bastonnade & du cachot, un payfan, qui lui servant de guide à la poursuite d'un cerf, lui avoit fait faire un détour pour épargner un champ non encore moissonné.

che & dépeuplent leurs Domaines, qui découragent & mettent en fuite les cultivateurs dont ils ont besoin pour contenter leur luxe & leur vanité, qui rendent la grandeur & la noblesse odieuses à des citoyens dont elles devroient mériter la tendresse & encourager les travaux. N'est-ce qu'en faisant du mal aux foibles que les Grands croient montrer leur puissance & leur supériorité?

L'ÉQUITÉ naturelle, dont les loix sont plus saintes que les folles conventions des hommes, met au néant des privileges accordés par l'injustice, soutenus par la violence, & confirmés par les siècles. Le pacte social exige que nulle classe de citoyens ne s'arroe le droit de tourmenter les autres; il met le foible sous la sauve-garde du puissant, le cultivateur sous la protection de son Seigneur: le château du noble est fait, ainsi que son cœur, pour être l'asyle de ses Villageois opprimés. Une noblesse vertueuse, citoyenne, éclairée, feroit la protectrice & le modele des peuples; ses membres bien unis feroient de droit les représentants des nations: ils formeroient un rempart que jamais la Tyrannie ne pourroit renverser. Des nobles oppresseurs, divisés, sans lumieres & sans mœurs, après avoir accablé les peuples, finissent par être accablés à leur tour.

LA vraie morale, toujours d'accord avec la Péquité & la saine Politique, ne doit pas se proposer de déprimer la Noblesse, mais de lui mettre sous les yeux ses engagements envers la Société, de la rappeler à sa véritable origine, à son Institution naturelle. La Justice, toujours unie aux intérêts de l'Etat, ne peut pas se proposer d'introduire dans les nations une

égalité démocratique, qui bientôt dégénéreroit en confusion. Tous les Empires ont besoin de défenseurs animés par l'honneur, ou à qui l'éducation ait inspiré des sentimens élevés; ils doivent être récompensés par des distinctions honorables, par la considération publique, par des récompenses méritées. Mais la justice ne peut pas approuver que la noblesse, même lorsqu'elle vit dans l'oïveté, jouisse de privilèges onéreux pour le reste des citoyens, & qu'elle ne supporte point des fardeaux qui sont cruellement rejetés sur la partie la plus pauvre & la plus laborieuse des nations. Le Noble qui par état est le défenseur de son pays, le Grand qui donne ses conseils aux Souverains, le Magistrat qui consacre ses veilles au maintien de la justice & du bon ordre, sont des citoyens justement distingués des autres, & qui ne doivent être aucunement confondus avec le citoyen obscur qui ne rend pas les mêmes services à la Patrie.

QUE l'on n'écoute donc pas les maximes d'une Philosophie mécontente & jalouse (62) qui, sous prétexte de ramener la justice ou le regne d'Astrée sur la terre, voudroit anéantir tous les rangs, pour introduire dans les Sociétés civilisées une égalité chimérique, qui ne subsista pas même dans les hordes les plus sauvages. Dans ces peuplades errantes, dont la guerre est la passion habituelle (ainsi qu'elle l'est malheureusement encore dans la plupart des nations policées,) les hommes les plus braves ne sont-ils pas les plus distingués & les mieux récompensés? La raison ne veut donc pas que, dans la

(62) Voyez le Discours sur l'inégalité des conditions par J. J. Rousseau.

la nécessité cruelle qui met si fréquemment les nations en armes, l'on anéantisse l'esprit militaire, & l'on arrache à la valeur la considération qui lui est due. La vraie Morale prescrit uniquement aux Nobles, aux guerriers, aux grands, aux hommes élevés en dignité, de se distinguer par les vertus & les connoissances qui conviennent à leur état: elle leur défend de se dégrader par une conduite servile, ou par des vices capables de les confondre avec des esclaves ou avec la plus vile populace.

LE mot Noblesse est fait pour annoncer courage, grandeur d'ame, volonté ferme & constante de maintenir les droits de la société.

LE rang annonce une supériorité de vertus, de talents, d'expériences, à laquelle le respect & la considération sont dûs.

LES grandes places annoncent la puissance, la capacité, la volonté de faire du bien, une autorité légitime à laquelle, pour leur propre intérêt, les hommes sont obligés de se soumettre. La noblesse, le rang & la grandeur, sont des mots vuides de sens dès qu'ils ne procurent aucun avantage au public; ils méritent d'être méprisés & détestés quand ils ne font que du mal. Ce seroit être injuste que d'exiger pour les dignités, la naissance, ou les places, des sentimens qui ne sont dûs qu'aux qualités personnelles que ces mots représentent.



## SUIITE DU CHAPITRE V.

*Des devoirs des Nobles & des Guerriers.*

JUSQU'ICI nous n'avons parlé que des devoirs des Nobles & des gens de guerre, relativement à leurs concitoyens & à la Patrie où ils sont nés, au bien-être de laquelle tout leur prouve qu'ils sont, pour le moins, autant intéressés que les autres ordres de l'Etat. Il nous reste encore à exposer en peu de mots les devoirs qui les lient envers ceux contre qui leur profession les oblige de porter les armes. Ce seroit en effet méconnoître les principes les plus évidents de la raison ou de la morale, que de croire que l'homme ne dût rien à son ennemi. Ce seroit dégrader le guerrier, & le supposer une bête féroce, que de penser que, né dans des nations policées, il pût ignorer les maximes humaines & justes qu'elles ont établies entre elles, & qui demeurent en vigueur même au milieu du tumulte des combats. Enfin ce seroit regarder le militaire comme un vil automate, comme un bourreau sans pitié, comme un Sauvage furieux, que d'imaginer qu'il pût ne pas savoir jusqu'où son courage doit le pousser contre les ennemis que sa Patrie lui désigne.

IL n'y a que des Sauvages stupides, dépourvus de raison, de prévoyance & de vertu, qui se persuadent que tout est permis contre des vaincus, & que l'on ne doit mettre aucun terme à sa fureur & à sa vengeance. Les insensés n'ont donc pas vu que *les armes sont journalie-*

res; que celui qui use cruellement de sa victoire, peut bientôt tomber à son tour entre les mains d'un ennemi dont il n'a fait que redoubler la rage? Les aveugles ne s'apperçoivent pas que leurs guerres continuelles, & toujours impitoyables, ont presque réduit leurs nations, jadis nombreuses, à de chétives Hordes, incapables de se défendre contre une poignée d'Européens.

DÉJÀ depuis long-tems la voix sainte de l'humanité, la raison, l'intérêt éclairé, ont détrompé les nations de nos contrées de leur férocité primitive. Plus les peuples se sont instruits, & plus ils ont montré de modération dans la guerre. Si des faits récents fournissent des exemples d'atrocité, ils sont dûs à des nations qui n'ont point encore été suffisamment guéries de l'ignorance & de la frénésie de leurs ancêtres sauvages (63).

GRACES aux préceptes de la raison, qui ont adouci peu-à-peu les Souverains & les guerriers, les hommes ne sont plus si cruellement acharnés à leur destruction réciproque. Le Soldat entend le cri de l'humanité au sein même du carnage, au milieu du bruit des armes. Il accorde la vie à l'ennemi désarmé qui la demande; il seroit déshonoré s'il frappoit son adversaire abattu à ses genoux. Il fait des prisonniers, & non pas des esclaves tels que ceux à

(63) Les Croates & les Pandoures, peuples stupides & barbares, ont commis, durant la guerre qui a suivi la mort de l'Empereur Charles VI, des cruautés inouïes. Les Kalmouques & les Tartares au service de la Russie ne se sont pas mieux comportés dans la dernière guerre. La destruction du Palatinat, ordonnée dans le siècle passé par Louis XIV, nous prouve que ce Prince, si vanté par des Poètes, étoit un Sauvage aussi cruel qu'un Attila. Au reste cet acte de barbarie n'eut d'autre effet que de le rendre exécration à toute l'Europe.

qui les barbares Romains ne laissoient la vie que pour la leur rendre plus insupportable que la mort. Aujourd'hui, dans les armées, les prisonniers faits à la guerre sont traités avec douceur, garantis de toute insulte, & rendus par échange ou par rançon à leur Pays. Enfin les armes-mêmes si bruyantes de nos guerriers modernes, sont bien moins destructives que celles des anciens.

TELS sont les effets que la morale a peu-à-peu produit sur les cœurs des Princes & de leurs soldats. Il faut donc espérer que les maîtres du monde, détrompés de plus en plus de leur ambition meurtrière, s'appercevront du mal que les guerres les plus heureuses font toujours à leurs Etats. Ramenés à l'humanité, à la justice, à la raison par leur intérêt mieux connu, ils deviendront moins prodigues du sang de leurs Sujets, ils ne décideront plus si légèrement la destruction des peuples; rendus plus pacifiques, ils réduiront ces armées innombrables qui absorbent inutilement tous les revenus de leurs Empires; ils s'occuperont de l'administration intérieure, de la Législation & des mœurs; ils réuniront d'intérêts les sujets à leurs Souverains; & sous leurs sages Loix le guerrier & le noble deviendront des citoyens.

INDÉPENDAMMENT des devoirs généraux que le Droit des gens, adopté par les nations policées, impose à l'homme de guerre, il en est d'autres que la morale lui prescrit, & qu'il ne peut négliger sans crime & sans déshonneur. Si sa Patrie lui ordonne de combattre & de détruire ses ennemis qu'il trouve armés, elle ne doit pas lui ordonner d'exercer une vengeance aussi injuste qu'inutile sur le citoyen défarmé,



sur le laboureur paisible, sur l'habitant des villes. N'est-ce donc pas assez des ravages, des massacres, des violences de toute espèce que la guerre traîne à sa suite, sans étendre encore ses effets sur des hommes tranquilles, dont le malheur est d'être nés dans les Etats d'un autre maître ?

S'IL existe donc quelque idée de justice & quelque sentiment de pitié dans les chefs des armées, ou dans les officiers soumis à leurs ordres, ils épargneront des citoyens infortunés dont la ruine totale ne peut aucunement contribuer au succès de leurs armes, & qui n'ont rien de commun avec les querelles des Rois. Ainsi qu'une discipline sévère mette un frein puissant à la licence, à la cupidité, à la débauche d'une Soldatesque toujours ignorante & barbare. Que ces chefs, vraiment nobles & désintéressés, dont l'honneur doit être le mobile unique, n'aillent pas s'avilir par une avarice fardide. Est-il rien de plus honteux que la conduite abjecte de ces Généraux d'armées, entre les mains de qui la guerre est un trafic, & qui, se rabaisant au métier cruel & bas des Traitans & des usuriers, cherchent à exprimer des veines des peuples le peu de sang que la guerre y a laissé !

TELS sont les devoirs que la morale & l'honneur prescrivent aux gens de guerre ; ils furent généreusement observés par les Scipion, les Turenne, les Catinat ; ils le seront par tous ceux qui préféreront une gloire solide à l'amour de l'argent ; passion qui déceale communément des âmes lâches & rétrécies. L'avarice est un vice peu fait pour les grands cœurs. La valeur militaire s'anéantit bientôt chez les nations éner-

vées par le luxe, où le guerrier souvent préfère sa fortune à sa gloire. Les Romains, pauvres & enivrés de l'amour de leur Patrie, ont subjugué le monde: enrichis des dépouilles des nations, leur avarice les mit aux prises les uns avec les autres; amollis par le luxe, ces guerriers si redoutables ne furent qu'un vil troupeau d'esclaves, tremblants sous les plus lâches, les plus méprisables des Tyrans.

LE sentiment de l'honneur doit entièrement disparoître & faire place à l'intérêt le plus fordidé dans une nation asservie; l'honneur n'est point fait pour des esclaves; ils ne peuvent ni s'estimer eux-mêmes, ni prétendre à l'estime de leurs concitoyens. La grandeur d'ame, la fierté noble, le courage, seroient des qualités inutiles, déplacées, nuisibles même dans des êtres destinés à ramper. Comment un homme avili par la crainte auroit-il une haute idée de lui-même, tandis que tout lui prouve sa dépendance & sa foiblesse? Un Courtisan, dont le rang, la fortune, la liberté, la vie, sont à la merci d'un Despote méchant ou foible, d'un ministre pervers, d'une maîtresse étourdie, peut-il avoir la force & l'élévation que donne la sécurité? Quel intérêt cet esclave, uniquement occupé du soin de plaire à son maître, trouveroit-il à mériter l'estime d'un public qui, s'il montrait des vertus, ne lui accorderoit qu'une approbation tacite & stérile, ou peut être le blâmeroit d'avoir eu des qualités peu compatibles avec son état?

LE vrai courage suppose une vigueur, une énergie produite par l'amour de la Patrie; mais où est la Patrie dans une contrée que le Despo-

tisme à subjuguée? Le guerrier n'y a d'autre fonction que celle de défendre le géolier qui la tient en captivité.

IL ne peut y avoir ni vraie noblesse, ni distinctions réelles, ni rangs, ni privilèges durables parmi des hommes également asservis aux caprices d'un maître. Quelques-uns des esclaves, que sa faveur inconstante distinguera pour un moment, s'enorgueilliront, peut être, de leur crédit passager, & se croiront quelque chose; mais la moindre réflexion doit bientôt les ramener à l'idée de leur propre néant, & leur fera sentir que la main, qui les élève & les soutient, peut, en se retirant, les faire tomber dans la poussière. Une Noblesse qui n'est illustrée que par de vains titres, des prérogatives imaginaires, des privilèges injustes, des signes futiles, n'a rien de solide & de réel. La noblesse véritable ne peut se trouver que sous un gouvernement capable d'inspirer des sentimens généreux, dans une Patrie qui procure la justice, la liberté, la sûreté. Nul citoyen n'est donc plus que le noble intéressé au bien-être de son pays, au maintien des Loix qui mettent tous les ordres de l'Etat à couvert contre les coups de la tyrannie.

L'HOMME véritablement généreux, (64) suivant la force du mot, est celui qui a reçu de ses ayeux une ame assez grande, assez noble, assez courageuse, pour sacrifier des intérêts puériles & méprisables, des avantages incertains & précaires, à des intérêts solides & permanents.

(64) Le mot *généreux* vient du mot latin *genus*, qui signifie *race illustre*, on a toujours supposé qu'un homme bien né devoit avoir des sentimens plus nobles que les autres, & se montrer capable de plus grands sacrifices pour la Patrie.

qui l'attachent à sa patrie, au desir d'être estimé de ses concitoyens, à la gloire, qui n'est jamais que l'estime des honnêtes gens. *C'est par le temple de la vertu, dit Cicéron, que l'on arrive au temple de la gloire.*

QUELS droits à l'estime publique pourroient donc avoir des nobles & des guerriers totalement dépourvus de grandeur d'ame, de vrai courage, de sentimens généreux? Une nation peut-elle avoir une considération sincere pour des courtisans occupés à flatter à ses dépens le Despote qui la dépouille, ou pour des guerriers dont la fonction est de tenir leurs concitoyens sous le joug de l'oppression? non; des hommes de ce caractère ne peuvent aucunement prétendre à l'estime qui constitue le véritable Honneur; ils peuvent bien en imposer par leur faste & leur arrogance, ils peuvent inspirer de la crainte, ils peuvent arracher des signes extérieurs de complaisance & de respect; mais ils n'obtiendront jamais ni des hommages sinceres, ni la gloire, qui ne sont dûs qu'à la générosité, au patriotisme, à la vertu.

COMMENT le pouvoir de nuire donneroit-il quelques droits à l'estime des hommes? ce seroit se former des idées bien fausses de l'honneur, que de le croire compatible avec le vice, la licence, la perversité. C'est néanmoins dans ces désordres que tant de prétendus nobles & de guerriers ne rougissent pas de le faire consister. On voit souvent les hommes les plus coupables, les plus notés, les plus dignes du mépris des honnêtes gens, s'annoncer comme des *gens d'honneur*, se présenter impudemment dans toutes les compagnies; à l'ombre d'un grand nom, ou d'un grade militaire, braver insolemment

les regards, & recevoir même très souvent un accueil favorable. Les fripponneries les plus basses, les dettes les plus frauduleuses, ne les font point exclure de la *bonne compagnie*. Sous des Gouvernements injustes ou foibles les grands sont assurés de l'impunité; les crimes les plus avérés ne les exposent pas à la rigueur des loix; on craindroit que leur châtiment ne déshonorât leurs familles. Comme si les crimes n'étoient point personnels! comme si ces crimes ne déshonoroient pas bien plus que l'échafaud (65)! En un mot, la naissance est un manteau qui couvre toutes les iniquités.

EN tenant ainsi une balance inégale entre des sujets qui devroient jouir d'un droit égal à la justice, des Princes injustes ou foibles ne semblent-ils pas livrer le citoyen obscur à la discrétion des grands? Voilà comment un mauvais gouvernement, peu content d'opprimer les peuples, les abandonne indignement aux outrages & aux attentats d'une foule de Tyrans subalternes qui, assurés de n'être point punis, font éprouver leur licence à leurs inférieurs. Ce n'est souvent que par le vice, plus audacieux, que les nobles & les grands se distinguent du vulgaire, & s'élèvent au-dessus de leurs concitoyens; ils les méprisent, parce qu'ils sont trop foibles pour pouvoir leur résister.

Si des Souverains accordent l'impunité à ceux qu'ils daignent favoriser, l'homme de guerre se

(65) En 1763 le Lord Ferrers, d'une maison alliée à la maison Royale, fut pendu publiquement à Londres pour avoir assassiné son Domestique; ce qui n'empêcha pas son frere de prendre séance en sa place dans la chambre des Pairs d'Angleterre. Dans les autres Royaumes de l'Europe, les grands Seigneurs ne sont punis exemplairement que pour cause de rebellion contre le Souverain ou ses Ministres; les crimes contre la nation sont aisément pardonnés,

la procure à lui-même au moyen de son épée, toujours prête à percer quiconque oseroit lui témoigner le mépris que ses vices devoient lui attirer (66). Il résulte un très grand mal, dans le commerce du monde, d'un préjugé sauvage qui fait passer pour honorable un courage aveugle & forcené, & qui souvent empêche un frippon, un escroc, un homme très méprisable, d'être justement réprimandé ou banni de la Société. Des personnages de cette trempe peuvent avoir la témérité de se battre; rien de plus ordinaire que de voir l'étourderie & la folie s'unir avec le vice & la perversité. D'un autre côté l'homme le plus honnête & le plus brave peut succomber sous l'adresse d'un impudent, d'un *ferrailleur*, d'un spadassin exercé. Pour éviter des querelles & des combats, on est souvent forcé de tolérer dans la bonne compagnie des impertinents, de fort malhonnêtes gens, que, parce qu'ils savent se *battre*, on ne peut en exclure, & qui se croient eux-mêmes des gens d'honneur. Ces funestes préjugés rendent la société militaire aussi désagréable que dangereuse.

CEPENDANT les lumières de la raison, en se répandant peu-à-peu, ont fait disparaître en partie ces notions si contraires à l'agrément & au repos de la Société. Des corps militaires,

(66) L'usage de porter l'épée dans les villes, en temps de paix, au milieu de ses concitoyens, est un reste de barbarie Gothique, qui, vu les accidents & les crimes qu'il produit, devoit être aboli dans toute nation policée. Cet usage étoit inconnu des Grecs & des Romains, qui pourtant par la valeur guerrière ne le cédoient nullement aux descendants des Francs, des Vandales ou des Visigoths. En France, par un abus très dangereux, des valets, des cuisiniers, des artisans portent l'épée, & souvent se croient en droit d'insulter des citoyens paisibles qu'ils devroient à tous égards respecter. Le valet d'un grand Seigneur a l'impertinence de se croire fort au-dessus d'un bon Bourgeois.

devenus plus sensés, savent se débarrasser de ces querelleurs, de ces gladiateurs effrontés qu'on regardoit autrefois avec une forte d'admiration. Un intérêt mieux entendu a fait enfin reconnoître, que l'on pouvoit montrer du courage contre les ennemis de l'Etat sans être prêt à tout moment d'insulter, de combattre & d'égorger ses concitoyens. Plus les hommes s'éclaireront, & plus leurs mœurs deviendront humaines ou sociables.

IL est pourtant des militaires qui semblent regretter encore l'antique barbarie de ces tems où les guerriers s'assassinoient les uns les autres avec la plus grande facilité ; ils prétendent que ces fréquents combats servoient à entretenir l'esprit militaire. Ainsi ces aveugles spéculateurs s'imaginent qu'un homme de guerre, pour conserver l'esprit de son métier, doit être une bête féroce, un sauvage, un brutal incapable de tout sentiment humain ou raisonnable !

EN effet, en voyant la conduite insensée du plus grand nombre de ceux qui suivent la profession des armes, l'étourderie & l'incurie qui président à leurs actions, le mépris qu'ils montrent pour les regles de l'équité & pour les bonnes mœurs ; on seroit tenté de croire que la morale est totalement incompatible avec le métier de la guerre, & que le militaire est destiné par son état à ne jamais réfléchir ou faire usage de sa raison.

UNE Politique aussi fausse qu'injuste a trop souvent adopté ces maximes pernicieuses ; croyant mieux s'attacher ses Soldats, le Despotisme les tint dans l'ignorance, & leur permit la rapine, l'injustice, & la licence dans les mœurs. Politique bien imprudente que celle



qui lâche ainsi la bride à des inconsiderés, aveuglement emportés par toutes leurs passions! Les Princes qui suivent de pareilles idées ne voient donc pas que ces satellites, à qui l'on permet l'injustice & d'exercer leur férocité contre les citoyens désarmés, finissent très souvent par les exercer ensuite contre le Souverain lui-même. Comment contenir les fureurs d'une Soldatesque abrutie, que l'on a pris soin d'entretenir dans le désordre?

AINSI, sans écouter les maximes d'une Politique aveugle & barbare, tout Prince raisonnable, pour sa propre sûreté & pour le bien de ses Etats, doit réprimer la licence du Soldat; s'occuper des mœurs de ses chefs, les inviter par des récompenses à s'instruire, en y consacrant une portion du loisir immense & fastidieux que leur laissent en temps de paix leurs fonctions militaires. Par-là le Souverain se verra servi par des hommes plus habiles, plus expérimentés, moins turbulents; & les nations trouveront dans les nobles & les guerriers, des concitoyens plus utiles, plus sociables, plus dignes d'être aimés & considérés.

EN général rien ne semble contribuer plus efficacement à la corruption des mœurs d'une nation, que le Gouvernement militaire: le désordre, la licence, la débauche, qui l'accompagnent en tous lieux, sont par lui communiqués à toutes les classes de la Société, & fixent surtout leur domicile dans les endroits où les gens de guerre font leur séjour. C'est là qu'on voit à chaque instant le guerrier travailler à la séduction de l'innocence, attaquer sans relâche la vertu des femmes, se venger de leurs refus par d'affreuses calomnies, en un mot se jouer infos-

lemment de leur réputation & du repos des familles les plus honnêtes (67).

AJOUTEZ à ces désordres la vanité, la frivolité, l'étourderie, la fatuité, l'arrogance, qui font, pour ainsi dire, le caractère distinctif de la plupart des gens de guerre, & qui rendent leur société déplaisante pour les personnes sensées? Enfin le militaire, presque toujours désœuvré, rougiroit de s'occuper; il se glorifie de son ineptie & de sa fainéantise, qu'il croit honorables dans son état; il méprise, comme des Pédants, ceux de ses camarades qui cherchent dans l'étude un moyen d'employer leur loisir utilement.

ON ne peut trop le répéter, l'ignorance & l'oisiveté seront toujours pour les guerriers des sources intarissables de désordres, de malheurs & d'ennuis. Ils ne peuvent s'en garantir qu'en s'ornant plus soigneusement & le cœur & l'esprit. Qu'ils apprennent au moins en quoi consiste cet honneur dont ils se piquent, tandis qu'ils n'en ont pas souvent la plus légère idée: qu'ils ne le confondent plus avec la vanité, l'arrogance, l'impudence, ou le vice effronté, qui ne peuvent que les rendre odieux & méprisables: qu'ils sachent que l'instruction & les mœurs ne leur sont pas moins utiles qu'au reste des citoyens.

(67) Il est un grand nombre de villes de garnison, où le militaire est exclu de toutes les maisons honnêtes. Cette exclusion est due à la conduite impertinente de la plupart des Officiers, surtout avec les femmes, dont, par une vanité bien lâche, ils flétrissent souvent la réputation lors même qu'elles l'ont le moins mérité. Est-il rien de plus bas, de plus indigne d'un homme d'honneur, que ces listes infamantes, & souvent calomnieuses, par lesquelles des Officiers ont l'impudence de déshonorer un sexe que tout honnête homme doit respecter, & dont il se feroit même un devoir de cacher les faiblesses?

PAR une fotte vanité, que trop souvent l'on substitue à la grandeur d'ame, à la noble fierté, à l'honneur véritable, un luxe ruineux fait des ravages affreux dans les armées, & dérange la fortune de ceux qui se consacrent à la défense de l'Etat. C'est à ce luxe destructeur que des familles nobles sont redevables de l'indigence & de l'obscurité dans lesquelles on les voit souvent croupir. C'est à cette misère que l'on doit attribuer la dépendance servile dans laquelle le Despotisme tient continuellement une noblesse que ses folles dépenses ont ruinée. En un mot, le luxe & la vanité des nobles & des guerriers servent à consolider les chaînes qui les retiennent eux-mêmes sous le pouvoir des Tyrans.

C'EST, pour tout homme qui pense, un spectacle étrange & digne de pitié, que de voir à quel point l'opinion est parvenue à fasciner la noblesse, & à la tromper sur ses intérêts les plus réels. Pour briller à la guerre par une dépense qui surpasse ses forces, un noble, un riche propriétaire, s'endette, engage ses terres, se dépouille de la fortune qu'il possède & dont il peut jouir ; le tout dans la vue de plaire à une cour ingrate, des caprices de laquelle il sera forcé de dépendre le reste de sa vie ! pour remplacer les biens solides dont sa vanité l'a privé, il obtiendra quelquefois un grade, une pension précaire, quelque distinction puérile, s'il est favorisé ; mais s'il n'a point la faveur, il sera négligé & méprisé de ceux même pour qui il a eu la simplicité de se ruiner. En un mot, c'est à des espérances chimériques, à des préjugés trompeurs, au hazard, que tant de guerriers & de nobles ont la folie de sacrifier leur fortune, leur repos, leur honneur, leur vie, & très

souvent la Patrie, dont ils se disent les défenseurs.

UNE Politique moins perfide & plus éclairée devrait réprimer un luxe & une mollesse, incompatibles avec le métier de la guerre. Comment des hommes vraiment pleins de courage n'ont-ils pas la force de les mépriser? Des Princes plus justes & plus sages banniront ces fléaux des armées, pour introduire en leur place la simplicité, la tempérance, la frugalité, la discipline, plus propres à fortifier les corps & à soutenir le courage. Quels spectacles révoltants, pour des malheureux, que les repas somptueux des chefs qui, par leur luxe & leurs profusions, affament le camp, font nager dans l'abondance une foule de valets fainéants, tandis que le Soldat exténué de fatigues manque souvent du nécessaire?

QUE dirons-nous de ces plaisirs amenés à grands frais, de ces théâtres, des amusements frivoles, des jeux ruineux, d'une foule de prostituées, des débauches continuelles que le luxe & l'habitude du vice rendent nécessaires à des guerriers corrompus & totalement efféminés? il sembleroit qu'une Politique affreuse se fait un principe d'affoiblir, de détruire les corps, la fortune & les mœurs de ceux qu'elle destine à la défense de l'Etat. Telle est la récompense que le Despotisme réserve communément aux insensés qui ont eu l'imprudence de soutenir son injuste pouvoir! il les corrompt, il les ruine, & les abandonne ensuite au repentir, à la misère, aux infirmités, au mépris. Par une Loi constante de la nature, dont le noble & le guerrier ne sont point exceptés, il n'est point de désordre qui ne trouve tôt ou tard son châti-

ment sur la terre. Les gens de guerre font souvent le malheur des nations, sans se rendre eux-mêmes plus fortunés.

RENTREZ donc enfin en vous-mêmes, Grands, Nobles & Guerriers! ouvrez les yeux sur de vains préjugés qui depuis trop longtems vous aveuglent. Apprenez à mieux connoître l'honneur, auquel votre rang & votre profession semble devoir vous attacher plus particulièrement. Faites-le consister dans le droit incontestable à l'estime de vos concitoyens; & non dans une naissance qui n'est due qu'au hazard, dans des prérogatives & des privileges contraires à l'équité, dans un crédit & des faveurs qu'un moment peut enlever, dans une vanité fastueuse qui vous ruine, dans une ignorance qui vous dégrade, dans une licence qui vous déshonore. Devenez citoyens dans des nations que vos ancêtres ont trop souvent asservies & ravagées. Ne soyez plus les fauteurs du Despotisme, les contempteurs des Loix, les ennemis orgueilleux des Magistrats qui les soutiennent; de concert avec eux soyez les défenseurs de la Patrie, qui ne peut exister sans justice, sans liberté, sans regles permanentes. Montrez-vous les vrais soutiens du thrône, en l'établissant sur la félicité publique, à laquelle tout vous prouve que vous êtes intéressés & que le Souverain lui-même doit sa sûreté. Voilà la route qui conduit à l'honneur. C'est ainsi que vous serez véritablement estimés & distingués, & que vous transmettez à la Postérité des noms chéris & respectables.

## CHAPITRE VII.

*Devoirs des Magistrats & gens de loi.*

**C**E qui vient d'être dit des grands & des nobles peut donc encore s'appliquer aux Magistrats, aux Juges, aux organes des loix à qui les Nations ont assigné de tout temps un rang honorable parmi les citoyens. Des hommes destinés à rendre justice aux autres, à leur faire observer les conventions sociales, à réprimer leurs passions, à punir les crimes au nom de la Société, doivent se montrer dignes des respects du public par une équité inébranlable, par une probité à toute épreuve, par une intégrité parfaite, par une connoissance profonde des loix si compliquées & si multipliées qui composent la jurisprudence de tant de nations. Destinée à censurer & contenir les vices, à punir les déréglemens des autres, la Magistrature impose à ses membres une décence, une gravité particulière dans les mœurs, une conduite intacte & pure, totalement exempte des excès qu'ils doivent corriger.

UN Magistrat inique vendu à la faveur, qui se laisse séduire par la sollicitation, par le crédit, la richesse, l'autorité, est un monstre dans l'ordre social, c'est un bourreau. Le Juge sans étude & sans lumieres est capable par son ignorance de renverser les fortunes des familles & de punir l'innocence à tout moment. *Il n'y a point, dit un Magistrat célèbre, de différence*

entre un juge méchant & un juge ignorant (68). Le Magistrat livré à la débauche, à la dissipation, à la galanterie, aux plaisirs, est indigne de sa place; il ne mérite que le mépris de ses concitoyens, & devrait être honteusement chassé du rang que ses mœurs déshonorent. Une censure très-sévère devrait, comme chez les Romains, veiller sur les Magistrats, purger les Tribunaux des membres qui les dégradent. La Magistrature est un état qui doit se distinguer par sa décence, par l'innocence de sa conduite, par la sagesse de ses jugements, par sa pénétration & l'étendue de ses lumières, un Magistrat frivole, dissipé, sans étude, est une contradiction à laquelle la dépravation générale peut seule accoutumer les yeux. Le ministre des loix est fait pour les connoître; le protecteur des mœurs doit avoir lui-même des mœurs; celui qui juge les autres doit craindre à son tour les jugements du public, qui n'accorde son estime qu'au mérite personnel.

COMMENT estimer un Magistrat lorsqu'il ne regarde sa place que comme un vain titre qui ne l'oblige à rien? Comment respecter un Juge ignorant, inappliqué, esclave de ses plaisirs, qui s'avilit par ses vices, & se méprise lui-même? Comment considérer un Juge dont

(68) Mr. Le Chancelier Daguesseau. Un autre Magistrat se plaint du peu de lumières des Sénateurs de son temps. *Plerumque tamen*, dit Cicéron, *ad honores adipiscendos & ad Rempublicam gerendam nudi veniunt & inermes, nullâ cognitione rerum, nullâ scientiâ ornati.* Voyez CICER. DE LEGIBUS. Le même orateur dit ailleurs, *senatorius ordo vitio careat; ceteris specimen sit: nec veniat quidem in eum ordinem quisquam vitii particeps.*



les arrêts sont souvent dictés par la corruption & la débauche? Qu'elle idée se former d'un Sénateur assez petit pour imiter la vanité, le faste, les hauteurs, les désordres même que l'on ne trouve qu'avec indignation dans un Militaire étourdi?

PLUSIEURS causes semblent avoir concouru à l'avilissement de la magistrature, la multiplicité des Loix, leurs contradictions continuelles, leur obscurité, ont rendu l'étude de la jurisprudence fastidieuse, impossible même au plus grand nombre de ceux qui devroient s'y livrer. combien de travaux, de pénétration & d'assiduité ne faut-il pas pour parcourir le labyrinthe que les loix accumulées présentent à ceux qui voudroient s'en instruire? Aussi rien de plus rare qu'un Juge qui sache, ou qui puisse savoir son métier. La tourbe des magistrats est guidée par la forme, par la routine aveugle, depuis long-temps en possession de décider du sort des hommes. De l'obscurité des loix, & de leur multiplicité, résulte non seulement l'ignorance des Juges, mais encore l'imposture & la mauvaise foi d'une foule de Praticiens qui enlacent adroitement les citoyens dans leurs filets pour dévorer leur substance, & qui surprenant habilement la religion du Magistrat, font souvent triompher l'injustice & la fraude. Une Jurisprudence ténébreuse & compliquée est une source de crimes & de maux dans les nations opulentes & policées, plus malheureuses à cet égard que les nations les plus pauvres & les plus barbares.

LA vénalité des offices de la magistrature, introduite par l'avidité ou les prétendus besoins de quelques Gouvernements, a rempli les tri-

bunaux de fujets à qui l'opulence tenoit lieu de science, de mérite & de vertu. Le droit de juger les peuples fut vendu à une foule d'hommes dépourvus des connoissances & des qualités nécessaires pour s'acquiter dignement d'une fonction si noble. Ceux-ci transmirent ce droit éminent à une postérité qui, fûre d'hériter des places de ses peres, se crut dès-lors dispensée de la peine de les mériter.

LORSQUE le choix des ministres de la justice dépendit d'une cour communément corrompue, les peuples n'eurent pas lieu de s'applaudir des Magistrats qui leur furent donnés. L'étude & le concours devoient seuls faire adjuger les offices de la magistrature.

DES magistrats, fiers de leur pouvoir, en abusèrent souvent, & firent sentir d'une façon incommode le poids de leur autorité au reste des Citoyens; ceux-ci n'eurent que de foibles ressources contre les injustices ou les violences de ceux qui étoient destinés à les protéger. Ainsi la magistrature forma dans quelques Etats une classe à part qui, profitant du droit de juger, s'arrogea bientôt celui de dominer & d'opprimer: au lieu de faire aimer son pouvoir par son affabilité, sa modération, sa justice, au lieu de s'attacher les différents ordres de l'Etat par un zele sincere pour le bien général, au lieu de se faire considérer par son mérite & ses lumieres, le Magistrat, enivré de sa puissance précaire, ne voulut que se rendre redoutable à ses concitoyens.

GONFLÉE de ses prérogatives, que la Magistrature voulut toujours étendre, on la vit quelquefois s'efforcer de former sans l'aveu des nations une sorte d'Aristocratie qui fit ombrage

aux Souverains ; sous prétexte de défendre les loix & les droits des peuples , les magistrats prétendirent représenter les nations ; mais ces prétentions , qu'une conduite équitable , integre & mesurée auroit , peut-être , fait adopter , déplut à la Noblesse jalouse , qui , comme on a vu , regrette toujours pour elle-même un droit dont son imprudence l'a fait décheoir : d'ailleurs les vues ambitieuses des magistrats ne furent point appuyées par les différentes classes , perpétuellement divisées. Le Despotisme combattit donc & subjuga sans peine un corps sans force réelle , & qui , par son arrogance , son peu de lumieres , son indifférence pour le bien de l'Etat , avoit anéanti l'attachement & la considération du public , sans lesquels aucun corps ne peut long-temps se soutenir.

POUR acquérir de la consistance , qui n'est l'effet que de la considération publique , l'équité , les lumieres , le mérite & la vertu , sont nécessaires aux corps , comme aux individus. Un corps dont les membres sont corrompus & divisés , ne peut jouir que d'une puissance précaire. Tout corps qui se fait des intérêts séparés de ceux de sa nation ou des autres corps de l'Etat , ne peut long-temps résister à la force , aux artifices , aux pieges du Despotisme , qui cherche sans relâche à diviser & démolir tout ce qui peut mettre obstacle à ses fantaisies.

LE Despotisme fut & sera toujours l'ennemi des formes & des Loix , qui souvent le gênent ou le retardent dans sa marche insensée. Le Despote hait & méprise le magistrat qui , défenseur des loix de son pays , lui rappelle toujours l'importune idée de l'Equité. Ne soyons donc pas étonnés en voyant que l'étiquette des

cours monarchiques & despotiques amis une très-grande différence entre la noblesse militaire & la magistrature même la plus élevée : l'homme de guerre présente au chef de la société un esclave par état, dévoué à toutes ses volontés; tandis que l'homme de loix lui présente un défenseur des droits du peuple, un ministre de l'équité, avec lesquels un mauvais Gouvernement est continuellement en guerre.

LES Despotes, affamés d'une autorité sans bornes, éprouvent une antipathie naturelle pour la vérité, pour les formes, les regles, les loix & leurs interprètes; l'intégrité des magistrats déplaît à des cours injustes; leur résistance la plus noble est une révolte aux yeux d'un Prince entouré de courtisans toujours vils & soumis. Les remontrances les plus humbles fatiguent des Souverains que la vérité ne peut qu'effaroucher; les plaintes les plus légitimes allarment des ministres & des favoris, communément les vrais auteurs des calamités nationales, & qui ont le plus grand intérêt qu'aucun cri ne réveille le Monarque endormi par leurs soins. En un mot le Prince & sa cour ne voient dans des magistrats fideles à leurs devoirs que des censeurs incommodes, qu'il faut réduire au silence, ou rendre complices des désordres qu'ils voudroient arrêter.

LES loix sont inutiles quand il existe dans l'Etat une autorité plus forte que la leur. Sous un Gouvernement injuste la justice n'est qu'un fantôme, fait pour effrayer les foibles, & qui n'en impose aucunement aux puissants. La Magistrature est un vain titre, qui ne donne ni fixité, ni pouvoir, ni considération réelle. Les Tribunaux, destinés à se prêter aux volontés

momentanées du Prince ou de ses favoris, ne peuvent suivre aucuns principes constants, & doivent faire plier les loix sous les caprices des Grands. Le Magistrat n'est plus alors qu'un vil esclave, à tout moment forcé de renoncer à la fortune ou de perdre sa liberté, sa vie même, s'il refuse de sacrifier son honneur & sa conscience aux fantaisies variables du maître ou de ses agents. Sous de tels chefs le Juge doit s'armer d'un cœur d'airain; il doit trouver coupable & détruire les victimes les plus innocentes, dès que le Despotisme lui ordonne de frapper. Le Despotisme n'a jamais tort; il s'arroe le pouvoir de créer le juste & l'injuste; lui déplaire est un crime; lui obéir est l'unique devoir & l'unique vertu.

EN un mot le Magistrat, dégradé par la servitude, ne devient qu'un automate qui reçoit les impulsions que le crédit, la sollicitation, la puissance lui donnent: il se méprise lui même, & ne s'attire que la haine & le mépris des autres, & cherche en vain dans le faste, l'opulence, la dissipation, à s'étourdir sur les remords qui se renouvellent en lui. Les ministres de la justice deviennent les plus injustes, les plus cruels, les plus méprisables des hommes, sous la Tyrannie, dont l'injustice est la base, & la cruauté le soutien.

POUR un homme de cœur, est-il une position plus affreuse que celle d'un Magistrat honnête, qui, forcé de prêter ses secours à la Tyrannie & à ses agents, se trouve continuellement obligé d'inquiéter les familles, & de vivre dans un commerce perpétuel avec des espions, des sycophantes, des délateurs, en un mot avec des hommes infames, les seuls qui soient

disposés à se prêter aux vues d'une administration violente & soupçonneuse ? Un gouvernement est bien lâche & bien petit quand il se sert de pareils instruments ! un Magistrat est bien grand, lorsque sous le Despotisme il conserve son intégrité & l'amour des citoyens !

LA Magistrature ne peut être honorable & considérée que lorsque, fidele à ses devoirs, elle remplit noblement ses augustes fonctions ; elle ne peut être justement respectée & chérie que sous un gouvernement équitable, qui lui laisse la liberté de se conformer à la raison, aux loix, à sa conscience, à son honneur. En simplifiant la Jurisprudence, en la rendant plus claire, en élaguant prudemment cette multitude de loix & de coutumes obscures, injustes, contradictoires, sous lesquelles tant de peuples sont accablés, les magistrats n'auront plus tant de peine à se procurer les lumières nécessaires à leur état. Des loix plus précises & plus claires n'auroient pas besoin d'être sans cesse commentées, expliquées, interprétées : les décisions des Juges seroient plus stables & moins arbitraires : la raison & l'équité naturelle anéantiroient l'Hydre de la chicane qui dévore les nations, qui ruine les familles, qui si fréquemment fait succomber le bon droit : enfin une réforme sage soulageroit les peuples du fardeau insupportable de tant de juges, de tribunaux, de suppôts de la justice, dont ils sont écrasés. Un bon Gouvernement ne devoit-il pas préférer le bonheur de commander à des sujets paisibles, honnêtes & justes, au méprisable avantage de profiter de leurs procès & de leurs querelles ? Un gouvernement équitable devoit-il tolérer des nuées de fauterelles affamées qui dévorent impu-



nément les moissons du citoyen ? La cruelle administration de la justice , & les iniquités sans nombre auxquels on est exposé dès qu'on poursuit ses droits, sont un des plus grands fléaux dont les nations soient par-tout accablées.

EN attendant une réforme salutaire qui, comme on a fait voir, ne peut être opérée que par un Gouvernement instruit de ses vrais intérêts, tout Magistrat qui voudra mériter sa propre estime & les respects du public, s'attachera fortement à la justice, défendra courageusement ses droits, sacrifiera généreusement sa fortune, son crédit, une faveur incertaine, à la satisfaction permanente qui suit toujours une conduite irréprochable : il quittera son état, lorsqu'il n'y trouvera plus la possibilité d'être juste : il portera dans la retraite un contentement intérieur que l'homme honnête doit préférer à tout : il n'y sera même privé ni des applaudissements ni de la gloire qui, même au milieu de la plus grande corruption des mœurs, sous les Gouvernements les plus pervers, dans les nations les plus frivoles, accompagnent la vertu.

C'EST dans l'estime de ses concitoyens, & non dans la faveur d'une cour souvent injuste & tyrannique, que le Magistrat doit faire consister sa gloire. La persécution rendit toujours le grand homme plus intéressant & plus cher aux honnêtes gens ; à l'admiration, que le courage est fait pour exciter, se joint alors l'attendrissement de la compassion. Tels sont les sentiments que tu fis naître dans tous les cœurs honnêtes & sensibles, illustre Malesherbes (69),

(69) Premier Président de la Cour des Aydes de Paris, qui fut dépouillé de sa charge & exilé par le chancelier de Maupeou en 1771. Ce grand magistrat fut surnommé *le dernier des français*.



lorsque le pouvoir odieux d'un ministre cruel te priva de ta dignité, de ta fortune, de ton état, & te força d'enfouir dans la solitude tes sublimes talents dont tu t'étois si noblement servi pour faire entendre jusqu'au Thrône les cris de la liberté expirante de ta Patrie !

L'EUROPE entière n'a-t-elle pas pris part à tes peines, généreux. La Chalotais, lorsque, sans respect pour ton âge, tes barbares ennemis machinoient ta ruine, & déjà te préparoient des échaffauds (70) !

LA tendresse publique n'a-t-elle pas accompagné ta prison & tes disgraces, jeune Du Paty ! toi qui fis voir la fermeté d'un Sénateur consommé, dans l'âge même des plaisirs & de la frivolité (71) !

IL est donc des consolations, des récompenses, des honneurs, & même des applaudissements publics pour les Magistrats généreux ; ils sont chéris & vénérés au sein même des nations flétries par le Despotisme. Les esclaves les plus lâches ou les plus frivoles ne peuvent s'empêcher d'admirer leurs défenseurs, & de donner au moins quelques larmes passagères aux malheurs qu'ils s'attirent en prenant en main la cause de la Patrie. Non, toutes les violences de la Tyrannie ne pourront jamais ravir à la grandeur d'ame les hommages des cœurs sensibles & vertueux. Tous ceux qui auront le courage d'être utiles aux hommes, en feront de leur vivant même fidelement récompensés.

(70) M. Caradeuc de La Chalotais, Procureur général du Parlement de Bretagne.

(71) M. Mercier Du Paty, Avocat général du Parlement de Bordeaux, qui a l'âge de 25 ans, quoiqu'attaqué d'une maladie dangereuse, fut emprisonné cruellement par le chancelier de Maupeou en 1771, & ensuite envoyé en exil.

DES Magistrats vraiment nobles & grands, des Magistrats sincèrement échauffés de l'amour du bien public, & détachés des petiteſſes de l'amour-propre, de l'intérêt particulier, de l'esprit de corps, de leurs vains privileges, s'attireroient l'affection de tous leurs concitoyens réunis d'intérêts avec les défenseurs de leurs loix. Une Magistrature animée de cet esprit patriotique, secondée par les vœux de tous les bons Citoyens, deviendrait une barrière puissante contre le Despotisme & la Tyrannie.

LA justice & la vertu sont aussi nécessaires aux différents corps d'un Etat qu'à chacun des individus. Le vice, l'arrogance, l'orgueil, l'imprudence, mettent la division entre les classes diverses de la société, détruisent l'harmonie sociale, & rendent chaque ordre trop foible pour résister à l'oppression. Une sottise vanité, un attachement puérile à de vaines prérogatives, des prétentions souvent déraisonnables, des chimères, suffisent pour mettre la division entre des citoyens qui devroient se soutenir mutuellement: il en résulte que tous tombent successivement dans les pièges du Despotisme, qui finit par être lui-même la victime de sa propre vanité.

DEPUIS le monarque jusqu'au dernier des citoyens, il n'est personne qui n'ait le plus grand intérêt au maintien de l'équité; chacun doit être juste, & faire le bien dans sa sphere; chacun doit être chéri, considéré quand il remplit exactement les devoirs de son état. Par le sien le magistrat est le ministre de l'équité, l'organe de la loi & non son interprète, le défenseur du foible, le refuge du pauvre, le consolateur de la veuve & de l'orphelin, le protecteur de l'innocent, la terreur du coupable, quelque grand,

quelque opulent qu'il puisse être. Tous les citoyens ont besoin de la justice, sans doute; tous ont droit d'y prétendre: mais la loi doit sur-tout sa force au malheureux, à l'indigent, au citoyen dénué de secours; le cœur du Magistrat doit toujours par préférence s'ouvrir à l'infortuné; c'est lui qui a le plus grand besoin de justice: & pourtant c'est à lui qu'elle est pour l'ordinaire impitoyablement refusée!

ENFIN des Magistrats attentifs, que leurs fonctions mettent tous les jours à portée de reconnoître les inconvénients des loix souvent injustes, & des usages nuisibles introduits par la barbarie ou par la tyrannie, devraient en représenter les mauvais effets au Législateur. Ces Juges, animés par l'humanité, devraient sur-tout faire abroger ces tortures vraiment sauvages, par lesquelles on multiplie, sans avantage pour la société, les tourments des malheureuses victimes de la justice: ils devraient encore faire mitiger des loix de sang, qui rendent la peine de mort trop fréquente en la décernant contre des délits qui ne méritent nullement un châtimement si terrible, par lequel les nations sont privées de beaucoup d'hommes dont elles pourroient éprouver les services. En un mot, le Magistrat même, en punissant le crime, ne doit pas montrer de colere, ni se dépouiller des sentimens d'humanité.

Au milieu de l'obscurité, de la déraison, des contradictions perpétuelles, & même de la perversité que l'on voit regner dans la jurisprudence qui sert de règle à bien des nations, il est très difficile que la saine morale, toujours conforme à la nature, trouve des préceptes qu'elle puisse donner avec succès à la plupart de

ces hommes dont la profession est de guider, de défendre, d'éclairer les citoyens dans leurs démêlés juridiques, & de les conduire dans l'affreux dédale des formes qui trop souvent servent à rendre l'accès du Temple de Thémis inaccessible aux citoyens. Cette morale parleroit envain à des mercenaires toujours prêts à prendre en vain la cause du riche injuste, de l'oppresser puissant, du Plaideur de mauvaise foi, contre le pauvre, l'innocent & le foible. Quelle conscience, ou quel front doivent avoir ces guides trompeurs, ces appuis de l'injustice, qui par d'affreuses connivences avec leurs perfides confreres, par des menées criminelles, des trahisons, des détours, des chicanes & des formes insidieuses, se glorifient quelquefois des victoires infames qu'ils ont remportées sur le bon droit? Est-il un attentat plus détestable & plus digne d'être châtié, que celui de ces impudens qui font métier de tromper sciemment les juges & de leur faire dicter des arrêts favorables à l'iniquité? Au défaut des loix, l'opprobre ne devrait-il pas s'imprimer sur le front de ces voleurs autorisés, qui par mille moyens ingénieux trouvent le secret de ruiner en procédures les familles les plus opulentes, & d'absorber en fraix les prétentions des créanciers? Est-il un citoyen sûr de sa propriété, dès qu'il tombe entre les mains de ces vautours rongeurs, dont rien ne peut assouvir la rapacité? Enfin quelle protection l'homme honnête peut-il attendre des Loix, qui ne sont trop communément que des pièges tendus à l'innocence, à la simplicité, à la bonne foi?

DANS bien des nation, se défendre dans la cause la plus juste, c'est s'exposer à la ruine.

Les formes en tout pays semblent donner des avantages inestimables aux plaideurs de mauvaise foi (72). La multiplicité des loix, souvent contradictoires, rend la jurisprudence incertaine, impénétrable, arbitraire pour ceux-mêmes qui s'en occupent uniquement; elle fait que les Juges les plus integres sont surpris à tout moment par des Praticiens rusés, qui se font une gloire de triompher dans les causes les plus désespérées. En général les gens de loi sont, chez presque tous les peuples, l'un des plus grands fléaux dont ils soient tourmentés. Les ministres de la justice sont très souvent ceux qui lui montrent le mépris le plus outrageant.

CE seroit cependant être injuste que d'envelopper dans la même condamnation tous ceux qui professent la jurisprudence. Il se trouve dans leur nombre des hommes honnêtes, nobles, vertueux, qui gémissent hautement de l'iniquité des Loix, de l'absurdité des formes, du brigandage de leurs indignes confreres. L'innocence délaissée rencontre souvent en eux des champions généreux qui osent la défendre contre la puissance altière. L'indigent opprimé fut souvent garanti des entreprises de la force par des protecteurs courageux & désintéressés. Des Plaideurs acharnés ont plus d'une fois calmé leurs animosités par les conseils pacifiques de Jurisconsultes bienfaisants, qui les ont préservés de la ruine. En un mot, si parmi les suppôts de la justice on trouve communément des êtres méprisables par le trafic honteux qu'ils font de leurs talents,

(72) Un avocat célèbre disoit, que lorsqu'une cause est évidemment juste, le plus sage est de s'accommoder; mais que lorsqu'elle est douteuse, il faut plaider. On remarque en général que les habiles gens de loi sont ceux qui plaident le moins.

d'autres nous montrent des exemples éclatants de vertu, de justice & de générosité. Bien plus, un ordre d'hommes que la Grandeur orgueilleuse se croit en droit de mépriser, a donné dans les plus grands dangers des marques d'un Patriotisme, d'une noblesse, d'un courage, d'un véritable honneur, inconnus aux fiers esclaves dont les cours sont remplies, & que leurs lâches cœurs seroient incapables d'imiter (73). Ces lions indomptés à la guerre, deviennent très souvent des moutons à la cour.

GARDONS nous donc de confondre des citoyens respectables, tels que ceux dont on vient de parler, avec la troupe méprisable de ceux pour qui l'étude des Loix n'est qu'un moyen d'exercer impunément le brigandage le plus affreux. Au milieu même des périls où des loix confuses & très-souvent injustes mettent les nations, il est utile que des citoyens honnêtes en démêlent le chaos, & nous avertissent des écueils contre lesquels nous pouvons à tout moment échouer. Quoi de plus estimable que des hommes modérés, dont le sang froid puisse appaîsser les passions & l'humeur querelleuse d'une foule d'insensés toujours prêts à s'attaquer ! Est-il une fonction plus noble & plus honorable que celle d'un avocat à qui ses lumières & sa probité attirent la confiance du Public, dont le cabinet devient un sanctuaire respecté, qui se

(73) Les annales de la France conserveront à la postérité les noms illustres des *La Chalotais*, des *Lamoignon de Malsherbes*, Magistrats autant distingués par des talents sublimes que par leur fermeté dans l'infortune, & par le courage qu'ils ont opposé aux fureurs du Despotisme. Ces mêmes annales n'oublieront pas de transmettre aux races futures le nom respectable du généreux *Target* (avocat au Parlement de Paris), dont la grande ame a résisté constamment aux séductions & aux menaces de la Tyrannie.



rend le conseil, l'arbitre, le juge de ses concitoyens? Par des voies licites & très honnêtes un Jurisconsulte estimé n'acquiert-il pas facilement & sans remords une fortune dont il n'a point à rougir?

TELLE est en général la conduite que la morale semble indiquer à ceux qui se destinent à l'étude des Loix, que tant de causes concourent à rendre si pénible. C'est à des Gouvernements plus sages, plus justes, plus vertueux, qu'il appartient de former une jurisprudence plus claire, plus conforme à la nature & aux besoins des nations. Voilà le seul moyen de faire disparaître une engeance affamée, qui dévore impunément la substance des citoyens, & qui détruit souvent dans les esprits les idées les plus naturelles du juste & de l'injuste. Tacite regarde avec raison la multiplicité des loix comme le signe indubitable d'un mauvais Gouvernement & d'un peuple corrompu (74).

## CHAPITRE VIII.

### *Devoirs des Ministres de la Religion.*

IL n'entre pas dans le plan de cet ouvrage, uniquement destiné à développer les principes de la morale naturelle, d'examiner les fondements des Religions variées que nous voyons établies dans les diverses contrées du monde. Quelles

(74) *In pessima autem republica plurimæ Leges.*



Quelles que soient les idées que les différents peuples se forment de la Divinité, ou du moteur invisible de la nature, ce fut toujours à la bonté de cet Être que les hommes rendirent leurs hommages; ils ont dû supposer qu'il leur vouloit du bien, qu'il écoutoit leurs prières, qu'il avoit la puissance & la volonté de les rendre heureux; d'où ils ont dû conclure que l'homme devoit faire du bien à ses semblables pour se conformer aux vues de cet être bienfaisant. Envisagée sous cette face la Religion ne peut être que la morale naturelle, ou les devoirs de l'homme confirmés par l'autorité connue, ou présumée, du maître de la nature & des hommes, qui ne peut contrarier les loix auxquelles leur conservation & leur bien-être sont visiblement attachés.

SUIVANT les principes de toutes les Religions, les qualités morales & les volontés divines doivent servir de modèles & de règles aux hommes: tous les cultes qui supposent la Divinité méchante, cruelle, injuste, vindicative, ennemie des hommes, en un mot immorale, ne peuvent être regardés que comme des superstitions & des mensonges, inventés par des imposteurs intéressés à troubler le repos du genre humain. Toute morale seroit inconciliable avec un système religieux qui supposeroit un Dieu despote ou sans règle, aux yeux duquel les malheurs des nations & les pleurs des mortels seroient un spectacle amusant. *Jupiter lui-même*, dit Plutarque, *n'a pas le droit d'être injuste*. Un Dieu, dit Cicéron, *cesseroit d'être Dieu, s'il déplaisoit à l'homme*. Ailleurs cet orateur Philosophe représente Dieu comme le protecteur & l'ami de la vie sociale: il est parfaitement

d'accord avec la sagesse éternelle, qui déclare que *la Société des enfans des hommes fait ses délices les plus chères* (75),

CELA posé, toute opinion, toute doctrine, tout culte, qui contrarient la nature de l'homme raisonnable & vivant en Société, doivent être rejetés comme contraires aux intentions de l'auteur de la nature humaine : tout système religieux qui porteroit à violer la justice, la bienfaisance, l'humanité, ou à fouler aux pieds les vertus sociales, doit être détesté comme un blasphème contre la Divinité : enfin toute hypothèse qui produiroit en son nom des dissensions, des haines, des persécutions & des guerres, doit être regardée comme un mensonge abominable.

NOUS avons donc des moyens de juger si une Religion est bonne ou mauvaise, c'est-à-dire conforme ou contraire aux idées que l'on se fait de la Divinité. D'après ces principes, qui paroissent incontestables, la Religion la plus convenable à la morale, à la nature de l'être sociable, à la conservation, à l'harmonie, à la paix des nations, doit être préférée à des opinions opposées, qui devroient être prosrites avec indignation. Ce n'est que la conformité avec les préceptes de la morale naturelle qui peut constituer l'excellence d'une Religion, & fixer sa prééminence sur tant de superstitions dont les hommes sont infectés.

LA morale est donc, relativement au monde où nous vivons, la pierre de touche de la Religion, & l'objet qui intéresse le plus la société politique. Si la Théologie règle les pensées

(75) Voyez CICER. DE LEGIB. III. Voyez Proverb. cap. 8. vers. 31

des hommes sur des objets célestes & surnaturels, la morale se contente de régler leurs actions, & de les diriger vers leur plus grand bien sur la terre. Si la religion promet des récompenses ineffables à la vertu, & menace le crime de châtimens rigoureux dans une autre vie, la morale promet dans la vie présente des récompenses sensibles à tout homme vertueux; elle menace le pervers de châtimens très-marqués; & ses arrêts confirmés par la Société sont souvent fortifiés par l'autorité des Loix. La Société ne peut ni ne doit s'occuper des pensées secrètes de ses membres, sur lesquelles elle n'a point de prise; elle ne peut les juger que sur leurs actions, dont elle éprouve l'influence. Pourvu que le citoyen soit juste, paisible, vertueux, & remplisse fidelement ses devoirs dans sa sphere, ni la Société ni le gouvernement ne peuvent sans folie fouiller dans sa pensée, ou s'arroger le droit de régler ses opinions vraies ou fausses relativement à des choses qui ne sont aucunement du ressort de l'expérience ou de la raison. Il doit être permis à l'homme d'errer à ses propres risques sur des matieres inaccessibles aux sens; mais la Société, ou la loi, peut justement l'empêcher d'errer dans sa conduite, & le punir lorsque ses actions nuisent à ses concitoyens. En un mot, c'est une Tyrannie aussi cruelle qu'insensée, de punir un homme pour n'avoir pu voir des objets invisibles avec les mêmes yeux que les Tyrans qui le tourmentent pour sa façon particuliere de penser. D'un autre côté, un Dieu très-juste, très-puissant, & très-bon, qui permet que les mortels s'égarent dans leurs pensées, ne peut pas approuver qu'on les tourmente pour leurs pensées diverses, qui ne dépendent

point de leurs volontés. D'où il suit que la Religion, d'accord avec la morale & la raison, défend de maltraiter les hommes pour leurs opinions religieuses.

Cependant rien n'a coûté plus de sang & de larmes aux nations, que l'imposture qui persuade que la Société est fortement intéressée à régler les opinions particulières des citoyens sur des dogmes abstraits de la Religion : cette idée, qui ne peut venir d'une Divinité bienfaisante, a produit des persécutions, des supplices multipliés, des révoltes sans nombre, des massacres affreux, des régicides, en un mot les crimes les plus destructeurs. Des Prêtres ambitieux ont voulu régner sur l'univers, subjuguier les Souverains, établir leur empire sur les pensées-mêmes des hommes. Ils furent secondés par des fanatiques zélés & par des imposteurs, qui osèrent prétendre que le Dieu de la paix & des miséricordes vouloit que sa cause fût défendue par le fer & par le feu ; ils poussèrent la démen- ce & l'effronterie jusqu'à soutenir que ce Dieu se plaisoit à voir fumer le sang humain, & demandoit qu'on égorgât tous ceux qui n'auroient pas des idées justes de son essence impénétrable !

DES opinions si cruelles, si contraires aux notions que l'on se forme de la Divinité, ont souvent révolté des Philosophes éclairés, des gens de bonnes mœurs, & en ont fait des ennemis du Dieu qu'on leur peignoit sous des traits si bizarres & si propres à effrayer : frappés des excès qu'ils voyoient commettre en son nom, ils ont quelquefois rejeté toute Religion comme incompatible avec les principes de la morale, & n'ont regardé ses ministres que comme des Tyrans, des Imposteurs, des perturbateurs de

la Société, des brigands ligués pour asservir le genre humain.

MAIS à quelque degré que l'on porte le doute ou l'incrédulité, quelles que soient les opinions des hommes sur la Divinité, sur la Religion & ses ministres, ces opinions ne changent rien à celles qu'ils doivent se faire de la Morale. Celle-ci a la raison & l'expérience pour base; elle se fonde sur le témoignage de nos sens; soit que cette morale ait reçu la sanction de la Divinité, soit qu'elle ne soit point revêtue de cette autorité surnaturelle, elle oblige également tous les êtres sociables ou vivants avec des hommes. Celui qui n'auroit point la Foi, qui ne croiroit point une Religion révélée, ou une Morale expressément confirmée par la volonté divine, ne pourroit pas pour cela s'empêcher d'admettre une Morale humaine, dont la réalité est constatée par des expériences incontestables, confirmée par les suffrages constants de tous les siècles & de tous les êtres raisonnables: celui qui nieroit même l'existence d'un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur des crimes, ne pourroit pas refuser de croire l'existence des hommes, & seroit forcé de s'apercevoir à tout moment que ces hommes cherissent ce qui leur est utile, ou considèrent la vertu, tandis qu'ils méprisent le vice & punissent le crime. Si, comme on a dit ailleurs, (76) les vues d'un homme ne s'étendoient pas au-delà des bornes de sa vie présente, il seroit au moins obligé de reconnoître que, pour vivre heureux & tranquille en ce monde, il ne peut se dispenser d'obéir aux loix que la nature

(76) Voyez la préface ou discours préliminaire.

impose à des êtres nécessaires à leur félicité mutuelle. En se conformant à ces loix évidentes, tout homme aura droit à l'affection, à l'estime, aux bienfaits de la Société, quelles que soient d'ailleurs ses notions vraies ou fausses sur la Religion. Bien plus, des hommes très-pieux ont cru, que tous ceux qui suivoient la sagesse ou la raison pouvoient être regardés comme très religieux, *même quand ils seroient Athées* (77).

Ces principes nous mettront à portée de juger la doctrine & la conduite des Ministres de la Religion. Nous les reconnoîtrons pour les organes de la Divinité, les interprètes de l'Auteur de la nature, lorsqu'ils nous parleront le langage de la nature, qui ne peut jamais être contraire au bien de la Société (78). Nous regarderons comme des organes de quelque génie mal-faisant, comme des menteurs, ceux dont les préceptes nous inviteroient au mal, ou tendroient visiblement à rendre les hommes malheureux ou méchants. Enfin nous applaudirons la conduite & les mœurs de ceux qui seront vertueux, sociables, utiles à la Société; & nous gémirons sur les égarements de ceux qui par leurs actions se rendront haïssables & méprisables aux yeux des êtres sensés.

Le Sacerdoce forma chez tous les peuples du monde un ordre très-distingué : ses fonctions sublimes lui firent partager avec les Dieux la vénération des mortels. Les Prêtres furent, comme on verra bientôt (79), les pre-

(77) C'est le sentiment de Saint Justin martyr. Voyez son APOLOGIE.

(78) *Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.*

JUVENAL. SATYR. 14. VERS. 321.

(79) Voyez le chap. IX. de 2 présente Sectio.



miers savants, les premiers fondateurs des nations; une longue prescription leur donna, & leur conserve en tout pays, le droit d'élever la jeunesse, d'enseigner la morale aux hommes, de diriger leurs consciences & leurs mœurs en cette vie de façon à les y rendre heureux; enfin étendant leurs idées au-delà même du trépas, les ministres de la Religion se proposent de guider l'homme à une félicité plus grande que celle dont il jouit sur la terre.

BORNÉS dans nos recherches à ne nous occuper que des mobiles humains & naturels qui doivent porter l'homme à faire le bien en ce monde, nous ne nous élancerons pas par la pensée dans un monde qui ne peut être connu que par la foi: ainsi nous examinerons seulement les devoirs qu'impose aux ministres des autels le rang qu'ils tiennent dans la Société.

ÉGALEMENT respecté par les Souverains & les peuples, le Clergé occupe le premier rang, ou constitue l'ordre le plus considéré dans toutes les nations: en vue des services qu'il rend ou qu'on attend de lui, il est pour l'ordinaire très-amplement doté; ses chefs, ses membres les plus illustres, jouissent de possessions qui les mettent à portée de paroître avec splendeur aux yeux de leurs concitoyens. Tant de marques d'honneur, des distinctions si frappantes, des richesses accumulées, imposent évidemment, sur-tout aux membres les plus favorisés du clergé, le devoir indispensable d'une reconnoissance éternelle, d'un attachement inviolable pour une Patrie qui les comble de bienfaits. Sans se rendre coupables de la plus noire ingratitude, des Evêques, des Prélats dans les nations Eu-



ropéennes, doivent se signaler par leur Patriotisme, par leur zèle à contribuer au bien-être, à la conservation des Sociétés qui ont généreusement contribué à leur félicité particulière. D'où l'on voit que le prêtre doit, encore plus que tout autre, se montrer citoyen, chérir son pays, défendre sa liberté, stipuler ses intérêts, s'occuper de la félicité publique, maintenir les droits de tous, enfin s'opposer avec noblesse aux progrès du Despotisme qui, après avoir dévoré les autres ordres de l'Etat, pourroit englober le clergé à son tour.

NUL ordre dans un Etat n'est plus respectable que le clergé aux yeux des Princes-mêmes; c'est donc aux Ministres de la Religion qu'il appartient de faire connoître aux Rois la vérité, que des courtisans flatteurs ne leur montrent jamais. Au lieu de calmer les remords des Tyrans par des expiations faciles, le Prêtre devroit remplir de terreurs salutaires les âmes lâches & cruelles de ces monstres qui causent tous les malheurs des peuples.

PLACÉS au grand jour, les prêtres devroient, encore plus par leurs exemples que par leurs discours, exhorter les citoyens à l'union, à la concorde, à l'humanité, à l'indulgence, à la tolérance pour les égarements & les défauts des hommes. Un Prêtre intolérant & cruel ne peut pas être l'organe d'un Dieu plein de patience & de bonté. Un prêtre qui fait immoler des hommes, est un prêtre de Moloch & non de Jésus-Christ. Un Prêtre persécuteur, un fanatique qui prêche la discorde, ne sont que des fourbes qui parlent en leur propre nom, & dont la langue est guidée par l'intérêt, par le délire &

la fureur. Un inquisiteur, qui livre un hérétique aux flammes, est évidemment un scélérat que l'intérêt de son corps a changé en une bête féroce.

DISCIPLES d'un Dieu de paix, dont le Royaume n'étoit pas de ce monde, les Prêtres de nos contrées ne peuvent, sans outrager leur divin maître, refuser le tribut à César, ou se dispenser de contribuer aux charges de l'Etat, sous prétexte d'immunités & de *droits divins*: ils peuvent encore bien moins résister aux puissances, soulever les sujets contre les Souverains, exercer un empire sur les Princes, les priver de leurs couronnes, armer des mains parricides pour immoler des Rois. Des Prêtres coupables de pareils attentats, prouveroient à l'univers qu'ils ne croient pas au Dieu qu'ils annoncent aux autres.

IMITATEURS d'un Dieu qui naquit dans l'indigence, successeurs d'Apôtres qui vécurent dans la pauvreté, les prêtres du Christianisme ne possèdent rien en propre. Dépositaires des aumônes que les fideles ont remis en leurs mains, ils ne doivent jamais les fermer quand il s'agit de soulager la misère. Un Prêtre avare & sans pitié pour les pauvres seroit un économe infidèle, un voleur, un assassin. Un Prêtre intéressé, ainsi qu'un Prêtre orgueilleux, ne pourroient sans démence se donner pour des disciples de Jésus.

OCCUPÉS d'études pénibles, ou livrés à la vie contemplative, les prêtres ont des moyens d'amortir en eux-mêmes l'ambition, l'avarice, la vanité, le goût du luxe & de la volupté, dont les autres hommes sont les jouets. La vie du

Prêtre doit être irréprochable ; son état doit le garantir de la contagion du vice ; il est fait pour nous montrer en sa personne le Sage , le Philosophe que l'antiquité promettoit vainement.

ÉCHAUFFÉS , attendris par les exemples touchants de la primitive Eglise , les prêtres Chrétiens sont destinés à faire renaître entre eux les temps fortunés où les fideles n'avoient qu'un cœur & qu'un esprit. Des querelles interminables & continuelles feroient des scènes scandaleuses , très-capables de refroidir la confiance des citoyens ; ceux-ci , dans leurs guides , ne devroient trouver que des Anges de paix , des modeles de charité , des exemples vivants de toutes les vertus sociales.

SI , comme on ne peut en douter , les sciences sont de la plus grande utilité pour les hommes , quels avantages inestimables ne pourroient pas lui procurer tant de cénobites & de moines richement dotés ? Qui oseroit se plaindre de leur oisiveté , & reprocher leur aisance ou leur opulence à des savants qui emploieroient le temps que leur fournit la retraite à faire des découvertes utiles , des expériences intéressantes , des recherches capables de faciliter en tout genre les progrès de l'esprit humain & les travaux de la Société ?

ENFIN les Ministres de la Religion , étant presque en tout pays exclusivement chargés de l'éducation de la jeunesse , quelles obligations les nations ne devroient-elles pas leur avoir s'ils s'acquittoient avec soin de la tâche importante & pénible de façonner le cœur & l'esprit de ceux qui deviendront un jour des citoyens ! Le clergé seroit , sans doute , le corps le plus utile ,

le plus digne de la confiance & de l'attachement des peuples, s'il remplissoit les fonctions auxquelles il semble destiné.

TELS font en peu de mots les devoirs que la vie sociale & la reconnoissance imposent aux ministres de la Religion; en s'y conformant fidelement ils mériteroient vraiment le rang & les richesses dont ils jouissent au sein des Sociétés; ils s'assureroient la vénération de leurs concitoyens; ils feroient des hommes utiles & respectables aux yeux même de ceux qui, écoutant la voix de la raison, refuseroient de souscrire à leurs dogmes. Il est à présumer que la conduite d'un grand nombre de Prêtres & de Pasteurs, souvent si peu conforme à leur doctrine, est une des principales causes du dégoût que tant de personnes éclairées conçoivent pour la Religion: à la vue de l'esprit despotique, de l'ambition, de l'avidité, de l'intolérance, de l'inhumanité dont les Docteurs & les guides des peuples se rendent souvent coupables, bien des gens rejettent cette Religion comme incompatible avec les principes les plus évidents de la saine morale. Tout homme ou tout corps qui s'éloigne du chemin de la vertu, travaille à sa propre destruction.

UN clergé sans lumieres & sans mœurs prêche hautement l'irréligion & l'incrédulité. Un corps trop orgueilleux pour faire cause commune avec les autres citoyens, ne peut avoir d'appui vraiment solide. Des Prêtres ambitieux & turbulents déplaisent également aux Souverains & au reste des sujets. Des guides avides & corrompus perdent la confiance & l'affection des peuples. Des Docteurs dépourvus de science se rendront méprisables aux yeux des personnes é-

clairées. Enfin des Prêtres fauteurs du Despotisme & de la Tyrannie ne peuvent manquer de devenir un jour la proie des Despotes & des Tyrans: comme Ulysse dans l'ancre du Cyclope, ils auront l'unique avantage d'être dévorés les derniers (80).

(80) Les Jésuites, qui pendant plus de deux siècles ont formé une Société redoutable à tout l'univers par sa puissance, son crédit, ses intrigues & ses richesses, ont été constamment les trompettes de l'intolérance, les fauteurs de l'ignorance, les flatteurs du Despotisme. Un Jésuite, confesseur de Louis XIV, rassura sa conscience sur un impôt que ce Prince trouvoit lui-même aussi injuste qu'onéreux, en lui disant qu'il étoit le Maître des biens de tous ses sujets. C'est, sans doute, en punition de cette maxime odieuse, que nous avons vu depuis peu d'années la Société des Jésuites détruite, sans aucune réclamation, dans toute l'Europe, & dépouillée par les Princes de ses richesses immenses.

*Neque enim lex aequior ulla est,  
Quam necis artifices arte perire sud.* OVID.

Cette doctrine Jésuitique fut encore renouvelée en France, à l'occasion de la destruction des Parlements en l'année 1771 par l'Abbé Du Bault Curé d'Epiais, qui vint exprès à Paris du fond de sa province pour prêcher que les François étoient esclaves, & que leur Roi étoit maître des biens, de la personne & de la vie de ses sujets. Voyez *Journal historique de la révolution opérée dans la monarchie françoise*, &c. Tome II. page 47.

En général les chefs du Clergé de France ont montré la joie la plus indécente, quand les actes réitérés du plus affreux Despotisme eurent anéanti tous les tribunaux de leur Pays. Faut-il que les ministres de la Religion soient presque toujours les ennemis de la liberté des Nations, à laquelle ils sont eux-mêmes si fortement intéressés !



## CHAPITRE VIII.

*Devoirs des riches.*

LES richesses donnent, & doivent donner à ceux qui les possèdent, un rang distingué parmi leurs concitoyens. L'homme riche est, pour ainsi dire, plus citoyen qu'un autre; son opulence le met à portée de prêter à ses semblables des secours dont l'indigence est incapable; il tient à la Société par un plus grand nombre de liens, qui l'obligent de s'intéresser beaucoup plus à son sort que le pauvre qui, n'ayant rien ou peu de chose à perdre, doit s'intéresser moins vivement aux révolutions qu'il voit arriver dans son pays. Celui qui n'a rien que ses bras, n'a point à proprement parler de Patrie, il est bien par-tout où il trouve les moyens de subsister; au lieu que l'homme opulent peut être utile à bien des gens, est en état d'assister sa Patrie, au destin de laquelle il se trouve intimement uni par ses possessions, dont la conservation dépend de celle de la Société. Tandis qu'au siège de Corinthe les habitans s'empressoient à repousser l'ennemi par toutes sortes de moyens, Diogene, pour se moquer de leurs embarras, s'amusoit follement à remuer son tonneau.

NE soyons donc pas étonnés de voir que presque en tout pays les loix, les usages, les institutions, souvent injustes & cruelles pour les pauvres, ont été plus favorables aux riches, & montrent une partialité marquée pour les favoris de la fortune. Les grands, les puissants, les opulents, dûrent communément être préférés à



des indigents , qui parurent moins utiles à la Société. Cependant ces usages & ces loix furent évidemment injustes, quand elles permirent aux heureux de la terre d'opprimer & d'écraser les foibles & les malheureux. L'équité, dont la fonction est de remédier à l'inégalité des hommes , dut apprendre aux riches qu'ils devoient respecter la misère du pauvre, & cela pour leur propre intérêt. En effet, sans le travail & les secours continuels du pauvre, le riche ne seroit-il pas lui-même dans la misère ; & ces secours venant à lui manquer, ne le rendroient-ils pas plus malheureux que le pauvre lui-même ?

AINSI la justice, d'accord avec l'humanité, avec la commisération & avec toutes les vertus sociales, apprend à l'homme riche à voir dans l'indigent l'un de ses associés, nécessaire à son propre bonheur, dont il doit mériter les secours en lui facilitant, en échange de ses peines, les moyens de subsister, de se conserver, de se rendre heureux à sa manière. C'est ainsi que la vie sociale met les hommes dans une dépendance mutuelle. Voilà comme les grands ont besoin des petits, sans lesquels ils seroient eux-mêmes petits. L'opulent, pour jouir de l'aisance, des plaisirs, des commodités de la vie, a besoin des bras & de l'industrie de l'indigent, que sa misère rend laborieux, actif, industrieux. En un mot, la moindre réflexion nous prouve, que dans la Société les membres sont unis les uns aux autres par des nœuds indissolubles que nul d'entre eux ne peut briser sans se faire tort à lui-même ; elle nous fait sentir que nul citoyen n'a le droit de mépriser les autres, d'abuser de leur foiblesse ou de leur indigence, de les traiter avec hauteur ou dureté ; elle nous montre que le riche est con-



tinuellement intéressé à faire du bien, sous peine d'être haï ou méprisé pour n'avoir pas rempli sa tâche dans la vie sociale. Le citoyen que la société fait jouir d'une grande somme de bonheur, doit plus à cette Société que les malheureux qu'elle néglige.

LES riches peuvent être comparés aux sources, aux ruisseaux, aux rivières destinées à répandre leurs eaux pour féconder les terres arides, afin de leur faire produire des plantes & des fruits. Le riche avare ressemble à ces fleuves dont les eaux pour quelque temps se perdent sous la terre. Le riche prodigue agit comme les rivières débordées, qui se répandent dans les campagnes sans y produire la fécondité. Enfin, pour suivre notre comparaison, les richesses mal acquises & follement prodiguées ressemblent à ces torrents, qui détruisent les endroits par où ils passent, & qui finissent le plus souvent par laisser à sec le lit qu'ils ont formé avec tant de violence.

LES réflexions qui viennent d'être présentées peuvent donc servir à fixer notre jugement sur ce que la plupart des moralistes ont dit des richesses. Le plus grand nombre des Sages les a blâmées comme des obstacles à la vertu, comme des moyens de corruption, comme la source intarissable de mille besoins imaginaires qui nous plongent dans le luxe, la volupté, la mollesse; qui nous endurcissent le cœur & nous rendent injustes; enfin qui nous détournent de la recherche des vérités nécessaires au vrai bonheur de l'être intelligent. Tel est en général le jugement que les anciens philosophes ont porté sur l'opulence, qu'ils ont montrée comme le plus

dangereux écueil de la vertu. Écoutons un moment Sénèque, qui du sein des richesses ose en faire la satire.

„ DEPUIS, dit-il (81), que les richesses ont été mises en honneur parmi les hommes, & sont devenues, en quelque façon, la mesure de la considération publique, le goût des choses vraiment honnêtes & louables s'est entièrement perdu. Nous sommes tous devenus des marchands, tellement corrompus par l'argent que nous ne demandons plus de quelle utilité une chose peut être, mais de quel agrément; l'amour des richesses nous rend tour-à-tour honnêtes gens ou frippons, selon que notre intérêt ou les circonstances l'exigent..... Enfin, ajoute-t-il, les mœurs sont si dépravées que nous maudissons la pauvreté, & que nous la regardons comme une chose déshonorante, comme une véritable infamie; en un mot, elle est l'objet du mépris des riches & de la haine des pauvres”.

PLATON décide formellement, *qu'il est impossible d'être à la fois bien riche & honnête homme, & que, comme il n'existe pas de bonheur sans vertu, les riches ne peuvent pas être réellement heureux* (82). Les moralistes nous font encore une peinture des inquiétudes compagnes assidues de l'opulence, & qui empoisonnent sa possession que tout le monde envie; on nous la montre comme l'instrument de toutes les passions. Mais, comme dit Bacon, *les richesses sont le gros bagage de la vertu; le bagage est nécessaire à une armée,*

(81) Voyez SENEQUE EPIST. 115.

(82) Platon, des loix, liv. v. pag. 742. E. & 743. A. B. tom. 2. Edit. Henr. Stephani ann. 1578.

*née, mais il en retarde quelquefois la marche, & fait perdre l'occasion de remporter la victoire.*

POUR réduire ces opinions à leur juste valeur, nous dirons qu'en elles-mêmes les richesses ne font rien; elles ne font que ce que les font valoir ceux qui les possèdent. Un lit doré ne soulage point un malade; une fortune brillante ne rend pas un sot plus sage. „ L'aisance & l'indigence, dit Montagne, dépendent de l'opinion d'un chacun, & non plus la richesse, que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté & de plaisir que leur en prête celui qui les possède”. (83) Entre les mains d'un homme sage, humain, libéral, l'opulence est évidemment la source d'un bien-être & d'un contentement autant de fois renouvelé qu'il trouve d'occasions d'exercer ses dispositions estimables. Nous dirons que l'homme sensible, dont le cœur fait goûter le plaisir de faire des heureux, d'être utile à son pays, de répandre ses bienfaits sur tout le genre humain, ne seroit point embarrassé quand il auroit en son pouvoir toutes les richesses & du Potosé & du Pérou. Nous dirons que ce qui rend souvent la pauvreté & la médiocrité fâcheuses pour l'homme honnête qui s'attendrit sur les maux de ses semblables, c'est l'impossibilité où elles le mettent de satisfaire les desirs de sa grande ame, qui voudroit pouvoir soulager tous les malheureux que le sort lui présente, exciter tous les talents utiles à ses concitoyens, essuyer les larmes de tous ceux que l'infortune accable; avec un cœur bien placé, les trésors de Crésus ne feroient jamais des

(83) Voyez *Essais de Montaigne*, liv. 1. chap. 40. Pag. 198, tom. 2. Edit. de 1745.

obstacles à sa félicité. „ Quand tu auras, dit  
 „ Plutarque, profité des leçons de la philoso-  
 „ phie, tu vivras par-tout sans déplaisir, &  
 „ tu jouiras du bonheur en tout état : la riches-  
 „ se te réjouira, parce que tu auras plus de  
 „ moyens de faire du bien à plusieurs ; la pau-  
 „ vreté, d'autant que tu auras moins de soucis ;  
 „ la Gloire, d'autant que tu te verras honoré ;  
 „ l'obscurité d'autant que tu seras moins envié.  
 (84) „ Avec la vertu, dit-il ailleurs, toute  
 „ façon de vivre est agréable. Tu seras tou-  
 „ jours content de la fortune, quand tu auras  
 „ bien appris en quoi consiste la probité & la  
 „ bonté”.

Nous conviendrons qu'il est rare que les richesses se trouvent dans les mains de personnes de cette trempe ; l'opulence ne se voit guere combinée soit avec de grandes lumieres (85) soit avec de grandes vertus ; le plus souvent la fortune aveugle se plait à combler de ses dons d'indignes favoris, qui ne savent en faire usage ni pour leur propre bonheur, ni pour celui des autres ; enfin il est très-peu de gens qui aient des ames assez fortes pour soutenir le poids d'une grande opulence. (86). *L'or, disoit Chilon, est la pierre de touche de l'homme.*

N'EN soyons point surpris : les richesses dont la plupart des hommes jouissent sont, ou le fruit de leurs propres travaux, de leurs in-

(84) Voyez Plutarque, *du vice & de la vertu.*

(85) *Rarus fermè sensus communis in illâ fortunâ.*

JUVEN. SATYR. VIII. VERS. 72.

(86) *Infirmi est animi pati non posse divitias.* Senec. Epist. V. Plutarque observe très-sagement que „ comme tous les tempéras-  
 „ ments ne sont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les  
 „ esprits ne sont pas plus capables de supporter une grande for-  
 „ tune, sans tomber dans l'ivresse & sans perdre la raison”.

Voyez PLUT. VIE DE LUCULLUS.

trigues, de leurs bassesses; ou bien elles sont transmises par leurs ancêtres: dans ces deux cas il est assez difficile qu'elles tombent en des mains vraiment capables d'en faire un usage conforme à la raison (87). Ceux qui travaillent à leur fortune n'ont ni le temps ni la volonté de se former le cœur ou l'esprit; uniquement occupés du soin de leurs affaires, ils n'ont aucune idée des avantages qui résulteroient pour eux de la culture de leurs facultés intellectuelles. D'un autre côté les hommes, quand ils sont fortement animés du desir des richesses, se rendent pour l'ordinaire peu délicats sur les moyens d'en obtenir. *Le gain, dit Juvénal, a toujours bonne odeur, quel qu'en soit le principe.* (88) Il faut, pour parvenir à la fortune, une conduite si basse, si rampante, si oblique, que les honnêtes gens ont de la peine à se prêter à mille démarches qui ne coûtent rien à ceux qui veulent s'enrichir à tout prix. Enfin, rien de plus difficile que d'acquérir de grands biens sans faire quelques outrages à la probité. D'où l'on voit que l'occupation pénible de faire sa fortune par soi-même, est assez incompatible avec une observation scrupuleuse des règles de

(87) *Dives aut iniquus est, aut iniqui hæres.* S. HIERON. L'homme riche est injuste, ou l'héritier d'un homme injuste.

Beaucoup de méchants, dit le poëte Théognis, deviennent riches, & beaucoup de gens de bien demeurent pauvres; mais nous ne voudrions pas changer notre vertu pour leurs richesses; car la vertu reste toujours, tandis que les richesses changent de maîtres à tout moment. Voyez POETÆ GRÆCI MINORES.

Quelqu'un disoit à Sylla, qui se vantoit de sa vertu, *Eh! comment serois-tu vertueux, toi qui, n'ayant rien hérité de ton père, te trouves pourtant avoir de si grands biens?* Voyez PLUTARQUE DANS LA VIE DE SYLLA. Un proverbe vulgaire dit qu'*heteux sont les enfans dont les peres sont damnés.*

(88) *Lucri bonus est odor ex re qualibet.*

JUVEN. SATYR. 14. VERS. 204.

la morale. La fortune ne paroît aveugle dans la distribution de ses faveurs, que parce que les hommes qui en seroient les plus dignes ne veulent pas les acheter au prix qu'elle y met communément. *Il est*, disoit Thalès, *aussi facile au sage de s'enrichir, qu'il est difficile de lui en faire naître l'envie.*

„ IL n'y a, dit Homere, que les ames honnêtes qui puissent être guéries”. La morale, qui ne peut jamais s'écarter des regles immuables de l'équité, n'a point de préceptes pour des hommes avides, sans honneur, sans probité, qui ne trouvent rien de plus important que de faire leur fortune; ses leçons paroîtroient ridicules & déplacées si elles osoient s'adresser à des courtisans sans ame, à des exacteurs impitoyables, à des publicains qui s'engraissent du sang des peuples & qui s'abreuvent des larmes des malheureux. L'Equité naturelle ne seroit point écoutée de tous ceux qui se persuadent que la volonté des Princes rend juste la rapine & le vol, ni de ces hommes endurcis qui ne trouvent leur intérêt que dans l'infortune des autres.

LA Morale ne donneroit pareillement que des conseils inutiles, ou trop vagues, à ceux des commerçants dont les profits les plus licites, ou permis par l'usage & les loix, ne sont pas toujours approuvés par une justice sévère: le Marchand est trop souvent Juge & partie dans sa propre cause, pour n'être pas fréquemment tenté de faire pencher la balance du côté de son intérêt particulier; cet intérêt se trouve communément prêt à lui suggérer des sophismes qu'il n'a ni le temps ni la volonté de bien se démêler. Enfin il faut bien de la force & de



la vertu pour qu'un homme dans le commerce ne succombe pas souvent à la tentation de mettre à profit soit les besoins, soit l'ignorance & la simplicité de ses concitoyens. En général la morale, au risque de n'être point écoutée, dira toujours aux hommes d'être justes, de résister à la cupidité, de respecter la bonne foi, de craindre d'avoir un jour à rougir d'une fortune acquise aux dépens de la conscience & de la probité, parce que sa possession seroit troublée soit par des remords importuns, soit par l'indignation publique, soit par des avanies.

QUAND l'opulence est le fruit du travail des ancêtres, il est encore assez difficile que celui qui en hérite ait appris l'art d'en bien user. Comment des peres dépourvus eux-mêmes de principes, de sentimens louables & de vertus, en pourroient-ils inspirer à leurs enfans? L'éducation des personnes nées dans l'opulence, ne se propose communément rien moins que de leur former un cœur juste, sensible, bienfaisant. Bien plus, elle réussit difficilement à leur donner le goût de l'étude & de la réflexion. Des Parents ignorants, & peu touchés des charmes de la vertu, laisseront leur fortune à des enfans qui leur ressembleront. Des avarés, des usuriers, des concussionnaires, des monopoleurs, des courtisans, des financiers, seroient-ils capables d'inspirer à leurs descendants des sentimens nobles & généreux, qui seroient incompatibles avec tous les moyens d'aller à la fortune? Bien plus, ces Parents si avides n'ont pas même le talent de leur apprendre à conserver les richesses qu'ils leur laisseront; on remarque assez constamment, que l'opulence la plus énorme se transmet rarement jusqu'à la troisième génération;



la folie des enfans parvient très-promptement à dissiper les trésors accumulés par l'injustice des Peres. Le fils d'un courtisan, d'un homme sans cœur, d'un flatteur, est-il fait pour avoir quelque estime pour la vertu? un Pere fastueux & vain, plongé dans le luxe & la débauche, daignera-t-il s'occuper à façonner l'ame de son fils, & à lui montrer la maniere de faire un usage sensé des biens qu'il doit un jour posséder? Enfin le fils d'un homme qui nage dans l'abondance, sera-t-il de lui-même tenté d'acquérir la modération, la douceur, les vertus, les talents & les connoissances qui peuvent un jour contribuer à son propre bien-être? Les enfans nés au sein de l'opulence ne deviennent pour l'ordinaire que des furieux qui se croient tout permis. *La satiété, dit Theognis, fait naître la férocité* (89).

DES fortunes énormes, des richesses immenses amassées dans peu de mains, annoncent un Gouvernement injuste, qui s'embarrasse fort peu de l'aisance & de la subsistance du plus grand nombre de ses sujets. Cent familles ai-

(89) Plutarque observe, au sujet de Sylla, que la fortune produisit en lui un changement total, & le rendit farouche & cruel; & par ce grand changement, dit ce philosophe, „ il donna „ lieu d'accuser les grands honneurs & les grandes richesses, & „ de leur reprocher qu'elles ne permettent pas aux hommes de „ conserver leurs premières mœurs, mais qu'elle engendrent dans „ leurs cœurs l'emportement, la vanité, l'inhumanité, l'insolence. Voyez PLUT. VIE DE SYLLA. La plupart des riches se font haïr du pauvre, non seulement par l'envie qu'ils excitent en lui, mais encore par le mal qu'ils lui font gratuitement, & par les incommodités qu'ils lui causent. Dans les grandes villes surtout, le peuple est perpétuellement embarrassé, dans ses travaux les plus nécessaires, par les équipages toujours en mouvement des grands & des riches désœuvrés, qui, dans la précipitation avec laquelle ils tâchent de fuir l'ennui, écrasent, renversent impunément & sans remords les malheureux qui se trouvent sur leur chemin.

sées sont plus utiles à l'Etat que le riche engourdi dont les trésors enfouis exciteroient l'activité de toute une Province. Des richesses réparties font le bien de l'Etat; elles augmentent l'industrie & conservent les mœurs, que la grande opulence, ainsi que la profonde misère, corrompent & détruisent. La grande fortune enivre l'homme ou l'engourdit totalement. „ Les  
 „ beaux habits, dit Démophile, gênent le  
 „ corps; les grandes richesses gênent l'esprit”. D'un autre côté, une grande indigence, comme on verra bientôt, sollicite souvent au crime. Il n'est point de pays où l'on trouve des particuliers plus riches & autant de malfaiteurs que dans les nations opulentes. Thalès disoit „ que  
 „ la République la mieux ordonnée est celle  
 „ où personne n'est ni trop riche ni trop pau-  
 „ vre”. L'Etat de médiocrité fut toujours l'asyle de la probité. Un Gouvernement est bien imprudent & bien coupable, quand il inspire à ses sujets une passion effrénée pour les richesses: il anéantit par-là tout sentiment d'honneur ou de vertu!

LE Philosophe Cratès s'écrioit, *ô hommes!* où vous précipitez-vous en prenant des peines pour amasser des richesses, tandis que vous négligez l'éducation de vos enfants à qui vous devez les laisser? Rien ne modifie plus puissamment les hommes que l'éducation: l'exemple, l'instruction, les maximes des Parents, leur donnent les premières impulsions. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans des nations infectées par le luxe, par la dissipation & la débauche, tant de riches dépourvus des qualités nécessaires pour se rendre heureux par leurs richesses, & enco-

re bien moins disposés à s'occuper du bien-être des autres. Le faste, la représentation, le besoin illimité de *vivre suivant son état*, dont la vanité se fait toujours une haute idée, les dépenses énormes qu'exigent des plaisirs recherchés, font que l'homme le plus opulent n'a jamais de superflu : une fortune immense lui suffit à peine pour faire face à tous les besoins que sa vanité, jointe au dégoût des plaisirs ordinaires, fait naître dans sa tête. Il n'est point de trésors capables de satisfaire les caprices & les fantaisies innombrables que le luxe, la dissipation & l'ennui, enfantent à tout moment : à peine les revenus des Rois pourroient-ils suffire pour appaiser la soif inextinguible d'une imagination déréglée.

L'ENNUI, comme on a déjà pu s'en convaincre, est un bourreau qui perpétuellement châtie au nom de la nature ceux qui n'ont point appris à régler leurs desirs, à s'occuper utilement, à mettre l'économie dans leurs amusements. Pourquoi voit-on sans cesse les grands & les riches montrer si rarement un front serein ? C'est qu'au sein même des honneurs, de la fortune & des plaisirs, ils ne jouissent de rien ; tous les amusements sont épuisés pour eux, il faudroit que la nature créât en leur faveur de nouvelles jouissances & de nouveaux organes. La bonne chère, la volupté, les spectacles, les plaisirs les plus variés, n'ont plus rien qui les touche ; (90) rien ne les réveille ; au milieu

(90) *Ipsæ voluptates eorum trepidæ, & variis terroribus inquietæ sunt ; subitque, cum maxime exultantes, sollicita cogitatio nec quam diu ?*

des fêtes les plus brillantes l'ennui les affiege, l'imagination les tourmente & leur persuade toujours que le plaisir doit se trouver à l'endroit où ils ne sont pas. Delà cette agitation, cette inquiétude convulsive que l'on remarque communément dans les Princes, les grands & les riches ; ils semblent passer leur vie à courir pour chercher le plaisir, sans jamais en jouir lorsqu'ils l'ont sous les yeux : „ l'un, dit Lucre-  
 „ ce, quitte son riche palais pour se dérober à  
 „ l'ennui ; mais il y rentre un moment après,  
 „ ne se trouvant pas plus heureux ailleurs : cet  
 „ autre se sauve à toutes brides dans ses terres,  
 „ comme pour éteindre un incendie ; mais à  
 „ peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trou-  
 „ ve l'ennui ;.... il regagne la ville avec la  
 „ même promptitude... Chacun se fuit sans  
 „ cesse”. &c (91).

S'occuper d'une façon utile , & faire du bien à ses semblables, voilà les seuls moyens d'échapper à l'ennui qui tourmente tant de riches pour lesquels il n'existe plus de plaisirs sur la terre. Les plaisirs des sens s'épuisent ; le contentement puérile que peut donner la vanité, disparoît quand il est habituel ; mais les plaisirs du cœur se renouvellent à tout moment, & le contentement inexprimable qui résulte de l'idée du bonheur que l'on répand sur les autres, est une jouissance qui jamais ne s'altère. *Essayez*

(91) Voyez *Lucrece Livre III.* „ Je croyois autrefois, ô Pharias ! (faisoit dire Ménandre à un acteur) que ceux qui n'ont pas besoin de gagner leur vie, jouissoient d'un sommeil tranquille, & jamais ne s'écrioient *que je suis malheureux !* je pensois qu'il n'y avoit que le pauvre qui s'agitoit dans son lit „ Mais je vois maintenant que vous autres, qui passez pour être „ heureux, n'êtes pas mieux que nous”. Voyez *POETÆ MINORES*  
 GRÆC.

*de faire des heureux, pour être heureux vous-mêmes; voilà le meilleur conseil que la morale ait pour les riches.*

ARISTOTE, en parlant des richesses, dit que *les uns n'en usent point, & que les autres en abusent.* Que l'homme riche seroit heureux, s'il savoit profiter des avantages que la fortune lui met entre les mains! Comment l'ennui pourroit-il l'assaillir, lorsqu'avec une ame sensible & tendre il posséderoit un esprit cultivé? Tout se changeroit en plaisirs sous la main du riche bienfaisant. Essuyer les larmes du malheureux, porter inopinément la consolation & la joie dans une famille affligée, réparer les injustices du fort quand il opprime le mérite infortuné, récompenser libéralement les services qu'on a recus, déterrer & mettre au jour les talents flétris par l'indigence, exciter le génie aux découvertes utiles, savoir jouir en secret du bonheur de faire des heureux sans leur montrer la main de leur bienfaiteur, rendre à la gaieté le cœur d'un ami vertueux qui se trouve dans la détresse, par des travaux utiles à la Patrie occuper & faire subsister la pauvreté laborieuse, ranimer le cultivateur découragé, mériter les bénédictions & la tendresse des êtres dont on est environné; voilà des moyens sûrs de se procurer des jouissances durables & variées, de calmer l'envie que cause presque toujours une grande fortune, & même de faire pardonner les voies par lesquelles cette fortune a pu s'acquérir par d'injustes peres. Des descendants vertueux peuvent parvenir à faire oublier la source impure de leur opulence: l'indignation & l'envie se taisent à la vue du bon usage que l'homme de bien fait faire de ses richesses; il se rend heureux lui-

même en méritant les applaudissements de ses concitoyens (92).

(92) L'Antiquité nous fournit, dans Pline le jeune, un exemple bien touchant de ce que peut l'opulence bienfaisante. Cet homme excellent se montre dans ses lettres perpétuellement occupé du sort de ses amis & de tous ceux qui l'entourent : à l'un il remet des dettes considérables ; il se charge de payer celles d'un autre ; il augmente la dot de la fille d'un ami qui n'est plus, afin de lui faire trouver un meilleur parti. Il vend une terre au-dessous de sa valeur pour enrichir à son insu un homme qui lui est cher. Il fait à un autre ami un sort qui le met à portée de vivre dans l'indépendance & le repos jusqu'à la fin de ses jours. Il fonde une Bibliothèque à Côme sa Patrie, ainsi qu'une maison d'asyle pour les Orphelins. Enfin il nous apprend lui-même qu'une sage économie, encore plus que sa richesse, le mettoit en état de satisfaire son humeur bienfaisante. *Voyez les lettres de Pline.*

Nous trouvons des dispositions semblables dans Gillias citoyen d'Agrigente, qui, suivant Valere Maxime, ne parut s'occuper toute sa vie qu'à faire de ses immenses richesses un usage utile à ses concitoyens. Il dotoit de pauvres filles ; il venoit au secours de tous les malheureux ; il exerçoit l'hospitalité indistinctement envers tous les étrangers ; il approvisionnoit sa Patrie dans les temps de disette ; en un mot, le bien de Gillias sembloit être un patrimoine commun à tous les hommes. *Voyez VALERE MAXIME LIVRE IV. CH. 8.*

Que l'on compare la conduite de ces riches avec celle d'une foule de millionnaires stupides, qui n'imaginent que des folies pour dissiper leur fortune, ou qui ne songent qu'aux moyens d'en augmenter la masse. Des Traitans toujours avides, des Monopoleurs engraisés par les calamités nationales, des riches débauchés, des hommes livrés à la vanité du luxe, ne sont guère touchés du bien public, auquel ils ne se croient aucunement intéressés. Quelle idée la postérité prendra-t-elle de notre siècle lorsqu'elle saura, qu'au milieu de Paris, de la capitale d'un Royaume opulent & puissant, où le luxe élève chaque jour des monuments aussi coûteux qu'inutiles, parmi tant de gens qui ne savent que faire de leur argent, il ne se trouve pas des personnes assez généreuses pour contribuer à la reconstruction des Ecoles de Médecine, qui menacent depuis longtemps d'enfvelir sous leurs ruines les maîtres & les disciples de l'Art le plus intéressant ! L'art de guérir n'est-il donc rien pour des infensés sujets à tant d'infirmes ? Des Salles de spectacles, des *Colisées*, sont-ils des monuments plus importants que le séjour de ceux qui veillent à la santé de tous les citoyens ? Quelle honte pour une ville qui fait vivre dans l'abondance & le luxe des légions de farceurs, de chanteuses, de baladins ; & qui ne daigne rien faire pour favoriser les études longues & pénibles des savants les plus utiles à la Société ! Tandis qu'un Opéra corrompateur leve chaque année une contribution de cinq à six cents mille livres sur un public délégué, la Faculté de Médecine ne possède que dix-huit cents livres de rentes ; ses professeurs ne reçoivent presque aucun salai-



C'EST sur-tout dans les campagnes où les riches, éloignés de l'atmosphère empestée des villes & de la contagion du luxe, trouveroient des occasions de faire un usage honorable de leur opulence, & de se montrer citoyens. Mais trop souvent accoutumés à l'air infecté des grandes Sociétés, au tourbillon des plaisirs frivoles, aux vices qui sont devenus des besoins pour eux, les riches regardent les capitales comme leur véritable Patrie; ils se croient en exil dans leurs terres, à moins d'y transporter les désordres, le bruit, les funestes amusements auxquels ils se sont habitués. Sans cela les plaisirs champêtres, les charmes de la nature, leur paroissent insipides; ils ignorent totalement le plaisir de faire du bien.

Ces plaisirs sont pourtant plus solides & plus purs que ceux dont se repaît la vanité. Peut-on leur comparer le futile avantage de se faire remarquer du vulgaire par des habits, des équipages, des livrées, des ameublements recherchés, & par tout le méprisable étalage auquel le luxe attache un si haut prix? Le riche injuste peut-il se flatter de mériter l'estime publique en déployant insolemment aux yeux de ses concitoyens appauvris une magnificence insultante? Dans la crainte d'exciter l'indignation générale ces hommes, gorgés de la substance des peuples, ne feroient-ils pas mieux de dérober à tous les regards une opulence achetée par des iniquités & des crimes? L'amour-propre de ces favoris de Plutus peut-il les aveugler au point de croire qu'une nation, opprimée pour les enrichir,

re; & le Pauvre est dans l'impossibilité de se faire agréger à un corps dont, s'il étoit secouru, il pourroit devenir l'ornement. Q  
Athéniens! vous êtes des enfans.



leur pardonnera l'impudence avec laquelle ils osent étaler les fruits de leurs rapines? Non; les applaudissemens & les hommages des flatteurs, des parasites, dont leur table est entourée, ne les persuaderont jamais de leur mérite; ils ne feront point taire les reproches d'une conscience inquiète : tout leur faste imposant, leurs repas somptueux, ne feront que des envieux de ceux même qu'ils prennent pour leurs amis. Les convives du Traitant enrichi, en l'aidant à consommer ses richesses, ne lui en ont aucune obligation; ils regardent sa dépense comme un devoir, comme une restitution faite à la Société, & qu'ils se chargent de recevoir en son nom. L'homme qui n'a que de la vanité, n'est pas fait pour avoir des amis; il n'a que des adulateurs, de lâches complaisants, prêts à lui tourner le dos aussi-tôt que les richesses, dont ils prennent assidument leur part, se seront écoulées (93).

ON est tout surpris de voir les Grands & les riches abandonnés de tout le monde dès que la fortune les abandonne; mais il y auroit bien plus lieu d'être surpris si leurs prétendus amis en usoient autrement. Le riche fastueux & prodigue ne considère que lui-même dans les dépenses qu'il fait; c'est à sa propre vanité qu'il sacrifie sa fortune; c'est pour être applaudi qu'il répand l'or à pleines mains; c'est pour exercer une sorte d'empire sur des hommes avilis, qu'il les invite à venir prendre part à ses festins;

(93) Des voyageurs nous apprennent, qu'il se trouve des Mahométans qui se font scrupule de manger avec ceux qu'ils soupçonnent d'avoir mal acquis leur fortune. Un Calife de Bagdad s'étoit fait une loi de n'employer à se nourrir & se vêtir, que l'argent provenu du travail de ses mains.

ceux-ci comptent être quittes avec lui lorsqu'ils ont régala sa sottise de la fumée de leur encens. En effet, le même homme qui consent à dépenser dans un repas des sommes suffisantes pour tirer toute une famille de la misère, ne se détermineroit jamais à faire une dépense beaucoup moindre si elle étoit ignorée. Bien plus, cet homme qui veut paroître si généreux & si noble aux yeux des flatteurs dont il est environné, ne voudroit, peut-être, pas leur donner en secret leur repas en argent.

Ce n'est ni la bienveillance, ni le desir d'obliger, qui sont les vrais mobiles du faste, & qui causent le dérangement des prodigues : c'est une vanité concentrée, qui très-souvent leur tient lieu de bonté, d'affection, d'amitié, & d'amour même. Rien de plus commun que de voir un homme riche se ruiner pour une Maîtresse, pour laquelle au fond du cœur il ne sent point d'amour ; il ne veut que la gloire de supplanter ses rivaux, & de remporter à force d'argent la victoire sur eux. Comment d'ailleurs un tel homme pourroit-il se flatter de posséder le cœur d'une femme usée par le plaisir, & toujours prête à préférer l'amant qui mettra le plus haut prix à ses faveurs ?

Les goûts, souvent ruineux, que des riches affectent, sont rarement vrais & sincères ; ils sont pour l'ordinaire uniquement fondés sur une sottise vanité, qui leur persuade qu'ils seront admirés comme des gens d'un goût exquis & rare, comme des *connoisseurs*, & sur-tout comme des hommes très-riches & très-heureux. C'est ainsi qu'un financier, privé de goût réel, rassemble souvent à grands frais une collection immense de curiosités dont il n'a nulle idée, de

livres qu'il ne lira jamais, de tableaux dont il ne fait aucunement juger (94). Cependant il faut convenir que l'ennui a souvent autant de part que la vanité aux dépenses inutiles qui dérangent les plus grandes fortunes; c'est lui qui détermine à payer cherement des objets faits pour dégoûter, ou du moins pour paroître infipides; aussi-tôt qu'on les a possédés; c'est à l'ennui des riches que sont dues les productions si variées, si changeantes & quelquefois si bizarres de la mode, & qui semblent faire pardonner au luxe tout le mal que d'ailleurs il fait aux nations.

MAIS les consolations passageres que le luxe fournit aux ennuis & à la vanité de quelques riches désœuvrés, ne doivent pas le justifier des maux sans nombre qu'il cause aux pauvres, c'est-à-dire, à la partie la plus nombreuse de toute Société. Le luxe n'est avantageux qu'aux artisans du luxe; il ne procure que des maux à la portion vraiment utile & laborieuse des citoyens. Le prix qu'il en coûte à un riche ennuyé pour un chef-d'œuvre de la peinture ou de la sculpture, pour une superbe tapisserie, pour

(94) On peut aisément remarquer que les artistes qui servent au luxe, les brocanteurs, les bijoutiers, les tailleurs, les marchands de mode, les revendeurs de tableaux, &c. sont communément peu délicats sur les profits; accoutumés à traiter avec des dupes, ils deviennent ordinairement frippons. D'un autre côté en fréquentant les grands, ils contractent l'habitude de la fatuité. Voilà les gens que le luxe fait prospérer aux dépens des cultivateurs & des citoyens utiles! Joignez aux gens de cette espèce des filles de joie, des actrices, des proxénètes, des danseurs, des frippons de toutes couleurs, & vous aurez la liste des personnages intéressants que la corruption des mœurs fait briller, qui absorbent plus ou moins promptement les facultés des hommes les plus opulents, & qui s'attirent même souvent des distinctions & des récompenses de la part du Gouvernement. *Mendici, Mimæ, Balathrones, hoc genus omne.* HORAT. LIB. I. SATYR. 2. VERS. 2.

les dorures dont il orne son Palais, pour un habit brodé, pour un bijou stérile, suffiroit quelquefois pour vivifier plusieurs familles de cultivateurs honnêtes, bien plus nécessaires à l'Etat que tant d'Artistes qui ne font que repaître les yeux ou les oreilles. Que l'homme de goût admire les productions sublimes des arts, qu'il rende justice aux talents divers qui amusent ses yeux; mais le vrai sage, toujours sensible aux affections & aux besoins du plus grand nombre, ne pourra jamais les préférer aux arts utiles & nécessaires à la Société, qui feroient subsister des millions de malheureux. Une Province défrichée & rendue fertile pour ses habitants, des marais desséchés pour donner un air plus salubre, des canaux creusés pour faciliter les transports, sont pour un bon citoyen des objets plus intéressants que des Palais ornés des tableaux de *Raphaël*, des statues de *Michel-Ange* accompagnés des jardins de *Le Nautre*.

MAIS les riches, pour l'ordinaire, ne font pas accoutumés à s'occuper du bien qu'ils pourroient faire au peuple qu'ils méprisent; ils aiment mieux lui faire sentir leur puissance d'une façon propre à se faire haïr. Loin de diminuer l'envie des indigents, ils semblent la réveiller sans cesse par une conduite arrogante & tyrannique. On diroit que les hommes à qui la fortune a donné tous les moyens de se faire aimer, ne savent s'en servir que pour se rendre odieux & méprisables. Au lieu de soulager la misère du pauvre, les riches ne semblent répandus sur la terre que pour la multiplier: au lieu de féconder les terres arides & stériles, l'opulence & la puissance ne font que les ravager. Est-on heureux soi-même quand on ne voit autour  
de

de foi que des infortunés? Les richesses peuvent-elles avoir quelque chose de flatteur, quand elles ne font qu'attirer les malédictions & la haine de ceux dont elles pourroient concilier l'amour?

---

## C H A P I T R E IX.

### *Devoirs des Pauvres.*

A V E C quelle indignation un cœur sensible regardera-t-il le luxe, quand il s'appcevra qu'il endureit le cœur des Princes, des Grands & des riches, dès qu'il est parvenu à leur forger des besoins infinis & toujours insatiables, qui les empêchent de soulager les miseres des peuples, en ne leur laissant jamais de superflu! De quel œil une saine Politique pourra-t-elle envisager l'aversion que ce luxe inspire aux riches pour les campagnes que leurs richesses devroient ranimer? Ne gémira-t-elle pas en voyant ces campagnes, qui, loin d'être secourues, sont dépeuplées pour procurer un nombre inutile de valets à l'opulence indolente? Enfin tout homme de bien ne fera-t-il pas sensiblement touché en voyant ces serviteurs, corrompus par l'exemple de leurs maîtres, porter jusques dans les dernières classes de la Société la corruption & les vices dont ils se sont abreuvés dans les villes?

D A N S un Etat corrompu les influences du luxe, funestes aux riches qu'il met en délire, se font sentir d'une façon plus cruelle encore aux pauvres & à tous ceux qui n'ont qu'une fortune bornée: ceux-ci veulent imiter de loin les

manieres, les dépenses, le faste des opulents & des Grands; chacun rougit de son indigence, & veut au moins la masquer par sa parure; le pauvre & l'homme peu aisé, entraînés par le torrent, sont nécessités à suivre le ton fastueux que les riches, les grands, les femmes, presque toujours frivoles & vaines, donnent à la société. Chacun se voit obligé de surpasser ses facultés, sous peine de ne pouvoir pas approcher des êtres fastueux & peu humains qui seroient faits pour soulager & consoler l'indigent: celui-ci se voit donc forcé de sortir de son état, qui ne seroit pas un titre pour être secouru. Ainsi le malheureux, que ses besoins obligent de solliciter les Grands, est contraint, pour n'être point repoussé par des valets insolents, de faire de la dépense lors qu'il doit paroître devant ses protecteurs; il craindroit de les blesser s'il leur laissoit appercevoir son infortune; il se ruine de peur d'être rebuté, & finit très-souvent par ne point obtenir les secours dans l'espérance desquels il a dérangé ses affaires.

VOILÀ comment les riches, incapables de se rendre eux-mêmes heureux, loin de procurer du soulagement ou du bien-être aux autres, leur font contracter leurs maladies! L'Epidémie de la Cour se répand dans les Cités, bientôt elle se répand dans les campagnes, où elle porte le germe de tous les vices, de tous les dérèglements, & même de tous les crimes. C'est ainsi que la vanité se propage; le goût de la parure, si fatale à l'innocence, s'empare de l'esprit du peuple; l'indolence & la paresse remplacent l'amour du travail; les mœurs se perdent dans l'oïveté, qui bientôt remplit la société de brigands, de voleurs, de frippons, d'assassins, de



prostituées, que la terreur des loix ne peut aucunement réprimer. En décourageant le pauvre, en le dégradant par d'indignes préjugés, un mauvais gouvernement le force à se livrer au crime, qu'on ne peut arrêter sans détruire un grand nombre de victimes. Cette sévérité néanmoins ne corrige personne : en avilissant les hommes on les excite à tout ofer ; en les rendant malheureux on ôte à la mort même ce qu'elle a de terrible. Rendez le pauvre heureux, délivrez-le de l'oppression ; bientôt il travaillera, il aimera la vie, il craindra de la perdre, il sera content de son état.

C'EST toujours le Despotisme qui multiplie les fainéants. C'est l'exemple & l'oppression des riches & des puissants qui corrompent l'innocence du pauvre ; celui-ci, dans sa misère, est forcé de se prêter aux vices de ceux dont il a besoin pour subsister. Avec l'argent le débauché vient aisément à bout de séduire une fille, que le desir de se parer rendra facile à ses vœux ; avec l'argent il rendra ses Parents même complices de son déshonneur. Enfin l'argent, triomphant de tout, fait que l'homme du peuple devient à tout moment l'instrument des caprices & des crimes de ceux qui veulent l'employer.

D'AILLEURS le pauvre, accablé de l'idée de sa propre foiblesse, s'accoutume à regarder l'homme opulent comme un être d'une espèce différente de la sienne, & faite pour être exclusivement heureuse ; il l'imité autant qu'il peut ; il devient avide & vain comme lui ; il desiré de s'enrichir afin de jouir des avantages qu'il croit attachés aux richesses, & les voies les plus courtes lui paroissent les meilleures.



(95) Voilà comme le pauvre, dégoûté du travail, devient d'abord vicieux, puis criminel; il ne voit de ressources que dans le vol, pour suppléer au travail qui le feroit honnêtement subsister.

C'EST l'avidité d'un Gouvernement tyrannique, ce sont les extorsions de tant d'hommes qui veulent promptement s'enrichir, ce sont les exemples funestes des riches libertins, qui peuplent les Sociétés d'un si grand nombre de fainéants, de vagabonds, de malfaiteurs, que la sévérité des loix ne peut plus les supprimer. La rigueur des impôts, des servitudes, des corvées, dégoûte le cultivateur d'un labeur pénible par lui-même; il ne travaille plus, dès qu'il s'est apperçu que toutes ses peines ne lui produisent rien, & ne suffisent pas pour le faire subsister; il aime mieux mendier ou voler, que de cultiver une terre ingrate que la tyrannie l'oblige de détester.

RIEN n'annonce d'une façon plus marquée la négligence & la dureté d'un Gouvernement, que la mendicité. Dans un Etat bien constitué tout homme, qui jouit de l'usage de ses membres, devrait être utilement employé; & celui que son sort malheureux ou ses infirmités empêchent de travailler, a des droits (96) sur l'humanité

(95) ..... *Nec plura venena*

*Miscuit, aut ferro grassatur sæpius ullum*

*Humana mentis vitium, quam sæva cupido*

*Immodici censûs.*

JUVENAL. SATYR. XIV. VERS. 175. ET. SEQ.

(96) „ L'honnête pauvreté, dit Mr. Helvetius, n'a d'autre pair, trimoine que les trésors de la vertueuse opulence.” Voyez le livre DE L'ESPRIT, discours II. chap. VI. pag. 81. édit. in-4<sup>to</sup>

de ses semblables, & devoit être soigné par ses concitoyens, sans qu'il lui fût permis de chercher à subsister par une vie vagabonde, trop souvent vicieuse & criminelle. Pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnoîtra que ces hôpitaux somptueux, que la pitié mal entendue fait élever au sein des villes, ne font souvent, à grands frais, que redoubler les malheurs du pauvre, & les soulagent très-peu. Une humanité plus raisonnée fourniroit aux malades des secours plus efficaces & plus grands dans leurs propres domiciles, & feroit épargner les dépenses énormes d'une administration ruineuse.

UNE compassion imprudente sert encore à multiplier au sein des nations une classe de malheureux connus sous le nom de *Pauvres honteux*; rien de plus abusif que la bienfaisance exercée sur des indigents de cette trempe qui, pour l'ordinaire, ne font que des fainéants orgueilleux. Le Pauvre ne doit point être honteux de sa misère, faite pour attendrir les cœurs sensibles, ou plutôt pour s'attirer les secours fixés par la Société. L'homme tombé dans l'indigence doit renoncer à sa vanité primitive, pour se conformer à son humble état; le malheureux cesse d'intéresser, dès qu'il est orgueilleux. Enfin, au lieu de se livrer aux chimères d'un orgueil paresseux, tout homme déchu doit chercher dans un travail honnête des ressources, contre ses infortunes, de quelque rang qu'il soit tombé.

L'HUMANITÉ, l'équité, l'intérêt général de la Société, se réunissent pour crier aux Souverains de cesser de faire des mendiants, de montrer quelque pitié à ces peuples dont ils troublent cruellement les travaux & la félicité,

& que souvent ils réduisent au désespoir. Loin de la saine Politique ces maximes affreuses, qui persuadent à tant de Princes que les peuples doivent être retenus dans la misère pour être gouvernés avec plus de facilité. L'oppression & la violence ne feront jamais que des esclaves engourdis, ou des méchants déterminés, qui braveront les supplices pour se venger des injustices qu'on leur fait à tout moment éprouver. C'est aux Princes qu'il appartient de consoler efficacement les malheureux, & de les ramener à la Vertu, que la morale leur prêchera vainement, tant que des Gouvernements iniques les forceront au crime.

ACCOUTUMÉ dès l'enfance à des occupations très pénibles, l'homme du peuple n'est point malheureux de travailler; il ne l'est que lorsque son travail excessif ne lui fournit plus les moyens de subsister. La pauvreté est, dit-on, la mère de l'industrie; mais elle est aussi la mère du crime quand cette industrie est découragée, quand elle est gênée, quand elle n'est récompensée que par des impôts accablants. C'est alors que se changeant en fureur, elle devient fatale à la Société.

UNE sage administration doit donc faire en sorte que le pauvre soit occupé; elle doit, pour le bien de la Société, l'encourager au travail nécessaire à la conservation de ses mœurs, à sa propre subsistance, à sa félicité. Il n'est point en politique de vue plus fautive que de favoriser l'oïveté du peuple. La vraie source de la corruption des Romains partoît évidemment de la paresse qu'entretenoient dans le peuple les distributions fréquentes de grains, & les spectacles continuels que lui donnoient des ambitieux

qui cherchoient à captiver sa faveur ou à l'endormir dans ses fers. Sous les tyrans qui ravagerent cet Etat autrefois si puissant, le peuple dépravé s'embarrassoit fort peu des cruautés que ces monstres exerçoient sur les citoyens les plus illustres ; il ne demandoit que *du pain & des spectacles* (97). A ce prix Néron lui-même fut un Prince adoré de son vivant, regretté après sa mort.

UNE Politique éclairée devrait faire en sorte que le plus grand nombre des citoyens possédât quelque chose en propre ; la propriété, attachant l'homme à sa terre, fait qu'il aime son pays, qu'il s'estime lui-même, qu'il craint de perdre les avantages dont il jouit. Il n'est point de patrie pour le malheureux qui n'a rien. Mais dans presque tous les pays les riches & les Grands ont tout envahi ; ils se sont emparés de la terre pour ne la cultiver que foiblement ou point du tout : des Parcs démesurés, des jardins sans bornes, des forêts immenses, occupent des terrains qui suffiroient pour employer tous les bras des fainéants que l'on rencontre dans les cités & les campagnes. Si les ri-

(97) *Panem & circenses*. Juvenal. Satyr. 10. vers. 81. Plutarque dit que Xerxès, voulant punir les Babyloniens d'une révolte, les obligea de quitter les armes, de danser, de chanter, de se livrer à la débauche. — „ Numa partagea des terres aux „ pauvres, citoyens, afin que, tirés de la misère, ils ne fussent plus „ dans la nécessité de mal faire, & pour que, livrés à la vie „ champêtre, ils s'adouçissent & se cultivassent eux-mêmes en „ cultivant leurs champs.” Voyez PLUTARQUE DANS LA VIE DE NUMA. Les troubles d'Athènes, les folies qui anéantirent cette république frivole & corrompue, doivent être attribués aux extravagances & à la perversité des citoyens oisifs & pauvres nommés *Thètes*, dont l'esprit étoit gâté par la fainéantise, les flatteries des Orateurs, & des Spectacles continuels. Les Athéniens en général avoient de l'esprit, de la finesse & du goût, mais très-peu de vertu ; ils avoient soin de la punir toutes les fois qu'elle bleissoit leurs yeux malades & jaloux. Voyez XENOPHON, *Oeconom.*

ches renonçoient, en faveur des indigents, aux possessions superflues qu'ils ont entre les mains, & dont ils ne savent tirer aucun profit réel, leurs propres revenus seroient considérablement augmentés, la terre seroit mieux cultivée, les récoltes seroient plus abondantes, & les pauvres, si souvent incommodes à la nation, deviendroient d'utiles citoyens, aussi heureux que leur Etat le comporte. Gélon menoit souvent lui-même les Syracusains aux champs, afin de les exciter à l'agriculture.

Ne nous y trompons pas, l'indigence n'exclut point le bonheur ; (98) elle est capable d'en jouir plus sûrement, par un travail modéré, que l'opulence perpétuellement engourdie ou sans cesse agitée par les besoins continuels de sa folle vanité. La pauvreté occupée a des mœurs ; la pauvreté craint de déplaire ; la pauvreté a des entrailles ; l'indigent est sensible aux maux de ses semblables, auquel il est lui-même exposé : s'il est privé d'une foule de jouissances, il est, à l'ennui près, au même point que le riche, dont le cœur épuisé ne jouit de rien & ne connoît plus de plaisirs assez piquants. Les desirs du pauvre sont bornés, comme ses besoins ; content de subsister, il n'étend guère ses vues sur l'avenir ; possédant peu, il est exempt des alarmes qui troublent à chaque instant le repos de l'opulence & de la grandeur qu'il croit si dignes d'envie : ne tenant rien de la fortune, il craint peu ses revers. „ C'est, dit Epicure, „ une chose estimable que la pauvreté, pourvu „ qu'elle soit tranquille & contente de son sort :

(98) .... *Neque divitibus contingunt gaudia solis :  
Nec vixit malè, qui natus moriensque fefellit.*

HORAT. EPÍST. XVII. LIB. I. VERS. 9. 10.

on est riche aussi-tôt que l'on est familiarisé avec la disette : ce n'est pas celui qui a peu qui est pauvre, c'est celui qui ayant beaucoup desire d'avoir encore davantage. — Veux-tu être riche, dit-il encore, ne songe point à augmenter ton bien, diminue seulement ton avidité (99)".

C'EST du sein de la pauvreté que l'on voit communément sortir la science, le génie & les talents. Homère, ce chantre immortel de la Grece, donna l'immortalité à ces Héros fameux dont, sans lui, les noms seroient ensevelis dans un éternel oubli. Virgile, Horace, Erasme, naquirent dans l'obscurité. C'est aux talents divers des hommes dont l'indigence a développé le génie, que les Rois, les Conquérants, les Généraux, sont redevables de leur gloire. C'est aux lumieres des savants, qui souvent ont vécu dans l'indigence & la détresse, que les Sociétés sont redevables des plus grandes découvertes; c'est à des hommes qu'ils ont l'ingratitude de mépriser, que ces Grands si fiers & ces riches si vains doivent chaque jour leurs amusements & leurs plaisirs.

DE quel droit les riches & les Grands dédaigneroient-ils donc le pauvre ? celui-ci devroit trouver en eux des bienfaiteurs & des appuis contre la violence & les rigueurs du sort; au lieu de le flétrir par des mépris cruels, qu'ils le regardent comme un citoyen fait pour les in-

(99) Le chemin le plus court pour s'enrichir, suivant Sénèque, c'est le mépris des richesses. *Brevissima ad divitias, per contemptum divitiarum, via est.* Voyez SENECA. EPIST. 38. Il dit encore ailleurs, *si ad naturam vires, nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam eris dives.* En décourageant le luxe un Roi pourroit tout d'un coup enrichir toute sa cour, & soulager tout son peuple.



téresser par sa misère même, nécessaire à leur bien-être, souvent bien au-dessus d'eux par des talents qu'ils devroient respecter. Qu'ils se souviennent que dans sa cabane l'indigence ou la médiocrité jouissent quelquefois d'une félicité pure, inconnue de ces mortels qui habitent des Palais élevés par le crime (100). Que l'indigent, trop souvent envieux, demeure convaincu que l'innocence occupée est infiniment plus heureuse que la grandeur & l'opulence, qui rarement savent mettre des bornes à leurs desirs.

Que le pauvre se console donc, & se conforme à son humble fortune; il a droit de prétendre aux secours & aux bienfaits de ses concitoyens plus fortunés, dès qu'il travaille utilement pour eux. S'il a besoin des riches & des Grands, qu'il leur montre la soumission, la déférence, les respects & les soins qu'ils ont droit d'en attendre en échange de leur assistance & de leur protection. Qu'il s'efforce de gagner leur bienveillance par des voies honnêtes & légitimes, par la douceur & la patience convenables à son état, & non par des bassesses ou des infamies que le vice tyrannique peut exiger. Lorsqu'il trouve dans les Grands des protecteurs de sa foiblesse, dans les riches des consolateurs de sa misère, qu'il les paie fidelement par sa reconnoissance; mais que jamais une lâche crainte ou une indigne complaisance ne lui fassent sacrifier son honneur & sa conscience. L'honneur du pauvre, ainsi que celui du citoyen le

(100) ..... *Licet sub paupere lecto*

*Reges & regum vita præcurrere amicos.*



plus illustre, consiste à s'attacher fermement à la vertu. La probité, la bonne foi, la droiture, la fidélité à remplir ses devoirs, sont des qualités plus honorables que l'opulence ou la grandeur lorsqu'elles en sont dépourvues. Est-il rien de plus noble & de plus respectable que la vertu qui ne se dément pas au sein même de la misère, & qui refuse d'en sortir par des moyens déshonnêtes, que les riches & les grands, sans aucuns besoins urgents, ne rougissent pas d'employer? La pauvreté noble & courageuse d'un Aristide, ou d'un Curius, ne fut-elle pas plus honorable que l'opulence d'un Crassus ou d'un Trimalcion?

Si la vertu est aimable dans quelque état qu'on la trouve, elle est plus vénérable & plus touchante encore dans l'indigent & le malheureux, que tout semble en dégoûter. La probité se rencontre plus communément dans la médiocrité satisfaite de son sort, que chez la grandeur ambitieuse & toujours inquiète, chez l'opulence toujours avide, chez l'indigence profonde que tout invite au mal.

IL seroit presque impossible d'entrer dans le détail des devoirs que la morale impose à toutes les classes diverses dans lesquelles les nations sont partagées: on se contentera donc de leur représenter que la probité, l'intégrité, la vertu, non seulement sont propres à faire considérer chacun dans sa sphère, mais encore peuvent être utiles à sa fortune. Le Marchand de bonne foi, & qui s'est acquis la réputation de ne jamais tromper, ne manquera pas d'être préféré à ses concurrents; des profits modiques & souvent réitérés, accompagnés d'une conduite économe & réglée, menent plus sûrement à l'opu-

lence que la fraude ; celui que l'on a trompé d'une façon marquée, n'est point tenté de se faire tromper une autre fois. L'artisan raisonnable, attentif, consciencieux, sera plus recherché que celui que sa négligence, sa crapule & ses vices rendent inexact & frippon.

LA Morale est la même pour tous les hommes grands ou petits, nobles ou roturiers, riches ou pauvres ; ses leçons peuvent être entendues par le Monarque & le laboureur ; elles leur seront également utiles & nécessaires ; & leur pratique procure des droits également fondés à l'estime publique. Un Prince, dont les injustices produisent la disette dans ses Etats, est-il un homme plus estimable que le cultivateur qui les vivifie en faisant sortir des moissons de la terre ? (101). Un citoyen laborieux n'est-il pas préférable à tant de grands inutiles à la Patrie qu'ils dévorent ? Un négociant honnête, un artisan industrieux, sont-ils donc plus méprisable, que le Seigneur injuste qui refuse de payer ce qu'il leur doit ? Enfin l'homme de lettres indigent, qui consacre ses veilles à l'instruction ou aux amusements de ses concitoyens, ne mérite-t-il pas d'être plus considéré que l'opulent imbécille qui affecte de mépriser les talents ?

QUE l'homme pauvre, qui vit de son labour & de son industrie, cesse d'être méprisé par ces hommes altiers qui le jugent d'une autre espèce que la leur. Que le citoyen obscur ne

(101) Les anciens ont fait des Dieux de tous les inventeurs de l'agriculture. Les Scythes disoient que la charrue leur étoit tombée du ciel. Chez les modernes le cultivateur est un être abject, exclu de tout privilège, méprisé & souvent maltraité par les riches & les nobles, communément écrasé par les Gouvernemens.

gémisse plus de son sort, qu'il ne se croie plus malheureux, qu'il ne se méprise point lorsqu'il remplit honnêtement sa tâche dans la Société. Content de son état, qu'il ne porte point envie aux courtisans inquiets, aux Grands rongés de desirs & troublés par des allarmes continuelles, aux riches que rien ne peut satisfaire. La médiocrité fait que, placé à l'écart, on jouit du mouvement de ce monde sans en éprouver les embarras.

QUE le cultivateur si respectable, & si peu respecté par les insensés qu'il nourrit, qu'il enrichit, qu'il vêtit, se félicite d'ignorer cette foule de besoins, de frivolités & de peines dont les favoris de la fortune sont journellement tourmentés. Que l'habitant des champs, dans sa paisible chaumière, sente le bonheur d'être exempt des soucis qui voltigent dans les villes sous les lambris dorés. Que sur l'humble grabat, où profondément il repose, il ne rêve pas au duvet sur lequel le crime agité cherche en vain le sommeil. Qu'il s'applaudisse de la santé, de la vigueur que lui procurent des repas frugals & simples, en comparant ses forces avec la foiblesse & les infirmités de ces intempérants, dont les mets les plus piquants ne réveillent plus l'appétit (102). Lorsqu'en rentrant dans sa cabane, après le coucher du soleil, il trouve le souper préparé par sa laborieuse ménagère, accueilli, caressé par des enfans

(102) Virgile a bien décrit le bonheur du cultivateur dans ces vers :

*Interea dulces pendunt circum oscula nati :*

*Castâ pudicitiam servat domus : ubera vaccae*

*Lactea demittunt, &c.*

Voyez VIRGIL. GEORGIC. LIB. III. VERS. 523.

charmés de son retour, ne doit-il pas préférer son sort à celui de tant de riches obligés de fuir leur propre maison, où ils ne trouvent souvent que des femmes de mauvaise humeur & des enfans rebelles? Que le laboureur apprenne donc à se plaire dans son état; qu'il sache que le nourricier de son pays est un homme plus libre, plus heureux, plus digne d'estime, que le Grand avili, que le guerrier féroce, que le courtisan servile, que le traitant affamé, qui désolent la patrie, sans pouvoir se rendre eux-mêmes heureux par tout le mal qu'ils font à leurs concitoyens.

IL existe donc une félicité pour ces êtres que l'opulence & la grandeur regardent comme les rebuts de la nature humaine, & que pourtant ils s'empressent si peu de soulager. Il existe pour les indigents une morale, capable d'être saisie par les esprits les plus simples, encore bien mieux que par les esprits exaltés que l'on ne peut convaincre, ou que par ces cœurs endurcis que rien ne peut amollir. Il est bien plus facile de faire sentir les avantages de l'équité à celui que sa foiblesse expose à l'oppression, qu'à des Princes, des nobles, des riches, qui font consister leur bien-être & leur gloire dans le pouvoir d'opprimer. Il est plus aisé de faire naître les sentiments de la compassion, de l'humanité, dans celui qui souffre souvent lui-même, que dans ces hommes que leur état semble garantir des misères de la vie. Enfin l'on a moins de peine à contenir les passions timides de l'indigent que ses malheurs n'ont pas encore conduit au crime, que les passions indomtables des Tyrans, qui croient n'avoir rien à craindre sur la terre. L'ignorance heureuse, dans laquelle

le pauvre vit, de mille objets divers qui tourmentent l'esprit du riche, l'exempte d'une infinité de besoins & de desirs ; accoutumé aux privations , il s'abstient des choses nuisibles que tant de gens ne peuvent se refuser sans douleur.

AINSI les Moralistes , qui d'ordinaire se proposent uniquement l'instruction des classes les plus florissantes de la société, ne devroient pas dédaigner celle des êtres les moins favorisés par le sort ; en proportionnant les leçons de la Morale à l'état & à la capacité du pauvre, le Sage mériteroit autant de gloire & pourroit recueillir plus de fruits, qu'en annonçant aux puissants de la terre des vérités stériles ou déplaissantes. Mais on regarde communément le peuple comme un vil troupeau, peu fait pour raisonner ou pour s'instruire, & qui doit être trompé, afin de pouvoir être impunément opprimé.

---

## C H A P I T R E X.

*Devoirs des Savants , des Gens de Lettres des Artistes.*

D E tout temps, & dans tous les pays, les talents de l'esprit ont mérité à ceux qui les possédoient l'estime & la considération de leurs concitoyens, & leur ont fait assigner un rang honorable & distingué. Bien plus, dans l'origine des nations les hommes les plus éclairés, les plus expérimentés, les plus instruits, ont acquis tant

de crédit ou d'ascendant sur les peuples, que ceux-ci reçurent avec reconnoissance les loix qu'ils leur dictèrent: ils les regarderent comme des oracles, comme des êtres surnaturels. Les *Prêtres* en Egypte, les *Chaldéens* en Assyrie, les *Mages* en Perse, les *Brachmanes* dans l'Indostan, les *Philosophes* chez les Grecs, furent des personnages que leurs lumières firent respecter également des Souverains & des peuples auxquels ils se rendirent utiles par leurs connoissances, leurs découvertes, leur science, fruits de leurs recherches & de leurs méditations. L'histoire nous les montre comme les inventeurs des mythologies, des religions, des cultes & des législations qui s'établirent chez la plupart des nations de la terre. Les premiers sçavants sont souvent devenus les premiers Souverains. „ Ceux, dit le grand auteur de *L'esprit des loix*, qui avoient inventé des arts, fait la guerre pour le peuple, rassemblé des hommes dispersés, ou qui leur avoient donné des terres, obtenoient le Royaume pour eux, & le transmettoient à leurs descendants. Ils étoient Rois, Prêtres & Juges (103)”.

AINSI la considération publique pour ces hommes divins & rares ne fut point stérile; les Prêtres, jouissant de la confiance des peuples, furent richement dotés par la reconnoissance nationale; ils eurent des immunités & des privilèges qui les mirent à portée de vaquer tranquillement à leurs méditations, à leurs fonctions respectées, aux recherches dont la Société pouvoit tirer quelque fruit. En conséquence,

ces



ces personnages révévés, livrés à la contemplation & à l'expérience, se trouverent à portée de faire des découvertes utiles ou curieuses, & les peuples les prirent pour des êtres d'un ordre supérieur qui commerçoient avec le ciel. Les nations furent redevables à ces premiers savants de la Théologie, de l'Astronomie, de la Géométrie, de la Médecine, de la Physique & d'un grand nombre d'arts capables de contribuer soit aux travaux, soit aux agréments de la vie. Quelque informes que fussent les premières notions de ces spéculateurs, elles parurent sublimes à des sauvages dépourvus d'expérience; & pour les leur faire encore plus respecter, on les enveloppa d'allégories, d'énigmes & de mystères; intelligibles pour les seuls Prêtres, ils servirent à perpétuer leur ascendant sur les peuples.

C'EST ainsi que la science, les talents de l'esprit, l'industrie & la ruse, éleverent les savants au-dessus des autres; c'est ainsi que les Prêtres, qui possédoient exclusivement les connoissances intéressantes pour les nations, furent regardés comme leurs guides; ils passerent pour les interprètes des Dieux, devant lesquels les Princes & les peuples demeurèrent prosternés. D'où l'on voit que l'utilité sociale fut la source primitive de la vénération que les hommes ont marquée dans tous les siècles au sacerdoce, ainsi que des honneurs, des richesses, des privilèges par lesquels ils l'ont amplement récompensé.

TELLE est la véritable origine des sciences & des arts qui, de siècle en siècle, se sont plus ou moins perfectionnés, & que chaque jour peut enrichir de découvertes nouvelles. Des peuples ignorants furent curieux, inquiets, su-



perstitieux ; frappés du spectacle des astres leur foibles yeux n'y découvrirent que des sujets d'étonnement ; des Prêtres observateurs prétendirent avoir le secret d'y lire leurs destinées ; cette curiosité fit naître l'astronomie ; celle-ci ne fut au commencement que *l'astrologie judiciaire*, science trompeuse que les lumieres postérieures ont fait justement mépriser par les personnes sensées. Pour l'homme dépourvu d'expérience tout est miracle ; conséquemment la Médecine, la Physique, la Chymie, la Botanique, &c. dans leur berceau, furent des sciences *magiques*, fondées sur le commerce supposé des Prêtres avec les Dieux. L'Ignorance ayant fait naître le goût du merveilleux, celui-ci fit éclore à son tour la Poésie, qui l'orna de ses charmes, qui contribua plus que toute autre chose à enflammer l'imagination des hommes pour les objets qu'on voulut leur faire admirer & respecter, enfin qui grava profondément dans les esprits les notions, les histoires, les fables dont on voulut les occuper.

LA morale de ces premiers docteurs des peuples fut encore une science ténébreuse ; faute de connoître suffisamment la nature de l'homme & les motifs les plus capables de l'exciter à la vertu & de le détourner du mal, on ne lui présenta que des motifs surnaturels, des idées vagues de ses devoirs ; au lieu de les établir sur ses rapports avec les autres hommes, on les fonda sur ses rapports avec des puissances cachées, par qui l'on supposoit le monde gouverné, & dont on pouvoit s'attirer la bienveillance ou la colere. On imagina de plus pour les peuples des pratiques & des cérémonies, par lesquelles on prétendit que l'on pouvoit rendre

ces puissances favorables, ou désarmer leur fureur.

CE n'est pas dans un monde invisible & inconnu qu'il faut aller puiser les devoirs de l'homme sur la terre qu'il habite, c'est dans les besoins de sa nature, c'est dans son propre cœur que l'on doit les puiser. Ce n'est pas dans la faveur ou la colere des puissances invisibles qu'il faut chercher des motifs pour inviter l'homme au bien ou le détourner du mal, c'est dans l'affection & la haine de ses semblables, qu'il a toujours devant les yeux. Des cérémonies & des rits ne purifient point le cœur de l'homme; ils ne font le plus souvent qu'endormir sa conscience.

MAIS on se crut obligé de conduire des peuples grossiers & sauvages par l'enthousiasme, soit parce qu'on voulut les tromper, soit parce qu'on les regarda comme incapables d'être conduits par la raison. Conséquemment la science des mœurs & la Politique, chez les premiers Savants ou Prêtres, fut étayée par des fables. On a lieu de soupçonner en effet que les Mythologies religieuses, que l'on voit établies dans les contrées diverses de notre globe, ne sont que la science primitive & grossiere de la nature & de l'homme, ornée par la Poésie, consacrée par la religion, enveloppée de mysteres afin de la rendre vénérable aux yeux des peuples, toujours bien plus avides du merveilleux que de principes simples & raisonnés. On voulut en tout temps tromper, étonner, aveugler les hommes, pour les engager à remplir leurs devoirs. Une doctrine simple & raisonnable n'étoit point encore trouvée; d'ailleurs elle n'eût pas été conforme aux vues politiques des premiers instituteurs des

nations ; ceux-ci traitèrent leurs disciples comme des enfans, qu'il faut séduire par des contes, des récits étonnans, des prodiges. La clarté & la simplicité sont les derniers efforts de la science, & ne conviennent aux hommes que dans leur maturité. „ Les hommes, dit Tacite, sont toujours plus portés à croire ce „ qu'ils n'entendent point ; ils trouvent plus de „ charmes dans les choses obscures, que dans „ celles qui sont claires & faciles à comprendre.” Euripide avoit dit avant lui, qu'il y a dans les ténèbres une sorte de majesté. Lucrece disoit aussi, que la stupidité n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux (104).

AINSI les premières connoissances, qui furent données aux nations, sortirent communément des nuages de l'Imposture. Par une fatalité trop ordinaire, les hommes moins ignorans que les autres sont tentés d'en faire des dupes d'abord, & par la suite des esclaves. C'est sur cette politique peu sincère qu'est sans doute fondé l'esprit mystérieux qu'on voit regner dans l'antiquité ; cet esprit, pendant un grand nombre de siècles, infecta les écrits des Philosophes les plus célèbres, qui, par état, sembloient faits pour éclairer le genre humain en lui montrant la vérité si nécessaire à son bonheur.

EN conséquence de ces principes les docteurs des nations firent descendre leurs préceptes du Ciel ; c'est ainsi que *Brama* présenta aux habitans de l'Indostan une doctrine, des loix & des pratiques, qu'il dit avoir reçu du maître

(104) *Omnia solidi magis admirantur, amantque,  
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.*

invisible du monde. C'est ainsi qu'*Osiris*, après avoir reçu du ciel l'art de l'agriculture, devint le Législateur, le Souverain, & même le Dieu tutélaire de l'Égypte; c'est ainsi que *Zoroastre*, au nom d'Oromase, régla le culte, les mœurs & les devoirs des habitants de la Perse. D'après les mêmes idées *Orphée* instruisit les Grecs, & fonda les mystères d'Eleusis; *Numa* donna ses Loix aux habitants de Rome; *Mahomet* aux Arabes, &c. Tous ces législateurs, trouvant dans les peuples grossiers une passion forte pour le merveilleux, un grand respect pour les énigmes & les mystères, en profitèrent habilement pour les soumettre à leur empire. (105). Un langage obscur irrite la curiosité, des notions merveilleuses étonnent les esprits & mettent les cerveaux en travail. Semblable au tonnerre, une Science entourée de nuages fait considérer ceux qui se vantent de la posséder; mais si elle leur est avantageuse, elle est inutile ou nuisible aux progrès de l'esprit humain, qu'elle amuse sans profit, & qu'elle retient dans une longue enfance.

C'EST évidemment de l'Égypte & de la Phénicie que les Grecs reçurent leur culte, leurs premières notions sur la nature & sur la morale, en un mot leur *Philosophie*. Pythagore, comme on l'a dit ailleurs, alla chercher sa science

(105) „ Le vrai champ & sujet de l'imposture, dit Montaigne, „ sont les choses inconnues: d'autant qu'en premier lieu l'étrange- „ té même donne crédit; & puis n'étant point sujettes à nos „ discours ordinaires, elles nous ôtent les moyens de les com- „ battre.” Voyez Liv. 1. ch. 31. César avoit dit avant lui, que par un vice commun de la nature nous avons plus de confiance dans les choses invisibles, cachées, inconnues, & nous en sommes plus troublés. *Communi fit vitio natura, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur.* DE BELLO CIVILI LIB. II. SECT. 4.

mystique dans les écoles des Prêtres Egyptiens & des Savants de Chaldée. Platon, après lui, puisa dans la même source la doctrine ténébreuse & sublime qu'il répandit dans sa Patrie (106). La Grece peu-à-peu se remplit de Philosophes & de penseurs, qui s'attirèrent de la considération par leurs systèmes & leurs découvertes, adoptées ensuite par les Romains : ces conquérants les communiquèrent aux différents peuples soumis à leur Empire : c'est de leurs mains que les modernes ont reçu les connoissances dont ils jouissent, & qu'ils doivent chercher à perfectionner, à simplifier, à rendre plus claires & plus utiles.

AINSI les sciences & les talents de l'esprit furent de tout temps en honneur parmi les peuples. Cet ascendant de la science s'est montré dans toutes les contrées de la terre. Depuis un grand nombre de siècles *Confucius*, par les préceptes moraux qu'on lui attribue, gouverne encore la Chine ; sa mémoire y est toujours chère ; ses maximes y sont respectées comme des oracles par les féroces Tartares-mêmes, qui

(106) Platon paroît même avoir enchéri sur le ton mystérieux des Prêtres Egyptiens ; il semble reprocher à ceux-ci d'avoir fait un tort irréparable aux sciences en inventant l'écriture. Cependant l'écriture est l'unique moyen de répandre & de conserver les connoissances humaines ; les sauvages demeurent dans l'enfance parce que les découvertes, les expériences, les réflexions de leurs ancêtres, faute d'écriture, sont toujours perdues pour eux. Chaque race, dépourvue des secours de cet art, est forcée de recommencer, sur nouveaux frais. Il faut parler clairement pour être utile aux hommes. Le savant mystérieux & caché n'est propre qu'à embrouiller les esprits & retarder leurs progrès ; un tel homme n'est pas un bienfaiteur du genre humain. La vérité donne tout leur lustre aux sciences : celui qui méprise la vérité, & lui préfère une vaine éloquence, n'est qu'un vain charlatan. Un grec, parlant de Pythagore, a dit : *Pythagore l'enchanteur, qui n'aime que la vaine gloire, & qui affecte un langage grave & mystérieux, pour attirer les hommes dans ses filets. Voyez Plutarque vie de Numa.*

plus d'une fois ont subjugué ce vaste Empire ; pour parvenir aux places il faut avoir étudié les livres de ce sage, à qui l'on rend un culte, & que l'on a surnommé *le Roi des Lettrés*. Ces hommages rendus par une nation à la mémoire de cet homme célèbre, prouvent au moins que les Chinois, tout corrompus qu'ils sont, se croient obligés de montrer à l'extérieur de la vénération pour les talents & la vertu, lorsqu'ils en sont totalement dépourvus. Nonobstant leur respect pour les écrits attribués à Confucius, les Chinois sont misérables & sans mœurs parce qu'ils vivent sous un Gouvernement Despotique & barbare, fait pour mettre des obstacles invincibles aux progrès de la vraie science, & pour rendre inutiles les leçons de morale la plus sensée (107).

Si pendant plusieurs siècles la science fut méprisée en Europe, & parut languir dans l'oubli, cet état d'abjection doit être attribué à la confusion & aux troubles produits par les révolutions & les guerres continuelles dont les nations furent agitées. Alors l'esprit humain retom-

(107) Nous observerons en passant que la Morale de ce Sage fameux, telle qu'elle nous a été transmise par quelques Missionnaires Européens, n'est pas faite pour nous donner une haute idée des lumières des Chinois. Les ouvrages attribués à *Confucius* & à son disciple *Mentzius*, ne renferment que des maximes communes & triviales, qui ne peuvent aucunement être comparées à celles des Grecs & des Romains : d'ailleurs ces écrits, si vantés par quelques modernes, sont favorables au Despotisme, c'est-à-dire, au plus injuste des Gouvernements, à la tyrannie Paternelle, qu'ils confondent avec une autorité raisonnable, à la Polygamie & à la tyrannie exercée sur les femmes ; enfin ils n'ont pour objet que de faire des esclaves. D'où l'on voit que ce Sage d'Orient, ou ceux qui ont adopté ses maximes, n'ont point eu les premières notions de la vraie morale & du droit naturel. On frémit quand on pense que la loi permet en Chine aux Pères d'exposer leurs enfans, qui souvent, dans les rues de Peking, sont écrasés sous les voitures ou dévorés par les bêtes.



ba dans l'ignorance primitive ; des guerriers stupides & forcenés ne connurent d'autre mérite que de savoir se battre : les peuples, totalement privés de lumières & de raison, végéterent dans un abrutissement funeste, accompagné de tous les maux qu'entraînent l'erreur & les préjugés. Les hommes engourdis croupirent dans l'infortune, parce qu'ils manquèrent des secours, des consolations, des plaisirs, des commodités que les sciences & les arts peuvent seuls procurer. Des soldats farouches ne connurent aucunement les avantages inestimables que les talents, le génie, l'industrie, pouvoient fournir à la vie sociale. Les nations furent aveugles & sans mœurs, parce qu'il n'y a que la raison, fruit de l'expérience ou de la science, qui puisse rendre les hommes plus humains ou plus sociables.

ENFIN les ténèbres de cette longue nuit commencerent à se dissiper; des Souverains amis des lettres, des sciences & des arts, leur tendirent une main secourable ; l'esprit humain, sorti de sa longue léthargie, reprit son activité; les talents furent considérés, honorés, récompensés; dès-lors ils excitèrent dans les âmes une fermentation vive, une émulation favorable; les mœurs s'adoucirent, la réflexion prit la place de l'impétuosité & de l'étourderie; l'étude devint l'occupation de beaucoup de citoyens enflammés par le desir de la réputation, de la gloire & même de la fortune, à laquelle on vit que les talents pouvoient conduire. Les lettres devinrent au moins un amusement agréable pour un grand nombre de personnes, qui sans elles languiroient dans une oisiveté fatigante.



ARISTOTE disoit, „ que les savants avoient  
 „ sur les ignorants les mêmes avantages que les  
 „ vivants sur les morts. Que la science est un  
 „ ornement dans la prospérité, & un refuge  
 „ dans l'adversité. La science, suivant Diogene,  
 „ sert de frein à la jeunesse, de soulagement  
 „ aux vieillards, de richesse aux pauvres, &  
 „ d'ornement aux riches. Les sciences & les  
 „ lettres, dit Cicéron, (108) sont l'aliment de  
 „ la jeunesse & l'amusement de la vieillesse; el-  
 „ les nous donnent de l'éclat dans la prospérité,  
 „ & sont une ressource, une consolation dans  
 „ l'adversité: elles sont les délices du cabinet,  
 „ sans causer ailleurs aucun embarras: la nuit  
 „ elles nous tiennent compagnie; aux champs  
 „ & dans nos voyages elles nous suivent, &c”.

TEL est le jugement que portoit de l'étude  
 un homme d'Etat, à qui fut confié le gouver-  
 nement du plus puissant Empire du monde: il  
 devoit faire rougir tant de Grands & de no-  
 blés qui affectent de mépriser la science, la re-  
 gardent comme inutile & dangereuse, & sem-  
 blent se glorifier d'une ignorance qui fut tou-  
 jours la source de l'erreur & du vice. La science  
 n'est en droit de déplaire qu'aux imposteurs &  
 aux tyrans (109).

SEROIT-CE donc pour mériter les suffra-  
 ges des hommes de cette trempe, que quelques

(108) Cicéron. *orat. pro Archia Poëta*, cap. 7. §. 16.

(109) Caligula vouloit détruire les ouvrages d'Homere. Un  
 Empereur de la Chine fit brûler tous les livres de ses Etats. Les  
 mauvais Princes se sont toujours déclarés les ennemis de la scien-  
 ce. Valentinien & Licinius la nommoient un poison, une peste  
 dans l'Etat. L'imposteur Mahomet proscrivit prudemment toute  
 science, dans la crainte qu'elle ne vint à détruire ses impostures.  
*Le Grand-Turc*, dit La Boëte, *s'est bien avisé de cela, que les*  
*livres & la doctrine donnent plus que toute autre chose aux hom-*  
*mes le sens de reconnoître & de haïr la Tyrannie.* Voyez DIS-  
 COURS SUR LA SERVITUDE VOLONTAIRE, imprimé à la suite des  
 Essais de Montaigne de L'Edition donnée par Coste.

gens de lettres ont employé leurs talents & leur esprit à déclamer contre l'utilité des sciences ? Mais examinons en peu de mots les raisons sur lesquelles un célèbre détracteur des lettres fonde ses imputations contre elles. „ Les Scien-

„ ces, selon Mr. Rousseau de Geneve, sont  
 „ défectueuses dans leur origine, dans leur ob-  
 „ jet, dans leurs effets. Dans leur origine:  
 „ l'Astronomie est née de la superstition; l'E-  
 „ loquence de l'ambition, de la haine, de la  
 „ flatterie, du mensonge; la Géométrie de  
 „ l'avarice; la Physique d'une vaine curiosité;  
 „ toutes, & la Morale même, de l'orgueil hu-  
 „ main”.

„ D A N S leur objet: point d'Histoire sans  
 „ tyrans, sans guerres, sans conspirateurs;  
 „ point d'Arts sans luxe; point de Sciences sans  
 „ l'oubli des devoirs les plus indispensables.  
 „ Que de dangers, que de fausses routes ren-  
 „ contrent dans la carrière des Sciences ceux  
 „ qui cherchent sincèrement la vérité ! son  
 „ *Criterium* même est incertain”.

„ D A N S leurs effets: les Sciences sont filles  
 „ & meres de l'oisiveté; elles sont inutiles au  
 „ bonheur; elles avancent mille paradoxes, qui  
 „ sapent les fondements de la foi & anéan-  
 „ tissent la vertu. Elles étouffent le sentiment  
 „ de notre liberté originelle, & introduisent  
 „ une fausse politesse qui, en éteignant la con-  
 „ fiance & l'amitié, ouvre la porte à mille vi-  
 „ ces: elles produisent le luxe & la folle envie  
 „ de se distinguer; d'où naissent la déprava-  
 „ tion des mœurs, la corruption du goût &  
 „ la mollesse.” (110)

(110) Voyez le discours de Mr. Rousseau, couronné par l'Académie de Dijon, sur cette question *si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer les mœurs.*

POUR répondre pied-à-pied à des accusations si graves, nous dirons que l'Astronomie est née d'un desir légitime & raisonnable de connoître les mouvements des corps célestes; que les hommes avoient besoin de les connoître pour régler les travaux les plus nécessaires à la vie, tels que l'Agriculture & la Navigation; que l'Astrologie, qui n'est point une science réelle, est née de la superstition. L'Eloquence est née du besoin de mettre en action les passions, les intérêts des hommes, afin de les déterminer à faire ce qui leur est utile, ou pour leur persuader la vérité, si nécessaire à leur bien-être: si des imposteurs en ont fait usage pour tromper, c'est que les choses les plus utiles deviennent très-nuisibles par l'abus qu'on en fait. La Physique est l'effet d'une curiosité louable, qui porte l'homme à chercher dans la nature ce qui peut contribuer à son propre bonheur; connoissance sans laquelle il ne pourroit ni se conserver ni vivre. La Géométrie n'est point le fruit de l'avarice, mais du besoin de distinguer les possessions des hommes, distinction sans laquelle tout tomberoit dans la confusion. La Morale n'est point due à l'orgueil, mais au besoin indispensable de savoir comment doivent se comporter des êtres qui vivent en Société.

L'HISTOIRE nous apprend des faits utiles à notre instruction; elle nous montre des tyrans, des révolutions, des guerres, des conspirations, pour nous en faire sentir l'horreur, & nous engager à chercher les moyens de nous garantir des maux dont le genre humain fut si souvent affligé. Les Arts, il est vrai, fleurissent au sein du luxe, mais ces arts, qui n'ont pas

pour objet l'utilité réelle, ne doivent pas être confondus avec ceux dont la Société ne fauroit se passer. La Science ne produit pas l'oubli de nos devoirs; au contraire, la vraie science est faite pour nous y ramener; elle nous fait remplir un devoir, dès qu'elle nous rend utiles à nos semblables par les vérités ou les expériences qu'elle nous met à portée de leur communiquer. L'on ne peut faire un crime aux Sciences des dangers auxquels s'exposent ceux qui cherchent la vérité; ce crime doit être imputé à la méchanceté de ceux qui rendent la vérité dangereuse à ses apôtres, ou qui s'efforcent d'en priver le genre humain. Les fausses routes que l'on rencontre dans la carrière des Sciences, ne prouvent aucunement que les Sciences soient mauvaises ou fausses; elles prouvent que les hommes sont sujets à s'égarer quelquefois très-long-temps avant de rencontrer la vérité, & à se tromper toutes les fois qu'ils ne partent pas d'après des expériences sûres : ces fausses routes font voir que le Savant doit se défier de lui-même, & que c'est à force de chûtes que l'on apprend à marcher. Le *criterium* de la vérité est certain quand on ne s'occupe que des objets que l'on peut soumettre à l'expérience, & quand on rejette ceux qui n'ont que l'imagination pour base.

LES Sciences vraiment utiles ne sont pas les filles & les mères de l'oisiveté; elles sont filles des vrais besoins de l'homme, & le poussent à chercher ce qui peut contribuer à sa conservation, & rendre son existence heureuse; elles ne sont inutiles au bonheur, que lorsqu'elles s'occupent de spéculations vagues & d'objets inaccessibles à l'expérience. Les paradoxes qui

anéantissent la vertu ne peuvent être que des effets d'un délire, que l'on ne peut pas plus appeller une science que l'ivresse ou le transport du cerveau. Les Sciences n'étouffent pas le sentiment de notre liberté naturelle; au contraire, toute science véritable nous y ramene, elle nous la fait chérir & desirer à la vue des malheurs dont l'esclavage est toujours accompagné. Les Sciences supposent de la réflexion, & la réflexion nous rend polis, parce qu'elle nous rend sociables, en nous apprenant les égards que se doivent des êtres réunis en société. La politesse n'exclut nullement l'amitié sincère & la confiance, que la science des mœurs sur-tout doit établir. Les Sciences n'ouvrent point la porte à mille vices; (III) en occupant l'homme d'une façon utile ou agréable, elles le détournent de mille désordres qui sont les ressources ordinaires de l'ignorance & de la paresse. Les Sciences ne produisent aucunement le luxe; elles le décrient; elles exhortent les hommes à s'en garantir; elles empêchent ceux qui savent s'en occuper, de songer aux vanités dont les igno-

(III) Epicure disoit au contraire, que „ la Philosophie est la  
 „ source de toutes les vertus, qui nous enseignent que la vie est  
 „ sans agrément, si la prudence, l'honnêteté & la justice, ne diri-  
 „ gent tous nos mouvements; mais en suivant toujours la route  
 „ qu'elles nous tracent, nos jours s'écoulent avec cette satisfac-  
 „ tion dont le bonheur est inséparable; car ces vertus sont le  
 „ propre d'une vie pleine de félicité & d'agrément, qui ne peut  
 „ jamais être sans leur excellente pratique.” *Horum autem om-  
 „ nium initium, maximumque bonum prudentia est. Quocirca ex  
 „ philosophiæ bonis prudentia antecellit, ex qua reliquæ virtutes om-  
 „ nes oriuntur: docentes quod jucunde vivere possit nemo, nisi pru-  
 „ denter, & honeste jusseque vivat: nec contra prudenter, & ho-  
 „ neste, jusseque, quin & vivat jucunde. Virtutes enim jucundæ  
 „ vitæ conjunctæ sunt; jucundaque vita separari a virtutibus nequit.*

rants & les déſœuvrés ſont perpétuellement tourmentés. L'envie de ſe diſtinguer n'eſt point une folle envie; c'eſt un ſentiment naturel, très-louable, quand on ſe diſtingue par une conduite honnête, par des mœurs ſages, par des talents avantageux au public : une folle envie de ſe diſtinguer, c'eſt celle qui cherche à ſ'illuſtrer en combattant de mauvaiſe foi les notions les plus évidentes & les plus raisonnables, qui concourent à nous convaincre que l'ignorance eſt un mal, & que la ſcience eſt un bien ſous quelque point de vue qu'on veuille l'enviſager.

TOUTE Science, comme on l'a dit ailleurs, eſt une ſuite d'expériences ou de faits; les expériences mal-faites conſtituent la fauſſe ſcience ou l'erreur, dont les ſuites ſont très-funeſtes à l'homme. Les expériences conſtantes réitérées, réfléchies, conſtituent la vraie ſcience, & nous ſont connoître la vérité, toujours utile & néceſſaire aux êtres de notre eſpece. Prétendre que la ſcience eſt inutile, c'eſt dire que les hommes n'ont beſoin, pour ſe conduire en ce monde, ni d'expérience, ni de raiſon, ni de vérité; ce qui n'eſt pas remettre l'homme dans l'état ſauvage ou dans l'état de nature, mais le placer au-deſſous des bêtes, qui ont du moins une doſe d'expérience, de raiſon, de ſcience & de vérité, ſuffiſantes pour ſe conſerver & pour contenter leurs beſoins. Les beſoins de l'homme, étant plus variés que ceux des autres animaux, demandent plus d'expériences, des connoiſſances plus étendues, une raiſon plus exercée, un plus grand nombre de vérités, ſans leſquelles il ſeroit plus malheureux que les bêtes.



tes. L'homme ignorant & stupide n'a pas même les ressources que ce qu'on appelle *l'instinct* fournit à des Castors.

CE n'est que par une raison plus cultivée, ou par des connoissances plus vastes, que quelques hommes s'élèvent au-dessus de leurs semblables. Quelle différence prodigieuse la science & les talents de l'esprit ne mettent-ils pas entre les êtres de l'espece humaine ! Les peuples les plus éclairés sont les plus florissants. L'Europe se trouve en état de faire la loi aux autres parties du monde par la supériorité des forces que la science lui donne ; parmi les nations qu'elle renferme, les plus puissantes, les plus actives, les plus industrieuses, sont celles qui jouissent de plus de lumieres. Un pays plongé dans l'ignorance est un royaume de ténèbres, dont les habitants sont perpétuellement endormis.

L'HOMME naît en société, & continue d'y vivre, parce que la société lui est agréable & nécessaire ; il n'est aucunement destiné par sa nature à vivre dans les forêts privé des secours de ses semblables : la vie sociale le forme, le modifie, le façonne, parce qu'il y jouit de ses propres expériences & de celles des autres ; ces expériences développent sa raison, ou lui apprennent à distinguer le bien du mal. Déclamer contre la raison humaine & contre la science, c'est assurer que l'homme n'a nullement besoin de distinguer ce qui peut le conserver de ce qui peut le détruire, ce qui peut lui plaire de ce qui peut lui déplaire. L'homme *naturel*, fabriqué par l'éloquent Sophiste à qui l'on répond ici, seroit un malheureux enfant, qui n'auroit aucunes ressources ni pour se procurer le



bien-être, ni pour éviter les maux dont il feroit à tout moment menacé. Est ce donc dans l'ignorance & la stupidité qu'il faut chercher des remèdes à la corruption, toujours enfantée par l'inexpérience & le délire ! (112)

UNE tradition très-peu sensée fait croire à presque tous les peuples, que leurs ancêtres grossiers ont dû jouir dans des temps éloignés d'un bien-être inconnu de leurs descendants. Delà la fable de *l'âge d'or*, que l'on place toujours près du berceau des nations, c'est-à-dire, à des époques où les hommes privés de toutes connoissances & ressources, ignorant même l'agriculture, vivoient comme les bêtes, & se nourrissoient de racines & de glands. Il est bien difficile de croire que ces hommes, si dépourvus des moyens de satisfaire leurs besoins naturels, aient été ou plus sages ou plus heureux que nous. S'ils n'avoient point de luxe, ils manquoient souvent de tout ; s'ils n'avoient point de procès, ils se battoient & s'égorgeoient sans cesse pour la moindre dispute.

*L'ignorance du mieux est, suivant un ancien, la cause de toutes les fautes.* La vie sociale, en éclairant l'homme, lui fournit des secours & lui découvre les motifs qui l'engagent à contenir ses passions ; plus il a de lumières, & plus il connoît ses véritables intérêts, toujours liés à ceux de ses semblables ; il n'est méchant que parce qu'il ignore ou parce qu'il perd de vue la

(112) Dacier (dans sa comparaison de Pyrrhus & de Marius) dit avec raison „on ne hait point impunément les Muses ; Marius fut comme les terres fortes qui, demeurant sans culture, produisent plus de mauvaises herbes que de bonnes.” Voyez la traduction des Vies des hommes illustres de Plutarque, tom. 4. pag. 205, Edit. Amst. 1734.

la façon dont il doit se conduire avec ses associés. Les Princes, les Grands, les riches, ne font tant de mal sur la terre que parce qu'ils ne sont point éclairés. Quelques nations sont malheureuses & sans mœurs, non parce qu'elles sont trop savantes, mais parce que ceux qui devroient les rendre sages ne veulent pas qu'on les éclaire, afin de pouvoir les conduire à la ruine.

MONTAIGNE, conforme en cela aux idées des détracteurs de la science, dit qu'il faut nous abêtir pour nous assagir, & nous éblouir pour nous guider (113). Il nous fait remarquer dans l'ancienne Rome la plus grande ignorance & les plus hautes vertus : mais qu'elles pouvoient être les vertus d'un peuple injuste & barbare, dont les cruelles mains se baignoient continuellement dans le sang ? d'un peuple qui, sous prétexte d'amour pour la Patrie, se permettoit toutes sortes de crimes ! La modération & le désintéressement d'un Curius, la continence d'un Scipion, & quelques vertus particulières, peuvent-elles contre-balancer les horreurs dont une République de brigands affligea l'univers, & les forfaits qui par la suite la détruisirent elle-même ? On nous dira que Rome plus éclairée n'en devint que plus méchante ; mais nous répondrons, que les armes foibles de la Philosophie romaine ne purent jamais combattre avec succès les vices introduits par le luxe, ni faire disparaître la sombre férocité qui toujours caractérisa le peuple romain : cette philosophie, souvent farouche & rebutante, n'étoit guère propre à lui donner des mœurs plus douces,

(113) Voyez *Essais* liv. 2. chap. 12. p. 264.

sur-tout sous l'empire des Tyrans, qui acheverent de tout détruire. (114)

CE n'est pas de l'ignorance, ou de la rupture de l'association humaine, que nous devons attendre la félicité des peuples; c'est au contraire de l'accroissement de leurs lumières, de leur raison plus cultivée, de leur expérience, de leur science, que nous pouvons attendre le perfectionnement de la vie sociale & la réforme de tant d'institutions nuisibles, d'usages insensés, de préjugés puériles & de folles vanités, qui s'opposent au bonheur des hommes. Cette réforme désirable ne peut être que l'ouvrage du temps, qui peu à peu guérit les hommes des folies de leur enfance pour les conduire à la maturité; les efforts redoublés de l'esprit humain sont faits pour combattre les erreurs, & pour dissiper les nuages, qui ont empêché jusqu'ici les Souverains & les peuples de donner une attention sérieuse aux objets les plus intéressants pour eux.

QUELQUES penseurs découragés nous diront peut-être, qu'il est inutile de se flatter d'éclairer tout un peuple; & que la Philosophie ni les principes de la morale ne sont pas à la portée du vulgaire. Nous répondrons, que pour rendre une nation raisonnable il n'est pas besoin que tous les citoyens soient des savants ou de profonds philosophes; il suffit qu'elle soit gouvernée par des gens de bien. *Les peuples, sui-*

(114) Il est évident que la Philosophie enthousiaste & fanatique des Stoïciens étoit celle qui convenoit le mieux à des hommes qui vivoient sous des Tibère, des Néron, des Domitien, &c. Il falloit y apprendre à se passer de tout, & à tout souffrir (*abstine & sustine*). Il falloit, à force d'imagination, se roidir contre les dangers dont on étoit entouré. Il falloit s'isoler, & se concentrer en soi-même. Telle est la philosophie qui convient sous tout mauvais gouvernement.

vant Platon, *seront heureux quand ils seront gouvernés par des sages.* Toutes les sciences sont au-dessus de la capacité du vulgaire; elles lui sont pourtant utiles; & les hommes les plus grossiers sont journellement usage des principes & des regles dont la découverte n'est due qu'aux plus grands efforts du génie. Démocrite fut, dit-on, l'inventeur de la voûte; cependant nous voyons aujourd'hui des voûtes construites suivant les regles par de simples Manœuvres. Il faut du génie pour inventer & découvrir; mais il ne faut que du bon sens pour profiter des découvertes qui ont le plus coûté. Les principes de la sagesse sont difficiles à découvrir; mais tout gouvernement bien intentionné peut aisément les appliquer.

LA science n'est donc pas inutile au peuple-même: les Sages, les gens de Lettres, les Savants, peuvent être considérés comme des citoyens destinés à fournir les esprits, à faciliter les travaux, à combattre les erreurs. Le génie le plus merveilleux peut s'égarer, sans doute; mais c'est aux lumières réunies de tous les êtres pensants qu'il appartient d'apprécier, de rectifier, de perfectionner, les idées que chacun offre au public. Les vérités les plus intéressantes pour la félicité générale sont difficiles à trouver, & ne peuvent être que le fruit tardif des recherches des hommes. Tout écrivain doit être clair, sincère, véridique; c'est au public honnête, impartial, éclairé, qu'il appartient de juger ses idées: des auteurs frivoles confondent communément un vain bruit avec la gloire, & n'obtiennent les suffrages que de ceux qui leur ressemblent. Les hommes qui pensent, les personnes qui ont de la droiture, de la raison,

de la vertu, voilà ceux qu'un auteur véridique reconnoît pour des juges compétens. *La Philosophie*, dit Cicéron, *se contente d'un petit nombre de juges, elle récuse les jugemens de la multitude, qui lui sont toujours suspects, & à qui elle doit déplaire* (115).

C'EST pour les êtres pensans de tous les temps, de toutes les nations, qu'un Philosophe doit écrire : celui qui n'écrit que pour escroquer en passant les suffrages du public, la faveur des Grands, les applaudissemens de ses contemporains, se rend communément l'esclave des opinions régnantes, auxquelles il sacrifie lâchement & sa raison, & ses lumières, & l'intérêt du genre humain. *Il faut de l'audace*, dit Evénus, *pour chercher la sagesse* ; il faut de la noblesse, du courage, de la franchise, pour l'annoncer aux autres. La vérité seule rend durables les productions de l'esprit ; pour plaire à tous les siècles, il faut une ame exempte de préjugés, dont le regne est variable & de peu de durée. Aristote nous dit, que *la plus nécessaire des sciences est de désapprendre le mal*. En un mot, pour éclairer les hommes il faut une ame forte, un cœur droit & pénétré d'amour pour l'humanité ; il faut de la liberté, de la vertu.

*Personne*, dit un ancien, *ne voit ce que tu fais, mais chacun est à portée de voir ce que tu fais*. L'homme de Lettres doit régler son intérieur, avant de vouloir donner des préceptes aux autres. (116) On a très-justement comparé

(115) *Philosophia paucis est contenta iudicibus, multitudinem consulto ipsa fugiens, eique ipsi & suspecta & invisa.*

Voyez TUSCULAN. II. CAP. PRIMO.

(116) Voyez, dans les Caractéristiques de Mylord Shaftsbury, deux traités, le *Soliloque* & l'*Avis à un auteur*, qui n'ont pour objet que de former le cœur de ceux qui veulent écrire. Diogène

le savant, dont les mœurs sont dérégées, à un aveugle, qui tient un flambeau dont il éclaire les autres, sans en être lui-même éclairé: sage & savant devroient être toujours des synonymes. Peut-on, en effet, se flatter d'être vraiment savant, quand on ignore les devoirs qui nous lient aux êtres de notre espèce? *La science*, disoit Thalès, *nuit autant à ceux qui ne savent pas s'en servir, qu'elle est utile aux autres.* Il ne suffit pas de connoître ses devoirs, si l'on ne prouve par ses actions que l'on en est persuadé. Peu de gens sont en état de juger les talents de l'esprit; mais tout le monde est à portée de juger la conduite. Le savant, dans ses écrits, doit se proposer la gloire attachée aux vérités utiles qu'il expose à ses concitoyens; mais ce n'est pas assez de les instruire, il faut encore leur plaire, afin de rendre plus convaincantes les instructions qu'on leur donne.

L'HONNEUR est un ressort essentiel aux gens de Lettres. *Les Muses*, dit Hésiode, *sont filles de Jupiter*; elles ne doivent jamais oublier la noblesse de leur origine (117). Que l'homme de Lettres se respecte donc lui-même dans ses rivaux. Rien de plus avilissant pour les Lettres, que ces querelles déshonorantes, ces haines envenimées, ces basses jalousies, que l'on voit trop souvent régner entre ceux qui les cultivent. La gloire n'a-t-elle donc pas des fa-

comparoit les savants dépourvus de mœurs aux instruments de Musique, qui n'entendent point les airs que l'on y exécute.

(117) Ce poëte dit que Mnésosyne, ou la Déesse de la mémoire, qui règne sur les hauteurs d'Eleuthère, c'est-à-dire, dont l'empire est noble & libre, eut les Muses de son commerce avec Jupiter. Par où il indique, que les sciences & les arts ne peuvent naître que dans les pays libres. Voyez *Théogonie vers. 62. & suivans.*



veurs pour tous ses adorateurs? L'envie n'est-elle pas un aveu formel de foiblesse & d'infériorité? Que les savants soient émules, mais qu'ils ne soient ni envieux ni jaloux : (118) qu'ils songent sur-tout, que c'est se dégrader que de descendre dans l'arène pour amuser, par leurs combats, un vulgaire toujours prêt à déprimer des hommes dont il craint la supériorité.

RIEN ne fait plus de tort aux Lettres & aux Sciences, que l'arrogance & le ton méprisant que prennent quelquefois ceux qui les cultivent. La réflexion doit leur apprendre que le mépris & la hauteur sont insupportables, & suffisent pour anéantir les sentiments de gratitude & de bienveillance que les talents les plus rares devroient exciter.

L'HOMME vraiment éclairé doit être juste; qu'il rende à chacun ce qu'il lui doit; qu'il montre au rang, à la naissance, au pouvoir; les respects & la déférence que la Société leur adjuge; qu'il honore les Grands sans bassesse; qu'il mérite leur estime par une conduite réservée; qu'il ne fasse sentir à personne sa supériorité; qu'il ait de l'indulgence pour l'ignorant & le foible. L'intolérance & l'orgueil ne peuvent que révolter. Chercher à se faire aimer, & craindre de déplaire, est un devoir qui oblige également tous les membres de la Société. Il n'y a point de gloire à blesser, il n'y a point de bassesse à ménager l'amour-propre de ceux qui sont à portée de faire beaucoup de bien aux nations.

(118) „ Le sage, dit Epicure, n'est point jaloux de la sagesse „ d'un autre”. *Non commotum iri si alter altero dicatur fuisse sapientior.* VOYEZ DIOG. LAERT. DE VITIS ET DOGMATIBUS PHILOSOPHORUM LIB. X. SEC. 121.



LES hommes les plus éclairés devroient le mieux connoître leurs véritables intérêts, & par conséquent se distinguer par leur sociabilité, leur humanité envers tout le monde, & leur union entre eux. La discorde, si commune entre les gens de Lettres, n'est propre qu'à rendre méprisables des hommes dont le desir de l'estime, de la réputation, de la gloire, doit être le vrai mobile. Le public, souvent injuste, fait communément un crime, à tout le corps, des fautes ou des écarts de quelques individus; les vices du Philosophe rendent ses leçons suspectes; on est toujours tenté de regarder comme un charlatan, comme un hypocrite, celui qui ne met point en pratique les préceptes qu'il donne aux autres.

LES talents de l'esprit sont des armes dangereuses entre les mains d'un méchant; il s'en sert pour blesser & les autres & lui-même. Epictète vouloit avec raison, que la Philosophie fût réservée aux gens de bien: voyant un débauché qui vouloit s'y livrer, à quoi penses-tu? lui dit-il, songe à rendre ton vase pur avant d'y rien verser. Les plus grands talents se déshonorent & se prostituent, lorsqu'ils sont possédés par des hommes sans mœurs & sans conduite. Aristote disoit, que l'avantage qu'il avoit tiré de la philosophie étoit de faire, sans être commandé, ce que les autres ne font que par la crainte des loix. La conscience du Sage est pour lui un frein plus puissant que la terreur. „ Les gens „ de bien, dit Horace, s'abstiennent du mal „ par l'amour de la vertu” (119), c'est-à-dire,

(119) Oderunt peccare boni virtutis amore. Horat. Epist. 16. Lib. I. vers. 52.

dans la vue d'être contents d'eux-mêmes, de ne pas perdre le droit de s'aimer & d'être aimés des autres.

C'EST par des mœurs plus honnêtes, plus sociables, plus décentes, que doivent se distinguer ceux qui par état se destinent à l'instruction des autres. L'habitude de penser, de rentrer en soi-même, de peser les conséquences des choses, devroit évidemment rendre les hommes plus vertueux à porportion qu'ils ont plus de lumières. Qu'un fat, qu'un étourdi, qui jamais n'a réfléchi, se rende incommode ou ridicule par sa vanité & ses impertinences, il ne faut pas s'en étonner; mais la vanité, les petitesse, ne sont-elles pas déplacées dans un homme qui ne doit s'annoncer que par l'élévation & la noblesse de sa façon de penser, & par la décence de ses mœurs? L'étude doit apprendre à se défier des élans de l'imagination, à résister à ses impulsions fougueuses; elle doit apprendre à raisonner; elle doit faire naître dans les âmes des sentimens plus délicats, plus nobles, plus distingués, que dans les âmes vulgaires. L'homme d'esprit, doué d'un tact plus fin que les autres, doit sentir avec plus de promptitude ses devoirs envers ses semblables, ou ce qu'il faut faire pour mériter leur estime & leur affection. Le vrai savant devroit être le plus sociable des hommes.

NE croyons pas néanmoins que cette sociabilité doive entraîner l'homme de lettres à chaque instant dans le tourbillon du monde, qui ne seroit propre qu'à le dégoûter du travail & de la méditation. Sans être ni pédant ni farouche, l'homme dont le métier est de penser doit avoir de la dignité, de la réserve dans ses mœurs,

& préférer le silence de la retraite aux aflemblées bruyantes & diflipées. Le fpectacle du monde, & fon mouvement varié, ne doit être pour lui qu'un délaflement paffager, & non une occupation fuivie ; il peut le rendre inftructif s'il y puife des idées, des faits, des obfervations propres à fournir de la pâture à fes réflexions. Il eft utile & néceffaire au Philofophe, au Moralifte, à l'homme de Lettres, de voir les hommes de près, de les bien connoître, afin de donner à leurs ouvrages l'urbanité, à leurs peintures la reflemblance, à leurs préceptes les agréments, capables de les faire réuffir. Tout écrivain qui ne connoît pas le monde, n'en peut parler pertinemment, & n'en préfente que des portraits ridicules & chimériques. Mais il ne faut à l'homme de génie que des coups d'œil rapides pour faifir les objets & les peindre avec force : un féjour continuél avec des êtres amollis & légers, feroit perdre à fes tableaux les traits mâles & la teinte vigoureuſe de la vérité. Les ouvrages dont les auteurs ne fe propoſent que de plaire aux grands, aux femmes, à un public frivole, ont rarement l'empreinte de l'immortalité.

En général les favants & les gens de Lettres ont plus à perdre qu'à gagner dans un commerce trop fréquent avec les gens du monde : s'ils y acquièrent du côté des graces, de la diction, du *bon ton*, ils y perdent fouvent du côté de la force, de la profondeur, & fur-tout de la vérité, qui communément paroît trop aſtère & trop grave à des enfans volages, qui ne veulent qu'être amufés, & qui trouvent toute inftruction inutile & ennuyeufe. Pour plaire aux gens du

monde, l'homme de Lettres doit être frivole, badin, superficiel, & ne jamais parler raison.

C'EST encore dans le grand monde que l'homme de Lettres, ambitieux des vains suffrages d'une foule de personnages vains & légers, contracte l'habitude du faste, de la dépense, de l'arrogance, de la fatuité, du libertinage & des travers qui lui conviennent si peu. Il devient avide, envieux, intrigant, flatteur, pusillanime. Après lui avoir communiqué leurs vices & leurs folies, les gens du monde ne manquent pas de les lui reprocher avec aigreur & de le couvrir de ridicule.

VOILA comment des hommes faits pour instruire se rendent souvent méprisables, en voulant plaire & amuser au lieu de se rendre utiles. Voilà comment les leçons de la sagesse deviennent infructueuses, par l'inconduite de ceux qui les débitent aux autres, sans savoir s'y conformer eux-mêmes.

PAR un préjugé très-commun dans le monde; la mauvaise conduite des savants réjaillit sur leur doctrine; celle-ci est rejetée lorsque les mœurs de celui qui l'enseigne ne s'y trouvent pas conformes. Il y a loin, comme on dit, du cœur à l'esprit; un homme peut raisonner très-juste, & se conduire très-mal. „ Les mœurs „ des Philosophes, dit Sénèque, ne sont pas „ conformes à leurs préceptes; ils ne vivent „ pas comme ils enseignent, mais ils enseignent „ comme il faut vivre”. Ainsi ne vivons pas avec l'homme dont le cœur est mauvais; lisons ses ouvrages, quand nous y trouverons des instructions utiles; rejetons & l'homme & ses ouvrages, quand ils seront dangereux. „ Un

„ homme de bonnes mœurs , dit Montaigne,  
 „ peut avoir des opinions fausses; & un mé-  
 „ chant peut prêcher la vérité, voire celui qui  
 „ ne la croit pas. C'est sans doute une bel-  
 „ le harmonie, quand le faire & le dire vont  
 „ semble.” (120).

Le vrai savant, dont la conduite est sage, jouira d'une somme de bonheur plus grande que les autres hommes: toujours assuré de trouver en lui-même, & dans la méditation, des moyens de s'occuper agréablement, il sera peu sensible aux passions, aux fantaisies, aux vanités qui tourmentent les êtres frivoles dont le monde est rempli: satisfait des plaisirs tranquilles du cabinet, & des richesses que l'étude rassemble dans son sein, il peut à volonté se procurer des jouissances inconnues de la grandeur ignorante & superbe ou de l'épaisse opulence. L'ambition, la cupidité, les voluptés, la débauche, ne toucheront point celui qui se suffit, & qui, comme Bias, porte ses richesses en lui-même. *A la vérité, dit Epicure, le sage est sujet aux passions, mais leur impétuosité ne peut rien contre sa vertu* (121).

S'ORNER l'esprit, c'est acquérir par l'étude un ample fond d'idées, que l'on peut à chaque instant contempler à son gré. La retraite, si pénible pour les hommes dissipés, fait les délices de l'homme de Lettres, qui, semblable à l'avare, augmente en secret son trésor à tout moment; le tumulte du monde lui déplaît; le vrai savant n'a qu'à perdre dans le commerce des êtres qu'il y rencontre. Ses livres, ses réflexions

(120) ESSAIS LIV. II. CHAP. 31.

(121) *Perturbationibus obnoxium quidem fore: sed nullo inde ad sapientiam impedimento.* Voyez DIOG. LAERT. DE VIT. ET. DOGM. PHILOSOPH. 117. LIB. X.

xions, la conversation de ses pairs, fuffissent au bonheur de celui qui s'est exercé l'esprit ; il jouit à chaque instant de la contemplation des richesses que chaque jour il dépose dans sa tête ; sans sortir de lui-même il considère le spectacle varié de la nature, le jeu des passions & des actions des hommes, le tableau des vicissitudes de ce monde, les révolutions continuelles auxquelles les choses humaines sont exposées ; il possède des biens que ni l'injustice de la tyrannie, ni les caprices de la fortune, ne peuvent lui enlever. L'étude procure, à l'homme qui pense, une satisfaction douce, que l'on peut comparer à celle de la bonne conscience ; elle le met toujours en état de rentrer avec plaisir en lui-même & de se passer des vains amusements, si nécessaires aux personnes qui ne peuvent converser avec elles-mêmes.

CEPENDANT n'en croyons pas les maximes outrées d'une philosophie sauvage, qui défendrait à l'homme de Lettres de songer à sa fortune. N'écoutons pas les déclamations des Cyniques qui font un devoir au sage de renoncer aux richesses, sous prétexte que ce sont des biens trompeurs & périssables. L'aisance acquise par la science & les talents ne peut être blâmée ; (122) l'homme sensé doit éviter l'indigence qui, le mettant dans une trop grande dépendance, l'exposeroit souvent à se déshonorer par des bassesses. La vraie sagesse ne consiste pas dans un mépris farouche pour ce que les hommes estiment & réverent ; elle consiste à ne s'y point attacher trop fortement, & à conserver une constance qui fasse soutenir avec moins de peine

(122) *Quæstum facturum, sed ex sapientia sola, si inopia laboret.* Voyez DIOG. LAERT. UT. SUPRA SEG. 121.



les rigueurs de la fortune. La singularité, la négligence, la saleté, l'impolitesse, l'indécence, n'annoncent point un Philosophe, mais un fanatique, un insensé, un esprit foible qui est la dupe de sa propre vanité, ou un hypocrite qui veut tromper les autres par une grandeur d'âme simulée.

Si l'utilité sociale est le fondement de la considération due aux talents de l'esprit, le savant doit se proposer de mériter les suffrages de ses concitoyens par des travaux dont il résulte des avantages réels pour la Société. C'est en instruisant ou en amusant, que l'homme de Lettres peut se rendre cher & parvenir à la réputation qu'il desire.

„ RIEN n'est plus doux, dit Cicéron, que „ d'instruire & de former les esprits.” L'homme éclairé, l'homme de génie, exercent dans le monde une autorité qui, fondée sur la vérité, devient irrésistible (123) Suivant Plutarque, le Philosophe Ménédeme comparoit les gens de Lettres qui se livrent à des études inutiles ou frivoles, aux amants de Pénélope, qui, ne pouvant épouser la Maîtresse, se livroient à la débauche avec les suivantes. „ C'est ainsi, disoit-il, que ceux qui „ n'ont pas la force d'atteindre à la Philoso- „ phie, se consomment de travail sur des objets „ futiles & peu dignes de lui être comparés.” Dans les nations corrompues & soumises au Despotisme, l'esprit est obligé de se porter sur des objets frivoles, & le génie ne s'exerce que

(123) Le fameux Swift dit quelque part „ qu'il ne paroit guere dans un siecle que cinq ou six hommes de génie ; mais que „ s'ils réunissoient leurs forces diverses, le monde ne pourroit „ pas leur résister ” Voyez THE ADVENTURER TOM. I. page 234.



sur des bagatelles. *La Gloire*, dit Phedre, *est une folie si nous croyons la trouver dans ce qui n'est point utile.* (224)

LES opinions souvent nuisibles & fausses, ainsi que les mauvaises mœurs établies dans la Société, contribuent quelquefois à pervertir les gens de lettres, & tournent leurs esprits vers des objets inutiles ou dangereux. C'est ainsi que la dépravation publique fait éclore des productions obscènes & lubriques, qui procurent à leurs auteurs une célébrité malheureuse, faite pour les dégrader aux yeux des honnêtes gens. N'est-ce pas se rendre bien coupable que d'employer ses talents à la corruption de la jeunesse, à la propagation du vice? Quels reproches ne devrait pas se faire un écrivain, dont les ouvrages séduisants sont de nature à faire germer des passions funestes jusque dans la postérité la plus reculée? combien odieuse est une immortalité, que l'on prétend acquérir par un empoisonnement perpétué du cœur humain!

LA morale & l'équité ne permettent pas non plus de placer parmi les savants & les gens de Lettres ces Critiques impudents, de mauvaise foi, armés par une basse jalousie, qui semblent déclarer la guerre aux grands talents, qui déchirent les savants distingués, & les immolent à la risée d'un public envieux & malin que le mérite offusque. Des écrivains de cet affreux caractère ne peuvent être regardés que comme des ennemis des sciences, des lettres, des progrès de l'esprit humain. Ce sont de vils complices de

l'ignorance jalouse, de l'imposture inquiète, de la tyrannie allarmée, qui, pour dominer sur la terre, voudroient y faire régner une nuit éternelle. (125) Est-il une occupation plus infame que celle d'amuser le public aux dépens des citoyens qui l'éclairent, qui le servent utilement, qui méritent toute sa reconnoissance ? Pour être vraiment utile la critique doit être juste, instructive, polie, jamais il ne lui est permis de dégénérer en une satire offensante & personnelle.

LES amusements que l'homme de Lettres procure, doivent être intéressants, & contribuer sans cesse à la félicité publique : ceux qui n'ont pour objet que de charmer les ennuis de quelques êtres légers, de flatter les vices du *bon-ton*, d'exciter à la débauche, de favoriser les mauvaises mœurs, d'encenser la tyrannie, ne méritent que l'indignation & le mépris. Pour être en droit de prétendre à une estime fondée, les différentes classes de la République des Lettres devroient, par des routes diverses, tendre invariablement à l'utilité générale : c'est sur les droits de la vérité, & sur les avantages qu'elle fournit aux hommes, que la considération des gens de Lettres peut-être solidement établie.

LA Poésie, qui se propose de plaire par ses images, au lieu de nous peindre des passions efféminées, des amours méprisables, devroit intéresser l'imagination des hommes pour la vérité, en l'ornant de couleurs les plus capables de toucher.

(125)..... *Immensi fruitur caligine mundi.* STATII, THEBAID.  
LIB. 3.

LA Tragédie, pour être utile, doit inspirer de la frayeur pour les crimes des Rois, dont les passions déchaînées produisent si souvent des catastrophes aussi cruelles que terribles: elle devroit faire trembler les Tyrans, & rendre chères aux citoyens la liberté & la vertu, sans lesquelles nulle société ne peut être heureuse & florissante.

LA Satyre, tant de fois employée pour im-  
moler à la malignité publique des citoyens qui ne sont qu'à plaindre, devroit épargner les personnes, & faire rougir le vice des désordres & des travers dont il se rend coupable. La satire générale est utile & louable; la satire personnelle est inhumaine & punissable.

LA Comédie, destinée à faire sentir aux hommes le ridicule de leurs vices, de leurs défauts, de leurs travers, ne devroit jamais se permettre de les faire rire aux dépens de la raison, de la décence & des mœurs, pour lesquelles tout devroit inspirer le respect le plus profond (126).

LES Romans, qui trop communément ne servent qu'à faire germer & nourrir dans de jeunes cœurs des passions dangereuses, devroient au contraire mettre la jeunesse imprudente en garde contre des foiblesses capables d'influer sur le bonheur de la vie.

## L'ÉLOQUENCE

(126) On pourroit appliquer aux auteurs qui abusent de leurs talents la malédiction de Démocrite qui s'écrioit, *malheur à vous qui des grâces pudiques & vierges, n'avez su faire que de viles prostituées*. Combien de piéces de théâtre qui renferment des leçons de corruption que des Gouvernemens permettent qu'on donne publiquement à la jeunesse.

L'ÉLOQUENCE, dont trop souvent on abuse pour tromper & séduire, dans la bouche de l'homme de bien ne doit servir qu'à persuader la vérité, qu'à échauffer les cœurs des hommes de l'enthousiasme du bien public & des vertus sociables, qu'à leur inspirer de l'horreur pour le mal & du mépris pour les objets qui les détournent du chemin de la félicité.

MAIS dans un monde occupé de futilités, la sagesse, la morale, la philosophie, la vertu même, deviennent souvent ridicules aux yeux d'une foule de beaux esprits : accoutumés à confirmer le public dans ses folies habituelles, ils semblent craindre les approches du regne de la raison. On pourroit comparer leur conduite à celle de ces femmes de mauvaise vie, que l'on voit se désoler lorsque les dupes, qu'elles amusoient autrefois, commencent à songer à leurs affaires, & renoncent à leurs folies pour prendre une conduite plus sensée. Les nations sont inondées de productions qui rarement ont pour objet les intérêts de l'homme. Emportés communément par l'imagination, les gens d'esprit dédaignent les études profondes, qui ne peuvent être que les fruits lents de la réflexion. Rien ne s'oppose plus aux progrès du *bon esprit* que le *bel esprit* : la raison est souvent aux prises avec ceux qui pourroient le mieux seconder ses efforts. D'un autre côté la République des Lettres s'avilit quelquefois aux yeux des Gens du monde, par la conduite peu raisonnée de quelques-uns de ses membres, qui semblent prendre à tâche de persuader au public, que la science & les talents sont incompatibles avec la bonté du cœur & le sang froid de la raison.

AINSI que les Etats libres, la République des Lettres est souvent divisée en factions, qui l'affoiblissent, & l'exposent au mépris de ceux dont elle devoit se faire respecter. Que peuvent penser les Grands, les gens du monde, quand ils voient les gens de Lettres maladroitement occupés à se démolir les uns les autres, & à contrarier les efforts de la raison lorsqu'elle tâche de détromper les hommes de leurs folies? Tandis que le Philosophe présentera des principes évidents, un bel esprit déclamera contre la vérité qui lui paroît trop triste, contre la morale qu'il traite de lugubre, contre la sagesse qu'il trouve trop sévère: un autre exagérera l'incertitude de nos connoissances, & consolera la sottise, en l'assurant que les meilleurs esprits n'en savent pas plus que les autres: d'autres enfin jetteront du ridicule sur les découvertes les plus utiles; les ouvrages profonds seront regardés comme ténébreux, comme les productions d'une métaphysique obscure & de quelques cerveaux creux. Enfin les vérités les plus intéressantes demeureront ensevelies dans l'oubli, si elles ne sont accompagnées des charmes du stile, & le plus souvent d'un faux brillant, auquel le vulgaire attache le plus grand prix.

LES ornements du stile ne doivent point être négligés; les graces sont propres à rendre la vérité plus touchante: mais ces ornements sont la forme, qui doit céder au fond. Le savant qui a profondément pensé, n'a pas toujours le talent de bien écrire; de-même que celui qui possède ce talent si vanté, n'a pas toujours pé-niblement médité. Quoi qu'il en soit, recevons

le vrai avec reconnoissance, de quelque façon qu'il nous soit présenté; & souvenons-nous que le mépris de la vérité est le caractère distinctif des imposteurs, des charlatans, des ignorants, & sur-tout des tyrans, des ennemis du genre humain, personnages avec lesquels les gens de Lettres ne devroient jamais souffrir qu'on les confondît. Ceux d'entre eux qui haïssent & décrient la vérité, sont des insensés qui détruisent les fondemens de leur propre gloire; elle ne peut être solidement établie que sur l'utilité & sur la vérité, que tant d'aveugles ont la folie de décrier.

GÉMISSONS de ce désordre, & ne cessons point de répéter, que les gens de Lettres devroient se distinguer par leur concorde, & s'unir pour concourir aux vues de la morale & de la saine philosophie, dont le but invariable ne peut être que de rendre les hommes meilleurs. Les connoissances & les lumieres ne font rien, si elles ne contribuent au bien-être de la Société; la gloire qu'elles obtiennent n'est rien, si elles ne nous procurent une félicité durable; les sciences sont méprisables lorsqu'elles sont stériles; elles sont détestables quand elles contredisent la vraie morale, qui de toutes les sciences nous intéresse le plus. (127) *Il n'y a, dit Quintilien, que la sensibilité de l'ame qui rende vraiment éloquent & discret.* (128) Un intérêt tendre pour l'humanité doit animer les gens de Lettres: c'est l'homme qu'ils doivent éclairer, attendrir

(127) ..... *Quod magis ad nos*

*Pertinet, ac nescire malum est.*

HORAT. SATYR. 6. LIV. 2. VERS. 72. 73.

(128) *Pectus est quod disertos facit, & vis mentis.* QUINCTILIAN. INSTITUT. ORATOR. LIV. 10. CAP. 7. NO: 15, EDIT. GESSNER.

sur son propre sort, échauffer pour la vertu; parce que la vertu seule peut bannir les malheurs dont il est la victime, & le mettre en possession du bonheur vers lequel il ne cesse de soupirer. *L'Etude, selon Pope, la plus importante pour l'homme, c'est l'homme.*

L'AMOUR de la gloire, le desir de plaire & d'être estimé des gens de bien, sont & doivent être les grands mobiles des gens de lettres & des savants; leur faire un crime d'aimer la gloire & de courir après la renommée, c'est leur reprocher de ne point agir sans motifs. Rien de plus louable que de vouloir se faire considérer par des talents vraiment capables de contribuer au bien de tous. Mais l'homme de lettres manque son but dès qu'il n'est point utile; il ne peut être utile s'il ne présente pas aux hommes des vérités dignes de les intéresser. Des riens brillants, des productions agréables, des ouvrages éphémères, peuvent avoir des succès momentanés; une réputation factice, conservée par des cabales, des intrigues, des menées, des bassesses, des complaisances, peut durer quelque temps; mais la gloire solide, la considération permanente, l'immortalité, ne sont réservés qu'aux ouvrages dont le genre humain recueille en tout temps les fruits délicieux. Tout homme qui dans ses écrits ne cherche qu'à plaire à son siècle, ou qui ne songe qu'à sa fortune, fera difficilement passer son nom à la postérité.

HOMMES vraiment illustres & respectables quand vous travaillez au bonheur des nations! savants & gens de Lettres! qui par des voies diverses cherchez la renommée, songez qu'elle n'est que l'affection & l'estime publique, & que ces sentiments ne sont dûs qu'à la vérité, à l'u-



tilité, à la vertu. Que votre conduite apprenne donc à respecter les fonctions honorables que vos talents vous font remplir au milieu de vos concitoyens. Respectez-vous vous-mêmes; souvenez-vous de votre propre dignité; éloignez-vous de la bassesse & de la flatterie, qui vous aviliroient aux yeux d'un public jaloux de vos prérogatives. Abjurez entre vous ces querelles déshonorantes, qui ne peuvent amuser que la malignité de vos envieux. Unissez-vous pour combattre l'ignorance, les vices & les folies qui désolent la terre & s'opposent à la félicité sociale. Mais en attaquant les travers & les erreurs des hommes, ménagez leur amour propre, afin de rendre vos leçons plus efficaces; craignez de blesser ceux que vous voulez guérir.

PHILOSOPHES! votre fonction sublime est de méditer l'homme, de lui découvrir les replis de son cœur, de lui montrer la vérité sans laquelle il ne peut obtenir le bonheur. Orateurs! que votre éloquence, nourrie par la philosophie, arrache l'homme à ses erreurs, à ses penchans vicieux, l'attendrisse sur lui-même, & porte dans son cœur la compassion, l'humanité, l'affection qu'il doit à ses semblables. Historiens! servez-vous des recherches du sage & des couleurs de l'éloquence, pour nous peindre avec vigueur & vérité l'intéressant tableau des vicissitudes humaines. Poètes! empruntez les lumières de la sagesse, la force de l'éloquence, les leçons de l'histoire, pour orner la vérité des charmes dont l'imagination est capable de l'embellir. Laissez-là ces chants frivoles & dangereux qui, trop souvent, n'ont eu pour objet que de rendre le vice aimable & d'inspirer du mépris pour la vertu. Erudits & savants! ces

sez de fouiller une Antiquité ténébreuse, pour n'y trouver que des choses inutiles aux races présentes. Penseurs! ne vous enfoncez plus dans l'affreux labyrinthe d'une métaphysique tortueuse, dont il ne peut résulter aucun bien pour notre espèce: portez plutôt la subtilité de votre esprit sur des objets conformes à notre nature, & que nous puissions saisir. Physiciens! Naturalistes! Médecins! renoncez aux vaines hypothèses; ne suivez que l'expérience, elle vous fournira des faits, dont l'ensemble pourra former un système sûr, vraiment utile au genre humain. Jurisconsultes! abandonnez enfin les sentiers bourbeux de la routine; dégagez-vous des lizieres de l'autorité; cherchez, dans la nature-même de l'homme, des loix conformes à son être, vous y trouverez une Jurisprudence morale, juste, simple, facile, dont les peuples ont un si grand besoin.

ENFIN, quelle que soit la route où vos talents vous jettent, que chacun de vous, ô savants! se propose l'utilité de l'homme, le bien public, les intérêts de la Société, le bonheur de l'univers, à qui vos leçons sont destinées. Votre but étant le même, que personne ne dédaigne ou ne déprime les travaux de ses associés. Le champ de la science n'est-il pas assez vaste & fertile, pour que chacun de vous puisse y cueillir des lauriers? Bannissez donc, ô Hommes utiles! la discorde qui nuirait à vos succès: que vos ames nobles & généreuses se mettent au-dessus des bassesses de l'envie, des petitesse de la vanité; la jactance & le charlatanisme sont indignes de vous. C'est au public qu'il faut laisser le soin de vous louer. Souvenez-vous que les lettres & les sciences doivent rendre l'hom-

me plus humain, plus doux, plus sociable; & n'oubliez jamais que votre modestie, votre retenue, votre politesse & vos mœurs, peuvent seules engager le Public à vous pardonner vos talents, vos bienfaits, votre supériorité. En suivant ces maximes, vous mériterez l'amour, l'estime, les suffrages de vos contemporains; & vos travaux utiles feront passer votre gloire à la postérité, qui jouira, comme nous, de vos travaux immortels.

L'ESPÉRANCE & le desir de l'immortalité, que tant de gens ont regardé comme une vaine chimere, une folie, une fumée, sont pourtant des motifs qui ont de tout temps aiguillonné puissamment les hommes de génie: ces passions sont fondées sur l'idée qu'ils se sont faite des droits que leurs travaux leur donneroient sur l'affection, l'estime & la reconnoissance des races futures. N'appellons donc point une chimere ce qui est un bien réel pour celui qui en jouit au dedans de lui-même à chaque instant de sa durée. La bonne conscience procure à l'homme de bien un bonheur très véritable & très solide, quoiqu'il n'en jouisse que par l'imagination, qui lui montre ses droits à l'affection des autres hommes. L'idée de l'immortalité n'est une chimere que pour ceux qui n'ont ni le courage ni le droit d'y prétendre.

L'AFFECTION & les louanges de la postérité sont des dettes, qu'elle acquitte souvent pour ses injustes peres; elle ne peut en priver ceux qui ont procuré de grands avantages, de grands plaisirs, de grandes vérités au genre humain. Par un privilege spécial attaché aux gens de Lettres, l'écrivain distingué conserve tous ses droits au-delà même du trépas. Un ou-

vrage vraiment utile ou agréable est un bienfait perpétuel ; il oblige les races les plus éloignées. La mort, qui plonge souvent dans un oubli total tant de personnages superbes, ne détruit pas les rapports de l'homme de génie avec le genre humain, & n'anéantit point nos devoirs envers celui qui a daigné nous instruire ou nous amuser. Ne serions-nous pas injustes, ingrats, insensés, si nous refusions de chérir la mémoire de ceux qui chaque jour nous procurent d'heureux moments ?

IL subsiste encore un commerce tendre entre nous & les sages de l'Antiquité. Nous lisons avec reconnoissance les ouvrages immortels des Homère, des Cicéron, des Virgile, des Sénèque : nous leur payons fidèlement le tribut qu'ils ont dû se flatter d'obtenir de nous. Indépendamment du profit & du plaisir que nous retirons des écrits de ces illustres morts, l'intérêt actuel & permanent des nations veut que nous rendions des hommages aux bienfaiteurs du genre humain. C'est encourager les vivants que de louer les morts : quoique leurs cendres froides soient insensibles à nos éloges présents, ils en ont joui pendant leur vie, & ils servent de siècle en siècle à conserver la flamme du génie, à la transmettre à ceux qui pourront les imiter.

ENFIN l'idée de l'immortalité, ou de la reconnoissance future, est faite pour consoler le grand homme de l'ingratitude, de l'injustice, de l'envie de ses contemporains. La conscience d'avoir bien fait le dédommage des louanges qu'on lui refuse ; il entend celles de l'avenir, parce qu'il sait que les hommes sont toujours justes pour des bienfaiteurs dont ils ne craignent plus la supériorité.

APRÈS avoir exposé les devoirs des hommes que leurs talents destinent à instruire leurs concitoyens, la morale ne peut pas omettre les devoirs de ceux qui exercent les beaux arts, dont l'objet est d'agir sur les sens, de les remuer agréablement, d'amuser & de délasser les citoyens de leurs travaux, de porter des idées flatteuses à l'esprit. Il se trouve une affinité marquée entre les lettres & les productions des arts : *la peinture*, dit Horace, *est comme la Poësie*. Lorsqu'elle nous montre des actions, ne fait-elle pas la fonction de l'histoire ? lorsqu'elle les présente de manière à nous émouvoir vivement, n'agit-elle pas comme l'art oratoire, dont le but est de remuer nos passions ?

AINSI, de même que les gens de Lettres, les Artistes doivent dans leurs travaux divers se proposer un but moral ; qu'ils sentent leur pouvoir ; qu'ils apprennent à se respecter eux-mêmes ; qu'ils se regardent comme des citoyens, non seulement faits pour amuser, mais encore pour instruire ; qu'ils aient en vue un objet plus noble & plus grand que de flatter la vanité ou la dépravation de l'opulence ; qu'ils éprouvent la louable ambition d'être utiles aux hommes & de les rendre meilleurs. Pourquoi l'artiste habile, dont les ouvrages font penser, & laissent dans les esprits des traces profondes & durables, ne chercheroit-il pas à éclairer en même tems qu'il fait plaire ?

LES grands Artistes chez les Grecs furent des Citoyens considérés. Ils n'étoient point regardés comme de vils mercenaires ; nourris dans les écoles de la Philosophie, admis à la conversation des savants, ils avoient occasion de méditer leur art, de perfectionner leurs talents, &

par-là de les porter à ce degré de sublimité qui fait le désespoir des Artistes modernes : ceux-ci, trop souvent privés des lumières que procure une éducation soignée, étrangers à l'instruction, peu susceptibles de méditation, sont rarement capables de donner à leurs ouvrages cette noble simplicité, cette énergie, cette vie que l'on admire dans ceux des anciens.

POUR faire de belles choses l'artiste doit être instruit, doit avoir réfléchi sur son art, doit connoître les objets qu'il se propose d'imiter, enfin doit pressentir les effets qu'il peut produire : sans ces connoissances il ne seroit qu'un automate, qui travailleroit au hasard ; dépourvu de principes il ne pourroit jamais être sûr de réussir ou de plaire.

C'EST sur les cœurs des hommes que l'artiste éclairé doit se proposer d'agir ; mais il ne se permettra jamais de les corrompre. Ainsi, au lieu de puiser ses sujets dans une mythologie souvent lascive & criminelle, au lieu de nous représenter sans cesse les amours d'une foule de Divinités, de Nymphes, de Satyres impudiques ; un Peintre plus décent & plus moral nous retracera quelques traits mémorables de grandeur d'ame, de bonté, de justice, d'amour pour la Patrie, que lui fournit l'histoire, & dont il fera les côtés les plus frappants. Les productions des arts deviendroient pour nous des leçons, si elles ne nous offroient que des objets capables d'exciter à la vertu ; elles feroient alors bien plus d'honneur, sans doute, soit au pinceau du peintre, soit au ciseau du sculpteur, soit au burin du graveur, que les déreglements consacrés par la Religion impure des Grecs & des Romains, ou que des nudités indécentes que, sans



respect pour les mœurs, nous voyons souvent étalées dans les Palais ainsi que dans nos carrefours & nos rues. Quels reproches ne devroient pas se faire des Artistes, qui ne se servent de leurs talents que pour infecter les esprits d'images obscenes, & faire éclore dans les cœurs des passions dangereuses? Comment, dans des nations policées où les mœurs de la jeunesse devroient être soigneusement garanties, souffre-t-on que tant de causes concourent à les empoisonner!

MAIS dans les nations corrompues les bonnes mœurs ne sont comptées pour rien; des artistes privés eux-mêmes d'éducation, de lumieres & de mœurs, ne peuvent plaire à une multitude dépravée qu'en lui présentant des objets conformes à ses goûts pervers.

DANS une Société sagement ordonnée tous les talents se donneroient la main pour exciter & nourrir les dispositions avantageuses au public, & pour étouffer celles dont il peut résulter du désordre & des crimes. C'est alors que les arts deviendroient vraiment estimables; ils s'honoreroient bien plus en transmettant à la postérité la reconnoissance publique pour les grands hommes, les vrais bienfaiteurs de la Patrie, qu'en lui faisant passer les traits & la mémoire de tant de tyrans odieux, de prétendus héros, de conquérants détestables qu'elle devoit oublier.

Que les artistes apprennent donc à devenir des citoyens utiles; qu'ils sentent leur dignité; qu'ils s'associent avec les Philosophes, les Orateurs, les Ecrivains illustres; qu'ils méditent les ressources de l'art, qu'ils les fassent servir au bien public. D'accord avec le Poëte, que le Musicien, au lieu d'amollir les ames par les accents efféminés d'une passion rebattue, fasse en-



tendre à ses concitoyens ces sons mâles, cette harmonie jadis si puissante dans la Grece. Que la musique, par ses modes variés, excite tantôt le courage, la force, la grandeur d'ame; tantôt qu'elle porte la consolation, la pitié, le calme dans nos cœurs; enfin qu'unie à des paroles convenables elle leur prête une expression plus animée, & les rende capables de faire naître des sentimens agréables conformes au bien de la Société.

L'ART du musicien montre une analogie très marquée avec celui de l'orateur & du poète. Pour rendre les paroles plus expressives & plus fortes, qu'il se pénètre lui-même des sentimens qu'il veut faire passer dans les autres. D'où l'on voit que l'instruction & la réflexion ne lui sont pas moins essentielles qu'aux peintres, & aux autres artistes dont nous avons parlé. Faire de la bonne musique, c'est peindre à l'oreille, c'est y exciter des sensations que l'expérience & la réflexion ont montré capables de produire des sentimens désirés dans les auditeurs. Un Musicien qui n'a pas la connoissance de l'homme & des moyens de le remuer, n'est qu'une pure machine, un instrument sonore.

AINSI ne soyons point surpris si les grands musiciens sont rares. Beaucoup de gens possèdent les regles de la musique, mais ignorent les moyens de les appliquer. Bien des artistes, à force de travail, sont parvenus à vaincre les plus grandes difficultés, & à s'attirer par-là l'admiration du vulgaire; mais cette musique purement mécanique ne suppose que des dispositions naturelles oppiniâtement exercées; elle n'annonce ni génie ni réflexion; elle n'est pas faite pour produire sur les ames les grands effets que l'on

pourroit attendre du musicien qui a senti & médité le pouvoir de son art.

ON met encore communément la Danse au rang des arts libéraux. Indiquée par la nature des fluides de notre corps, dont les mouvements sont périodiques, nous la trouvons établie chez tous les peuples de la terre, tant sauvages que policés; (129) quelques-uns l'ont consacrée ou divinisée en l'alliant au culte religieux; d'autres religions la proscrivent comme un exercice contraire aux mœurs.

Si nous considérons la danse comme exercice, elle est utile à la santé, elle rend l'homme plus dispos, elle lui enseigne à se mouvoir avec adresse, à se tenir d'une manière plus ferme, à marcher avec sûreté, à se montrer dans tout son avantage, à se présenter avec grace, c'est-à-dire, d'une façon qui annonce une éducation cultivée, conforme aux manières adoptées par la Société. Sous ce point de vue la danse ne peut être blâmée; utile pour nous-mêmes, elle nous rend plus agréables aux autres.

MAIS la saine morale ne peut porter qu'un jugement défavorable de ces danses, qui ne présentent aux yeux que des attitudes indécentes, propres à faire germer dans l'esprit des deux sexes des pensées deshonnêtes, des desirs déréglés. Nous avons déjà fait voir ailleurs les dangers auxquels la jeunesse est trop souvent exposée dans ces assemblées confuses où l'innocence, étourdie par le tumulte, fait de très fréquents naufrages, où des passions criminelles cherchent & trouvent tant de moyens de se fa-

(129) Erophile, musicien grec, a remarqué que le battement des artères avoit donné naissance à la mesure musicale. Voyez *Censorinus de Die natali. Cum notis Havercamp. pag. 57.*

tisfaire. Les danfes de ce genre font des aventures périlleufes, auxquelles des parents vertueux craindront de livrer une jeunefſe imprudente; ils ſentiront que la raifon ne peut les approuver. Conforme en cela aux regles de la morale la plus ſevere, la morale de la nature exhortera toujours les hommes à fuir les dangers. D'après la perverſité des mœurs établies dans bien des nations, les gens même les plus corrompus ſeront forcés de convenir que la danſe eſt un écueil auprès duquel la vertu vient ſouvent échouer.

CONCLUONS de tout ce qui eſt dit dans ce chapitre, que la ſcience eſt utile & néceſſaire aux nations; que ceux qui les inſtruiſent ſont des citoyens dignes d'être honorés, chéris, récompénſés; que les détracteurs des connoiſſances humaines, les oppreſſeurs des lumieres, les contempteurs des lettres, ſont des inſenſés qui méconnoiſſent & les biens qu'elles font aux hommes & les dangers de l'ignorance, qui fut toujours la ſource des malheurs de la terre. Tout a dû nous prouver que la méditation, la réflexion, l'étude, ſont néceſſaires, non-ſeulement dans les ſciences & les lettres, mais encore dans les arts. Enfin tout a pu nous convaincre que les ſavants, les lettrés, les artiſtes, ne doivent jamais perdre de vue la morale & la vertu, dont, pour être vraiment utiles, ils devroient, chacun à ſa maniere, inculquer les leçons. C'eſt ainſi qu'en augmentant de jour en jour la maſſe des lumieres ou des vérités, ils pourront ſe flatter de contribuer au bonheur de la vie ſociale.

## CHAPITRE XI.

*Devoirs des commerçants, manufacturiers, artisans  
& cultivateurs.*

TOUTE Société est un assemblage d'hommes destinés à concourir, chacun à sa manière, au bien-être & à la conversation du corps dont ils sont membres. Quiconque travaille utilement pour tous les concitoyens, devient dès-lors un homme public, que son pays doit protéger, honorer, favoriser, proportionnellement aux avantages que le public en retire.

Cela posé, le Commerçant est un membre estimable toutes les fois qu'il remplit dignement les fonctions auxquelles son état le destine. C'est lui qui débarrasse sa Patrie des denrées & des productions superflues de la culture, des manufactures, de l'industrie, & qui lui procure en échange les objets, soit agréables soit nécessaires, dont elle peut manquer. Ainsi le commerçant fait fleurir l'agriculture, qui languiroit sans son secours : c'est lui qui, dans les tems de disette, fait venir de l'étranger les subsistances dont l'intempérie des saisons a privé son pays. C'est le commerce qui donne la vie à tous les arts & métiers ; il anime l'industrie, & par-là il occupe & nourrit une quantité prodigieuse d'hommes, que sans lui leur indigence rendroit à charge aux nations. Combien de bras sont continuellement occupés pour la navigation, destinée à porter les ordres du négociant jusqu'aux extrémités de la terre : ces ordres sont presque toujours plus ponctuellement exécutés

que ceux du Despote le plus absolu. Dans les pays les plus lointains des milliers de bras s'empressent à satisfaire ses desirs ; l'Océan gémit sous le poids des navires qui des climats les plus éloignés viennent apporter à ses pieds des richesses, & l'abondance à ses concitoyens. Le comptoir du Négociant peut-être comparé au cabinet d'un Prince puissant, qui met tout l'univers en mouvement.

TEL est le citoyen respectable que des préjugés gothiques & barbares ont l'impudence de flétrir, au sein même des nations qui ne doivent qu'au commerce leurs richesses & leurs splendeur ! Le commerçant pacifique paroît un objet méprisable aux yeux du guerrier stupide, qui ne voit pas que cet homme qu'il dédaigne, le vêtit, le nourrit, fait subsister son armée ! Une profession si utile n'est-elle donc pas plus honorable que l'oïveté honteuse dans laquelle croupissent tant de Nobles campagnards, qui n'ont pour toute occupation que la chasse & le triste plaisir de vexer des payfans ? Jusques à quand la vanité des hommes leur fera-t-elle mépriser ceux même dont ils reçoivent chaque jour les services les plus importants ? La considération fera-t-elle toujours exclusivement réservée aux destructeurs des hommes ? Ne devoit-elle pas se porter sur ceux qui s'occupent de leur bien-être, de leurs commodités, de leurs besoins !

LE préjugé dégradant pour le négoce, ainsi que pour les arts, date des temps de barbarie & de férocité, où des Sociétés naissantes ne connoissoient pas encore les avantages qu'elles pouvoient retirer du commerce. Aristote nous apprend, que dans les anciennes République de la Grece

Grece les marchands étoient exclus des charges de la Magistrature. Par l'effet d'une pareille ignorance les anciens Romains, uniquement occupés de l'agriculture & de la guerre, mépriserent les marchands & les artisans; mais enfin le temps & les besoins désabuserent peu à peu les Grecs & les Romains de cette opinion ridicule; & les personnes les plus distinguées de l'Etat ne rougirent plus d'exercer une profession lucrative pour elles-mêmes, & très avantageuse à la Patrie.

LORSQUE des essaims de nations guerrieres eurent partagé entre elles le vaste Empire des Romains, le préjugé, qui toujours accompagne l'ignorance, vint de nouveau dégrader le commerce. L'Europe fut pendant des siècles plongée dans d'épaisses ténèbres & dans des guerres continuelles. Les peuples, asservis par des soldats licentieux, n'eurent aucune communication les uns avec les autres. Le commerce, qui ne peut fleurir sans liberté, fut exercé par des Juifs, des usuriers, qui se virent continuellement en butte à l'avarice d'une foule de tyrans: ainsi le négoce tomba dans des mains méprisables; des malheureux, attirés par l'appas d'un gain démesuré, pouvoient seuls entreprendre de le faire, malgré tous les dangers dont ils étoient environnés. Telle est, sans doute, l'origine de l'injuste mépris que tant de Nobles orgueilleux montrent encore pour une profession devenue très digne de la considération publique.

CEPENDANT quelques Républiques, usant de leur liberté, firent le commerce avec succès, & parvinrent par son moyen à un degré de puissance & de richesse qui causa la jalousie des autres peuples. Venise, Gênes, Florence, appri-



rent à toute l'Europe les effets que pouvoit produire le négoce ; des Princes le favorisèrent ; un nouveau monde fut découvert, ses richesses irritèrent la cupidité d'un grand nombre de nations ; l'indifférence qu'elles avoient jusqu'à témoignée pour le commerce , se convertit dans un enthousiasme universel , & bientôt elles ne combattirent que pour s'arracher les unes aux autres quelques branches de commerce.

VOILÀ comment les passions & les folies des hommes les portent aux extrêmes. Tout fut sacrifié à la fureur du commerce ; en sa faveur l'agriculture fut négligée ; des Royaumes furent dépeuplés pour former des colonies dans des contrées lointaines ; des torrents de richesses vinrent inonder l'Europe , sans la rendre plus heureuse ; elles amenèrent le luxe & tous les vices qu'il entraîne à sa suite , & ce luxe travailla sourdement à la destruction des Etats qu'une avidité sans bornes avoit trop enrichis.

LE commerce , pour être utile , doit connoître des bornes , & ne point nuire aux autres branches de l'administration. Rien de plus contraire au bien général que la passion de s'enrichir changée en épidémie. On voit quelquefois des nations, saisies de ce délire , négliger en sa faveur les objets les plus importants, recevoir leur principale impulsion de quelques marchands insatiables, se jeter pour leur complaire dans des guerres ruineuses, interminables, contracter des dettes immenses pour les soutenir, & gémir ensuite pendant longtemps de leurs plus éclatans succès. Telle est, ô Bretons ! la cause de vos malheurs, de la misère que vous éprouvez malgré les richesses des deux mondes qui viennent sans interruption se rendre dans vos



Ports : chez vous quelques negociants décident du fort de l'Etat, font entreprendre à tout moment des guerres insensées ; tandis qu'ils s'enrichissent, des impôts énormes accablent les autres citoyens , & la nation épuisée se trouve dans la plus grande détresse. L'opulence de quelques individus ne prouve rien moins que l'opulence & l'aisance de l'Etat. Les dorures d'un Palais ne l'empêcheront pas de tomber en ruines.

Le commerçant devoit chérir la paix , & lui sacrifier sa propre avidité : il est un très-mauvais citoyen dès qu'il immole la félicité générale à ses vils intérêts. Un Gouvernement sage, toujours guidé par la morale, doit contenir la passion des richesses, qui finit toujours par n'avoir plus de bornes : il ne doit pas permettre qu'elle s'exerce aux dépens du cultivateur & du propriétaire, dont le négociant n'est fait que pour encourager les travaux. C'est l'intérêt du cultivateur qui constitue le véritable intérêt de l'Etat ; c'est lui que le législateur doit consulter, préférablement à l'avarice de quelques marchands, ou aux fantaisies indiscrettes de quelques opulents, qui jamais ne constituent la portion la plus nombreuse de la Société. Enfin tout nous prouve que la cupidité de l'homme doit être réprimée ; dès qu'on lui lâche la bride elle anéantit les mœurs & la vertu. Les mœurs sont bien plus essentielles au bonheur d'une nation que des richesses, qui rarement contribuent à sa force réelle, à son bien-être durable. Rome encore pauvre vint à bout de l'opulente Carthage.

La passion défordonnée de s'enrichir, devenue générale chez un Peuple, y détruit commu-

nément le ressort de l'honneur, pour mettre en sa place un esprit *mercantile*, un amour fordide du gain, directement opposé à tout sentiment noble & généreux. Possédé de cet esprit, le marchand ne rougit plus de rien dès qu'il peut en résulter du profit; il ne connoît plus de Patrie; il fera, s'il y trouve quelque avantage, le commerce le plus contraire aux intérêts de sa nation; enfin, accoutumé à regarder l'argent comme son idole, il s'y sacrifiera lui-même. La vénalité n'est que le honteux trafic par lequel on consent à vendre son honneur, sa vertu, sa liberté, à celui qui veut les acheter.

AINSI que tous les excès, le commerce trop étendu finit par se punir lui-même. En augmentant dans un pays la masse des richesses, il augmente nécessairement le prix de toutes les denrées, par conséquent celui de la main-d'œuvre, ou le salaire de l'ouvrier. Dès-lors les manufactures nationales perdent la concurrence avec celles des peuples moins riches qui travaillent à meilleur marché. D'ailleurs c'est le propre des richesses de se concentrer dans les mains d'un petit nombre d'hommes, qui ne souffrent pas de la cherté des denrées & marchandises: mais l'ouvrier, l'artisan, l'homme du peuple, souffrent de cette cherté, & souvent périssent de faim à la porte du riche avare, dont le cœur ne s'attendrit gueres sur les besoins du malheureux. L'effet le plus commun de la richesse est d'endurcir le cœur.

AINSI la Politique, toujours d'accord avec la morale, doit mettre un frein à la passion de s'enrichir, qui, sans cela, devient une contagion funeste à l'État. C'est de leur fol que les peuples doivent principalement faire sortir leurs ri-

chesses ; le commerce est fait pour en échanger le superflu contre les marchandises que ce sol ne peut pas produire. La terre est le fondement physique & moral de toute Société. Le Négociant est l'agent & le pourvoyeur du cultivateur du propriétaire de la terre : le fabriquant, ou le manufacturier, façonne les productions de la culture. Tout ordre est renversé si les agents deviennent les arbitres & les maîtres de celui qu'ils doivent servir : les mœurs se perdent quand ces Agents le détournent de son travail par le luxe, par de vaines futilités, ou en lui faisant naître des besoins imaginaires, qu'il ne peut satisfaire qu'aux dépens de ses mœurs & de son repos.

Le commerce est utile, sans doute ; la politique doit le favoriser ; la morale l'approuve ; ceux qui le font sont des hommes utiles : mais il doit avoir des bornes, & ne point s'établir aux dépens des autres branches de l'Economie politique. Le commerce n'est vraiment utile que lorsqu'il favorise l'agriculture, fait fleurir les manufactures, produit la population ; dès qu'il nuit à ces objets essentiels, son utilité disparoît ; il devient une manie funeste quand il ne sert qu'à faire éclore des guerres sanglantes & continuelles ; il est un dangereux poison quand il n'a pour but que d'alimenter le luxe & la vanité des hommes. Le Négociant qui exporte les denrées superflues pour rapporter du bled, du vin, des huiles, de la laine ou d'autres denrées qui manquent à son pays, est un citoyen très utile, & mérite d'être considéré. Celui qui n'apporte à ses concitoyens que des objets capables d'allumer leurs passions, d'irriter leur vanité jalouse, d'exciter leur folie, est

un homme dangereux. Presque tous les vains objets que l'Inde fournit à l'Europe n'ont de mérite que pour le caprice inconstant des femmes & la vanité de quelques hommes, sottement dégoûtés des manufactures de leur pays. Les Européens ne se laisseront-ils jamais de sacrifier à des inutilités tant d'hommes, & tant de sommes de cet argent qu'ils adorent? (130) Toutes les fuites richesses, que l'Europe va chercher aux extrémités du monde, sont-elles comparables aux trésors que l'agriculture pourroit tirer de son sol, si elle étoit encouragée?

QUE dirons-nous de ce commerce affreux qui consiste à trafiquer du sang humain? acheter & vendre des hommes, pour les jeter dans le plus dur esclavage, est une barbarie qui fait frémir la justice & l'humanité. Mais l'avarice est cruelle de sang froid; elle réduit le crime en système; elle tâche de le couvrir du prétexte d'un grand intérêt national; & des nations affamées de richesses admettent ses excuses. Peuples avarés & féroces! abandonnez l'Amérique, qui n'est pas faite pour vous, si vous ne pouvez la cultiver que par des forfaits odieux.

DE pareils excès, si tous les commerçants s'en rendoient coupables, non seulement autoriseroient à les mépriser, mais encore justifieroient la haine de tous les cœurs honnêtes. Mais distinguons ces affreux négociants, de ceux qu'un commerce plus juste, plus légitime, rend utiles pour eux-mêmes & pour leur patrie. Ceux-ci,

(130) On assure que le commerce des deux Indes coûte chaque année quarante mille hommes à la nation Britannique. Le changement seul de climat est une cause de mort pour la plupart des Européens. Presque tout l'argent qui vient d'Amérique passe

sans faire tort à personne, semblent mettre en commun les biens, les agréments, les découvertes de tout l'univers. En effet, la navigation & le commerce mettent en société tous les peuples de notre globe, établissent des rapports entre eux, les font jouir réciproquement d'un grand nombre d'avantages, & servent sur-tout à étendre prodigieusement la sphere des connaissances humaines. Si quelques nations ont cruellement abusé du commerce, &, pour contenter leur avarice irritée, ont porté le carnage & le crime chez des peuples dont ils auroient dû s'attirer l'amitié, n'imputons point ces horreurs au commerce, mais à l'ignorance, à la superstition farouche, qui rendirent en tout tems les hommes aveugles dans leurs passions & cruels sans remords. Les premiers conquérants de l'Amérique furent des brigands, des proscrits, des aventuriers que leurs crimes obligèrent de chercher fortune dans un autre monde, dont ils traitèrent les habitans de la façon que pouvoient faire des voleurs & des assassins.

Le vrai négociant, le commerçant estimable, est un homme juste. La probité, la bonne foi, l'amour de l'ordre, l'exactitude scrupuleuse à remplir ses engagements, sont ses qualités distinctives. Une sage économie règle sa conduite; l'on ne doit pas lui en faire un crime: c'est par elle qu'il peut garantir sa fortune, & souvent celle des autres, contre une infinité d'accidents que l'on ne peut ni prévenir ni prévoir. S'il n'y a qu'un insensé qui puisse légèrement hazarder son propre bien, il n'y a qu'un fripon qui puisse exposer la fortune des autres par des entreprises peu réfléchies. D'ailleurs le

négociant, étant un homme occupé, est communément à couvert des fantaisies, des passions & des vanités dont tant d'autres sont tourmentés. Tout commerçant éclairé est un homme d'honneur, rempli de raison & de prudence: jaloux de conserver l'estime qu'il a droit d'obtenir de ses concitoyens, il veut que sa réputation soit intacte, il a besoin de la confiance publique: simple dans sa conduite, & grave dans ses mœurs, il s'abstient des dépenses frivoles, du faste & des vices qui le conduiroient à sa ruine. Le négociant qui se livre aux extravagances du luxe, finira communément par déranger ses affaires, & ne ménagera pas avec plus de soin celles des imprudents qui lui ont accordé leur confiance. Les faillites si fréquentes, & souvent si impunies, que l'on voit arriver au sein des nations corrompues, annoncent une dépravation criminelle & déshonorante; ce sont des vols combinés avec la trahison & la perfidie. Le commerçant honnête & sage ne hazarde pas imprudemment son propre bien, & moins encore celui des autres.

AINSI ne confondons pas le vrai négociant, le commerçant estimable & prudent, avec ces hommes vicieux ou légers qui déshonorent une profession respectable: distinguons-le pareillement de cette foule méprisable de trompeurs & de fourbes avides, qui, dépourvus d'éducation, de conscience & d'honneur, croient légitimes & permis tous les moyens de gagner, abusent indignement de la simplicité du public, ne se font aucun scrupule de surfaire & de tromper, soit sur la qualité, soit sur la quantité des marchandises. Des marchands de cette trempe

sont bien coupables; ils répandent sur le commerce un mépris qui ne devroit retomber que sur eux-mêmes.

LA saine morale portera le même jugement de ces monopoleurs, toujours prêts à profiter des calamités de leurs concitoyens, dont trop souvent ils sont les véritables auteurs. Il faut avoir des cœurs bien endurcis pour jouir tranquillement & sans pudeur d'une fortune acquise par la désolation publique! cette morale feroit envain des reproches à ces Traitans souvent si fiers, qui négocient avec les Despotes pour acheter le droit d'opprimer la Société & de s'engraïsser du sang des nations: des hommes de cette espèce sont des bourreaux privilégiés, qui devroient rougir de la source impure d'une opulence fondée sur la ruine de la félicité générale. Il est pourtant des pays où ce trafic honteux n'est point déshonorant. Le Financier enrichi par des extorsions est regardé comme un citoyen plus utile à l'Etat qu'il opprime, que le commerçant qui le fait prospérer.

LE vrai négociant, ainsi que le manufacturier, sont des êtres bienfaisants, qui, en s'enrichissant eux-mêmes, donnent de l'activité, de la vie à toute la société, & par-là méritent sa protection & son estime: ils font vivre & travailler le pauvre, que le financier dépouille & réduit à mendier. Quelle foule innombrable d'artisans de toute espèce les manufactures & le commerce ne mettent-ils pas en mouvement! par eux il s'établit une liaison intime entre tous les membres de la Société. En subsistant de son travail, l'artisan contribue sans relâche à la fortune de ceux qui l'emploient, ainsi qu'aux besoins, à la commodité, aux agré-



ments, à la vanité même de ces riches ingrats qui le dédaignent en profitant de ses travaux, dont ils ne peuvent se passer un instant.

RIEN de plus injuste & de plus bas que la manière insultante dont l'opulence altière regarde ces artisans, qui chaque jour contribuent à lui fournir des besoins ou des plaisirs que sa foiblesse ne pourroit lui procurer. Cet Artisan, avili par la fierté dédaigneuse, est pourtant un homme vraiment utile, doué quelquefois de talents rares; & quand il est fidele dans son travail, il est plus estimable que les fainéants qui le méprisent. Le Souverain fastueux qui veut élever des monuments à sa vanité, n'a-t-il pas besoin du maçon, du charpentier, du ferrurier, & d'une foule d'hommes laborieux, sans lesquels il ne pourroit se satisfaire? Ces Artisans divers ne sont-ils pas dignes d'estime, d'affection, de bienveillance, lorsqu'ils montrent du zèle dans leurs fonctions différentes? Le Monarque & le noble ne sont-ils pas forcés de recourir au manufacturier, au marchand pour meubler leur Palais? Ceux-ci mettent en jeu l'activité d'une foule d'hommes qui, du sein de l'indigence, contribuent à la magnificence des Rois.

L'INDIGENCE, quand elle travaille, n'est jamais à mépriser. La pauvreté laborieuse est communément honnête & vertueuse; elle n'est digne de mépris que lorsqu'elle se livre au désœuvrement & aux vices dont trop souvent l'opulence lui donne l'exemple. Ce sont très fréquemment les injustices & les mépris de la grandeur qui réduisent l'artisan au désespoir & au crime. De combien de forfaits, de vols, d'assassinats, ne se rendent pas complices tant de grands qui ont la cruauté de retenir le salaire

de l'industrie laborieuse, du marchand qui les fournit, de l'artisan qui a travaillé fidelement pour eux, & qu'en récompense ils condamnent à mourir de faim? Est-ce donc à des hommes de cette espece qu'il appartient de mépriser d'honnêtes citoyens qui les ont bien servis? l'opprobre & l'ignominie ne devroient-ils pas plu-tôt tomber sur ces ingrats, assez cruels pour causer la ruine & le désespoir d'un grand nombre d'hommes, qu'ils rendent inutiles ou dangereux pour la Société? Le voleur de grand chemin fait périr tout d'un coup celui qui a le malheur de tomber entre ses mains; mais le voleur qui refuse de payer le salaire du pauvre, le fait périr d'une mort lente avec sa famille entiere.

LES injustes mépris de la grandeur s'étendent, comme on l'a dit ailleurs, jusqu'au premier des arts, jusqu'à celui qui sert de base à la vie sociale: par la plus étrange des folies le riche méprise & dédaigne le laboureur, le cultivateur, le nourricier des nations, celui sans les travaux duquel il n'y auroit ni moissons, ni bétail, ni manufactures, ni commerce, ni aucuns des arts les plus indispensables à la Société. N'apprendrez-vous jamais, ô Riches stupides, & vous Grands insensibles! que c'est à l'Agriculture que vous devez vos revenus, vos richesses, votre aisance, vos châteaux, ce luxe-même dont l'ivresse vous étourdit? Oui, c'est ce villageois, dont les haillons & les manieres vous dégoûtent, qui couvre vos tables de mets succulents, de vins délicieux: ses brebis fournissent la laine qui vous habille; ses mains cultivent le lin pour vous si nécessaire; sans lui vous n'auriez pas ces dentelles artistement tissées, auxquelles votre vanité vous fait mettre

un si grand prix : & vous avez pourtant l'audace de le mépriser !

LA vie champêtre & le travail garantissent communément le cultivateur des vices & de la contagion dont les villes sont infectées : ce sont les injustices, les duretés & les désordres des riches, qui corrompent son cœur, & qui souvent altèrent l'innocence de ses mœurs. Les grands se plaignent fréquemment de la malice des paysans ; mais pour l'ordinaire c'est en eux-mêmes que ces hommes pervers devroient en chercher la cause. Perpétuellement dédaigné, opprimé, ravagé par la chasse & par des violences sans nombre, le paysan est forcé de haïr son Seigneur, qui n'est communément pour lui qu'un tyran incommode. Le malheureux, qu'un travail opiniâtre nourrit à peine, peut-il donc voir sans jalousie l'opulence nager dans l'abondance & le superflu, & rarement touchée de la misère du pauvre ? Enfin l'éducation si négligée des habitans de la campagne, est-elle suffisante pour leur donner la force de résister aux impulsions, aux tentations, aux besoins même qui souvent les sollicitent au mal ? Les Paysans ne sont voleurs, braconniers & frippons, que parce que l'opulence les méprise, les maltraite, & leur tend rarement une main secourable.

C'EST ainsi que le défaut de reconnoissance, de justice & de bonté dans les riches & les puissans de la terre, anéantit la vertu dans les habitans des champs. Ceux-ci ne connoissent communément leurs supérieurs que par les vexations qu'on leur fait éprouver en leur nom. Si ces superbes Seigneurs se montrent à leurs vassaux, ce n'est que pour les déprimer, les écraser, les fatiguer par leur luxe & leur vanité,

les livrer aux outrages de leurs valets insolents. Faut-il être surpris que, d'après une conduite si révoltante, les riches ne trouvent dans les gens de la campagne que des envieux, des rebelles, des ennemis cachés, toujours prêts à se venger des maux qu'on leur a faits?

Tout est lié dans la vie sociale ; c'est en rendant les grands meilleurs que l'on pourra corriger les petits. C'est en abolissant des loix Gothiques, des privilèges injustes, des coutumes onéreuses, que l'on rappellera les uns & les autres à la vertu. Une bonne éducation surtout doit apprendre aux riches, aux nobles, aux puissants, qu'ils doivent se faire aimer de leurs inférieurs ; qu'ils doivent se montrer reconnoissants pour les biens qu'ils en recoivent ; qu'ils ne peuvent s'acquitter envers eux qu'en leur montrant de l'équité, de la bienfaisance, de l'humanité.

QUAND les grands de la terre seront imbus de ces maximes, ils cesseront de mépriser des citoyens dont l'existence est nécessaire à leur propre bonheur, & sans lesquels ils ne jouiroient de rien. Ils sentiront ce qu'ils doivent à des hommes. Ils reconnoîtront que toute profession, de laquelle la société recueille des fruits, doit être plus estimée que celle qui ne produit aucuns biens desirables. Tout leur prouvera que ceux qui par divers moyens travaillent à leur procurer de l'aïssance & des agréments, ont droit à leur bienveillance, à leur affabilité. Tout les convaincra que rien n'est plus contraire au but de la Société que l'orgueil & la vanité. Enfin tout leur fera voir que le vice seul déshonore & peut rendre méprisable, & que tout hom-

me qui remplit fidelement les devoirs de son état, est digne des égards de ses concitoyens.

EN se conformant dans leur conduite à des principes si clairement démontrés, les Nobles & les opulents trouveront dans leurs inférieurs des dispositions plus favorables, des mœurs plus honnêtes, un attachement plus sincere, moins d'envie ou de malignité; enfin ils obtiendront d'eux ce dévouement, cette soumission du cœur que n'obtient jamais la crainte. Il n'est point d'hommes assez sauvages pour que la bonté ne parvienne pas à les toucher. Par une pente naturelle les hommes sont portés à chérir ceux qu'ils sont accoutumés à respecter. C'est toujours par la faute des grands qu'ils ne sont point aimés de ceux qui leur sont subordonnés. C'est en se rapprochant de ses vassaux qu'un noble deviendrait leur Pere, s'en feroit obéir & considérer, mériteroit leur tendresse, sentiment que la hauteur ou la force ne peuvent point arracher.

MAIS depuis longtemps les extravagances & les plaisirs bruyants du luxe ont attiré dans les villes ceux que leur état & leur fortune destinoient à être les protecteurs des habitans de la campagne & les soutiens de l'Agriculture: les vassaux sont devenus des étrangers pour leurs Seigneurs; ceux-ci, voulant, paroître avec faste à la cour & dans la capitale, laissent honteusement dépérir les terres que leur présence pourroit fertiliser. La vie champêtre & sa paisible uniformité sont odieuses à des êtres dont le fracas du vice est devenu l'élément. Le cultivateur n'a plus d'amis puissants ni de consolateurs dans ses peines. Le fermier est durement renvoyé à des gens d'affaires, que les besoins

multipliés du propriétaire rendent impitoyables. Bientôt la culture est abandonnée, ou la terre ne fournit plus que de foibles moissons : les villages désertés ne présentent que des solitudes ; & le chef lui-même se trouve endetté ou ruiné, méprisé de ceux même qui ont le plus contribué à déranger sa fortune.

TEL est le sort que trop communément le luxe & la vanité préparent à ceux qu'ils parviennent à séduire. C'est aux champs que le noble feroit vraiment respectable & puissant : en demeurant dans ses terres, il conserveroit sa fortune & ses mœurs ; il se garantiroit de l'air contagieux qu'on respire dans les cours : en faisant travailler il trouveroit des moyens d'augmenter son aisance & celle des autres ; plaisir plus solide & plus innocent que ceux du vice, que suit toujours la ruine & le repentir. (131) C'est ainsi que tant de riches, qui ne savent que dissiper, sans profit ni pour eux-mêmes ni pour la Société, se rendroient des citoyens utiles, chéris de leurs vassaux, dignes d'être considérés.

CE qui a été dit dans toute cette Section, continue à nous prouver de la façon la plus claire, que la Politique ne peut jamais sans danger séparer ses maximes de celles de la Morale. Les différents états ne sont que des moyens divers de servir la Patrie ; la Profession la plus noble est celle qui la sert le plus utilement. Dès

(131) La loi de Zoroastre met au nombre des plus grandes vertus de *semmer les grains avec pureté*, & de *planter des arbres*. En effet, c'est pratiquer la vertu que d'être utile au public. D'après ces principes, défricher des terres, dessécher des marais, faire des chemins, établir des manufactures, &c. en un mot, faire travailler & subsister des hommes, sont des actions plus vertueuses que bien des pratiques auxquelles on attache vulgairement l'idée de vertu. Faire travailler le pauvre est la meilleure des aumônes.



que l'administration s'écarte de ces principes, tout tombe dans le désordre & la confusion. Un peuple sans probité devient le fléau des autres & se détruit bientôt lui-même. Un Souverain sans justice est la ruine de son Empire, & n'exerce jamais qu'une puissance peu sûre. Les Grands, les Nobles, les Magistrats, les Prêtres, les Riches, ne peuvent être justement considérés qu'en tant qu'ils se montrent occupés de la félicité publique. Les sciences & les lettres ne méritent notre estime que lorsqu'elles éclairent la Société sur les objets qui l'intéressent. Le commerce ne peut fleurir sans bonne foi. Enfin l'agriculture, si nécessaire à la société, exige la protection & les secours des riches & des Grands, & dûment encouragée elle devient le soutien des bonnes mœurs.

QU'EST-CE donc qui empêche les citoyens des différentes classes de l'Etat de concourir fidelement au but de la vie sociale ? c'est l'ignorance, qui fait que chacun d'entre eux ne voit pas assez clairement la liaison de son intérêt personnel avec l'intérêt de tous les autres. C'est une fotte vanité qui, enivrant les grands de folles chimères, leur fait croire que pour être heureux ils n'ont besoin de personne : erreur fatale à laquelle on peut attribuer ces divisions, ces haines & ces mépris réciproques, cette séparation d'intérêts que nous voyons subsister dans presque toutes les Sociétés. C'est sur la vanité des hommes que la morale doit frapper, lorsqu'elle voudra les ramener à l'union si nécessaire à la force, à la félicité des nations. Aucun homme, aucun corps, aucun ordre de l'Etat n'est en droit de s'estimer qu'en vertu des avantages véritables dont il fait jouir la Patrie.

*Fin de la Quatrieme Section.*